# LE THÉATRE
## DES GRECS,
### PAR LE P. BRUMOY.

TOME II.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre,
No. 30.

# LE THÉATRE
## DES GRECS;
## PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

*Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens des poëtes grecs, tragiques et comiques.*

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, etc., etc.




A PARIS.
CHEZ Mme Ve CUSSAC.
M. DCCC. XX.



# EXPLICATION DES FIGURES

## DE CE VOLUME.

La première représente l'intérieur d'un bain, soutenu de plusieurs colonnes. On y voit, près de tomber dans l'eau, le corps d'Agamemnon, que sa femme Clytemnestre, de concert avec Égiste son amant, viennent d'assassiner au moment où il en sortait, enveloppé d'une robe que Clytemnestre lui avait préparée à ce dessein. Les Furies les environnent, et apportent dans les cœurs de ces deux amans le trouble et le remords.

*Agamemnon*, tragédie d'Eschyle.

Le principal sujet de cette figure est tiré de Winckelmann, *Monumenti antichi inediti*.

La seconde est, en quelque façon, la suite du sujet précédent. Elle représente l'instant où Oreste est tourmenté par les Furies, après avoir vengé la mort d'Agamemnon, son père, par celle de sa mère Clytemnestre, et d'Egiste son amant.

*Les Choephores*, tragédie d'Eschyle.

# LES PERSES[1],

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

XERXÈS fils de Darius et petit-fils d'Hystaspe, ayant attaqué les Grecs par terre et par mer, fut vaincu à Salamine, à Platée et à Mycale. Ce fut Thémistocle qui enhardit les Athéniens à la bataille de Salamine, fondé, disait-il, sur un oracle qui portait que les Athéniens devaient se faire des murs de bois. Il leur fit construire des vaisseaux en plus grand nombre; ils n'en avaient toutefois que trois cents, contre une flotte de douze cents et plus. Eschyle se trouva, comme on sait, à la journée de Salamine; mais il ne donna sa tragédie sur ce sujet, que huit ans après, sous l'archonte Ménon. Il est remarquable qu'un sujet si récent fût mis sur le Théâtre, et qu'il y eût même paru avant Eschyle, de la façon de Phrynicus, qui sans doute ne l'avait traité qu'ainsi que j'ai dit au second discours préliminaire, c'est-à-dire, en récit avec le chœur. Mais le sujet était si intéres-

[1] La Perse, royaume ancien de l'Asie, était plus célèbre que jamais au temps dont parle Eschyle.

sant pour les Athéniens, que cet intérêt a dû l'emporter sur la délicatesse, qui fait qu'on goûte moins les sujets récens que les anciens, sans compter que la distance des lieux et la différence des mœurs pouvaient rendre les Perses, aux yeux des spectateurs Athéniens, ce que Bajazet et les Turcs (sujet contemporain pour nous), ont été aux nôtres; puisque, selon la solide réflexion de Racine, l'éloignement des lieux équivaut à la distance des temps, et que l'un et l'autre concilient également la vénération, suivant le proverbe, *major è longinquo reverentia.* Toutefois les Grecs ont manié si rarement ces sortes de sujets, qu'il est aisé de voir que leur idée sur cet article était à peu-près la même que la nôtre; avec cette différence, que notre délicatesse va plus loin, et qu'ils prenaient plus volontiers et plus souvent des sujets anciens, tirés de leur pays, que nous ne le faisons à l'égard du nôtre.

---

## ACTE PREMIER.

Eschyle établit la scène devant un temple, près du tombeau de Darius, et à Suze. Des vieillards, choisis par Xerxès, pour gouverner le royaume

de Perse [1] en son absence, font le chœur et l'ouverture du poème. On les voit assemblés en conseil, comme s'ils avaient à délibérer sur quelque affaire d'état. C'en est une en effet bien considérable, qui les réunit. Inquiets sur le sort du roi Xerxès, et de son armée qu'il a menée lui-même en Grèce, ils commencent à tirer de fâcheux présages de ce qu'ils n'en reçoivent aucune nouvelle. Celui qui prend la parole pour les autres, jette ainsi, en peu de mots, les fondemens de ce qu'on verra arriver dans la suite. Il donne au spectateur une idée de cette grande expédition, et du projet de Xerxès; mais il le fait si naturellement qu'il ne parait pas que le poëte ait travaillé pour le spectateur; et voilà l'art suprême d'Eschyle et des anciens. « Hélas! dit ce vieillard, toute la force de » l'Asie a suivi son roi. Ceux de Suze, d'Ecbatane » et de Cissie, ont composé une double armée de » terre et de mer. » Par ce tour, il entre dans le détail de cette entreprise, des chefs qui la conduisent, des chars, des vaisseaux, des troupes, et des villes innombrables qui se sont épuisées d'hommes pour porter la guerre aux Grecs; détail qui ne devait pas sans doute déplaire aux vainqueurs. « C'est, ajoute-t-il, la fleur de toute la jeunesse

[1] Voyez l'éloge des Perses d'alors par Socrate, dans l'*Alcibiade* de Platon, leur noblesse, leur puissance, leurs richesses, la majesté de leurs rois, l'éducation de leurs enfans, etc.

» persienne, et de toute l'Asie, dont nous attendons depuis si long-temps le retour. Les épouses » et les proches de ces guerriers comptent les jours » et les momens; ce cruel retardement les fait » trembler. » Telle est la situation de ces vieillards: leur inquiétude leur fait suivre en esprit la route de Xerxès; il a dû passer l'Hellespont [1] et enchaîner la mer. On entend par ces chaînes le pont qu'il fit sur ce détroit; l'acteur se rassure en considérant la valeur de son souverain. « Plus » terrible dans ses regards qu'un fier dragon, il » traîne après lui une flotte innombrable, et une » armée prodigieuse. Monté sur un char syrien, » il mène Mars, le Mars des Perses, armé de » traits, contre un peuple qui se défend avec la » pique et le javelot. Qui pourrait résister à ce » torrent impétueux de guerriers? quels remparts » peuvent tenir contre ces flots armés, plus redoutables que ceux de la mer? Après tout, quel » mortel (continue-t-il, en se replongeant dans » ses inquiétudes), quel mortel peut éviter les « piéges de la fortune? L'inconstance engage les » hommes d'un air riant, et ne leur permet plus de » se débarrasser de ses filets. Le destin est une an-

[1] Hellespont, détroit qui sépare la Thrace, partie de l'Europe, d'avec la Troade, province de l'Asie mineure. Il tire son nom de Hellé, fille d'Athamas, qui y périt en le passant pour s'enfuir avec Phryxus son frère, et la toison d'or.

» cienne divinité. Il a mis dans le cœur des Perses
» ce génie de guerre qui les porte à faire leurs dé-
» lices des siéges, et du renversement des états. »

Le chœur continue apparemment en chant ce qu'il a commencé en récit; il attribue aux Perses, sinon l'invention, du moins le goût de la marine. Il redouble enfin ses craintes, en faisant réflexion que ses voisins peuvent aisément s'apercevoir que Suze et les autres villes de Perse sont vuides de guerriers et remplies de femmes épouvantées.

L'acteur, qui a parlé d'abord seul, reprend la parole, et demande aux autres quel parti il est à propos de prendre dans la cruelle incertitude où ils se trouvent du sort de l'armée persienne. Sur quoi la reine arrive, et commence le second acte. On voit par le premier, qui n'est qu'un monologue, à l'exception de ce qui est chanté, une ébauche des tragédies qui précédaient celles d'Eschyle. Chacun de leurs actes n'était que ce que nous voyons ici; et l'on ne peut trop s'étonner qu'Eschyle ait inventé tout l'art du Théâtre, en s'avisant le premier d'y insérer le dialogue.

## ACTE II.

La reine, par les respects que lui rendent les vieillards, est d'abord connue des spectateurs pour

l'épouse de Darius et la mère de Xerxès, femme d'un dieu des Persans et mère d'un autre, comme s'exprime le poëte; elle se nomme Atossa. Des savans ont cru que c'était Esther de l'écriture : d'autres conjecturent que c'est Vasti, femme d'Assuérus. Atossa vient demander conseil au chœur sur un songe qui l'a tourmentée toute la nuit, outre plusieurs autres qu'elle a eus depuis le départ de l'armée. Elle a cru voir deux femmes différentes d'habit et de beauté, l'une vêtue à la persienne, l'autre à la dorique. Elles paraissaient sœurs : mais la première avait en partage la Perse. La Grèce était celui de la seconde; elles avaient pris querelle. « Mon fils, continue la reine, pour » prévenir les suites de ce démêlé, les attache à » un même char. L'une porte ses liens avec joie : » l'autre indocile et incapable de souffrir le joug, » s'agite, fait mille efforts, et vient à bout de bri- » ser le char. Xerxès tombe renversé; Darius était » présent, et pénétré d'une tendre compassion » pour son fils. Xerxès le voit, et de douleur il » déchire ses vêtemens ». Voici le songe; mais ce qui l'a suivi n'est guère moins effrayant.

Atossa dit qu'en faisant une libation aux dieux préservateurs pour être garantie des maux qu'elle appréhendait, une aigle est venue se réfugier à l'autel du soleil; qu'à l'instant un autre oiseau, bien moins fort, a fondu sur l'aigle et l'a saisie

dans ses serres; qu'enfin l'aigle tremblante s'est laissé déchirer sans se défendre. L'application n'était pas difficile; aussi Atossa la fait-elle à la Grèce, par rapport à Xerxès, ou du moins elle en craint l'effet. Le vieillard, qui parle au nom des autres, ne veut ni l'intimider, ni la rassurer. Mais il lui conseille d'implorer les dieux, et de prier son époux Darius, dont elle a vu l'ombre pendant la nuit, de rendre favorables les présages qu'il lui a envoyés des enfers. Il fallait que les Perses fussent bien différens des Français, puisque ce vieillard, en parlant, regarde sa réponse comme une décision émanée de tout le conseil, dont apparemment il lisait les sentimens jusques dans leur silence. La reine, suivant le train ordinaire du cœur humain qui cherche à se délivrer de ses inquiétudes, prend cette décision comme un point fixe où elle doit s'arrêter pour être tranquille. Toutefois ses frayeurs la rappellent à l'armée des Grecs; elle s'informe de leurs forces qu'elle ignorait, chose peu étonnante dans un temps et en des lieux où les femmes, loin de se mêler du gouvernement de l'état, mettaient toute leur gloire à être ignorantes. Elle interroge donc les vieillards, avec quelque sorte de curiosité, sur la Grèce, sur ses trésors, sur sa manière de combattre, et sur son gouvernement, articles

qu'elle devait ignorer, suivant l'usage, mais dont l'ignorance ne serait pas aujourd'hui recevable sur le théâtre. Tant il est vrai qu'il ne faut pas perdre un moment de vue les mœurs des peuples, quand il est question de tragédies anciennes. Le chœur satisfait aux questions d'Atossa de manière à l'inquiéter de plus en plus : et dans cet intervalle, qui n'est pas long, un courrier arrive. C'est le terme de la suspension que le poëte a ménagée.

Ce courrier, cet envoyé, ce messager, (car de quel nom appeler ceux qui faisaient alors l'office de donner aux rois, aux républiques ou au théâtre, des nouvelles qui changeaient le cours des affaires); quel qu'il soit, il vient annoncer la perte entière de la bataille, d'un air qui répand la terreur. Son récit vif et court sert de dénouement aux présages des vieillards et au songe de la reine. Les vieillards se désespèrent et regrettent les années qu'ils ont passées jusqu'à ce triste jour. La manière dont le récit interrompu du courrier se mêle aux gémissemens du chœur, est inexprimable; c'est la nature elle-même. En effet, dans l'usage ordinaire, il est assez peu naturel qu'un homme fasse de suite une longue narration d'un malheur domestique, sans qu'on l'interrompe par des cris, des réflexions, des questions; et cependant c'est ce qu'on voit arriver la plupart du

temps sur le théâtre, par la nécessité d'être court, et de frapper les spectateurs. Mais Eschyle atteint ici l'un et l'autre but en suivant les mouvemens naturels, et en imitant parfaitement ce qui se passe tous les jours. Son récit augmente et croît à proportion des gémissemens de ceux qui l'écoutent. Ces gémissemens d'ailleurs sont si vifs et si beaux, que c'est faire tort à Eschyle de les laisser passer, et plus encore de les exprimer, tant il est difficile d'attraper ce naïf précieux qui régne dans toute l'antiquité grecque : ce sont les images les plus fortes que la douleur emploie, des images de vaisseaux brisés, de corps flottans, d'épouses abandonnées, de veuves, d'orphelins, etc. choses qui nous paraîtraient admirables, si nous étions dans la même situation que les spectateurs grecs.

Atossa, accablée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, a gardé un profond silence. Elle le rompt enfin, pour interroger l'envoyé sur le sort des princes; elle n'ose nommer son fils, par une crainte délicate d'apprendre plus qu'elle ne veut savoir [1]. On lui répond que Xerxès vit, parole consolante pour une mère effrayée. Ensuite on lui fait, en peu de mots, le dénombrement des

[1] Cette crainte délicate de la reine est parfaitement dans le goût d'Homère; elle n'ose demander si Xerxès a échappé à la ruine générale de l'armée. Nommez-nous, dit-elle, ceux des chefs qui n'ont pas succombé, et ceux qui ont péri.

principaux seigneurs qui ont perdu la vie. Cela sent un peu les détails d'Homère, au sujet des blessés et des morts ; mais le récit est plus court. Aussi le courrier ajoute-t-il qu'il n'a encore montré que la moindre partie des malheurs de l'état.

La reine, un peu revenue de sa première surprise, demande comment il s'est pu faire que les Athéniens, avec si peu de forces, soient demeurés vainqueurs. On lui répond que la fatalité l'a emporté sur le nombre; que les vaincus avaient mille deux cent sept vaisseaux, et les vainqueurs seulement trois cents, qu'on doit juger par là que quelque dieu ennemi a fait pencher la balance aux dépens de l'armée persienne. Il y a ensuite une louange bien fine pour Athènes, parce qu'elle sort d'une bouche ennemie. « Oui, les dieux, dit la » reine, veillent à la défense de la ville consacrée » à Minerve. Athènes, reprend l'envoyé, est une » ville imprenable; ses citoyens sont ses remparts ». Puis il poursuit sa narration, que je traduis presqu'entière, pour faire voir quel était le génie de la guerre dans les anciens temps.

« Ce n'est point Xerxès qui a engagé l'action. » Une divinité contraire se servit d'un déserteur » de l'armée d'Athènes, pour faire entendre au » roi, que s'il attendait la nuit [1], la flotte athé-

[1] Le grec dit : lorsque les ténèbres de la nuit seront arrivées, εἰ est pris là pour ἐπεί. Le traducteur s'y est mépris.

» nienne ne manquerait pas de se disperser; et de » se sauver à la faveur des ténèbres. Xerxès, sans » se défier de ce conseil artificieux, partage sa » flotte en trois escadres, pour occuper toutes les » issues. Il fait même investir l'île de Salamine, » afin d'envelopper les Grecs de toutes parts. » Ceci est mis dans la bouche de Xerxès en forme de harangue. « Il ignorait alors, ajoute le narrateur, » le sort que les dieux lui préparaient. Cependant » la nuit s'avance, et les Grecs ne songent point » à fuir. Le jour reparaît : ils font retentir les ri- » vages de cris d'allégresse. La frayeur commence » à s'emparer des Perses qui se voient frustrés » de leur espoir. Les Grecs, au bruit des trom- » pettes, appuyés sur leurs rames, font blanchir » les flots d'écume, et déploient toute leur flotte. » L'aile droite prend le large; le reste suit, et » bientôt l'on entend ces cris du fonds de leurs » vaisseaux. Braves Grecs, volez au combat, sau- » vez votre patrie, vos enfans, vos femmes, les » temples de vos dieux, et les monumens de vos » ancêtres; il s'agit du salut commun. Nos cris » répondent à leurs cris; il n'était plus question » de délai : les vaisseaux se mêlent et se choquent » de leur proue armée d'airain. Un navire grec » commença le combat : il brisa les mâts et les » voiles d'un bâtiment phénicien. D'abord toute la » flotte persane soutint le choc des ennemis. Mais

» dès que nos nombreux vaisseaux se furent rap-
» prochés et mis à l'étroit, ils furent hors d'état
» de se secourir. Ils s'entre-heurtent, et font voler
» les éclats de rames, tandis que les Grecs frap-
» pent de tous côtés. Bientôt ce ne fut plus qu'un
» débris universel, de manière qu'on ne pouvait
» discerner la mer toute couverte de tristes dé-
» pouilles et de cadavres entassés. Les rivages
» même en regorgeaient : tout fuyait sans ordre
» du côté des Perses, et les Grecs les poursui-
» vant comme de timides poissons, se servaient
» des rames brisées et des restes du naufrage pour
» les massacrer. Les cris et les hurlemens se por-
» taient au loin sur les ondes, jusqu'à ce qu'enfin
» la nuit termina le combat. » L'envoyé ajoute
que dix jours ne lui suffiraient pas pour raconter
en détail les malheurs de cette fatale journée;
qu'il suffit de savoir que jamais en un jour il ne
périt une si prodigieuse multitude de guerriers.

Atossa soupire sur cette perte. « Ce n'en est pas
» encore la moitié, répond le courrier. Il est une
» île vis-à-vis celle de Salamine, ( elle se nom-
» mait Psyttalée ) où Xerxès avait débarqué avec
» la fleur de la noblesse et toute sa cour, à des-
» sein de surprendre les Grecs, s'ils venaient à
» s'y réfugier. Ceux-ci devenus vainqueurs y font
» une descente le jour même, enveloppent ce
» corps d'armée et le mettent en pièce. Xerxès,

» monté sur un char, voyait tout ce carnage d'une » hauteur peu éloignée. Il déchire ses vêtemens, » il jette des cris de douleur, il donne le signal » de la fuite, et fuit lui-même en désordre.

La reine interrompt encore ici la narration en s'adressant au cruel génie qui a ôté la raison aux malheureux Perses, depuis la bataille de Marathon; elle veut savoir ce que sont devenus les débris de l'armée. On lui fait entendre que presque toute la flotte a péri; que de l'armée de terre, très-peu de guerriers ont eu le bonheur de revenir dans leur patrie, après de longues erreurs et des dangers innombrables; que les uns sont morts de soif, d'autres de misère, etc. Atossa reconnaît la vérité du songe qu'elle a eu; elle sort pour faire des libations à la terre et aux morts. Mais en partant, elle ordonne au chœur de consoler son fils Xerxès, s'il revient avant elle.

Le chœur se remet devant les yeux la douleur de toute la Perse, et commence un chant lugubre assez singulier. Les couplets qui sont de même mesure et de même nombre de vers, suivant la manière des chœurs, finissent en certains endroits par des cris et des expressions de douleur qui se répondent mutuellement strophe à strophe, comme par échos. Il finit par déplorer le sort d'un royaume où désormais l'autorité royale avilie par ce désastre, ne sera plus relevée par ces ado-

rations si chères aux Perses et si méprisées des Grecs.

Cet acte est fort plein. Aussi fait-il le fonds principal de la pièce, comme le troisième acte à l'égard de la tragédie précédente. En quoi l'on peut voir, même dans ces abrégés, le goût ancien de la tragédie naissante. Chez Eschyle, il y a toujours quelque acte pareil où les autres aboutissent comme à leur centre. Une chose très-digne de remarque en celui-ci, ainsi que dans tout le poème, c'est que tout va toujours en croissant, jusqu'au comble. Par exemple, l'envoyé qui fait la narration de la bataille navale, la fait avec tant d'art, et tellement par parties, qu'il réserve toujours quelque chose à la surprise et à la curiosité. Et c'est ce qui arrive non seulement dans chaque scène et dans chaque acte, mais encore de scène en scène, et d'acte en acte.

## ACTE III.

Atossa, qui était allée chercher des libations, revient avec tous les préparatifs d'un sacrifice, pour les dieux infernaux. Elle commence par cette moralité : « Chers amis [1], ceux qui sont dans

[1] La maxime qu'Eschyle met dans la bouche d'Atossa, n'a point ce ton sententieux que le P. Brumoy lui donne. En effet,

» le malheur craignent tout, et ceux au contraire » que la fortune favorise, s'imaginent qu'elle le » fera toujours ». La reine montre en effet qu'elle est dans la situation des malheureux : elle a quitté la pompe royale ; elle est venue sans char, sans suite, sans éclat, jusqu'au lieu où elle va faire son sacrifice, tandis que le chœur chantera des airs conformes au deuil public. Elle exhorte les vieillards à évoquer l'ombre de Darius, pour l'interroger sur les calamités publiques. Le chœur chante, et la reine fait ses libations de lait, de miel, d'eau pure, de vin et d'huile, avec des fleurs. Cette cérémonie a un air tout à fait magique et théâtral. Les invocations du chœur sont énergiques, toutes à la louange de Darius, remplies d'idées lugubres, et composées de strophes qui se correspondent, comme dans le chant qui a précédé. C'est-là, selon les apparences, tout le troisième acte, qui consiste, comme on voit, beaucoup plus en spectacle et en action qu'en paroles.

il faut avoir l'esprit tranquille pour faire des sentences ; mais l'homme malheureux fait des réflexions. « Ami, dit la reine, ce» lui qui tombe dans le malheur, apprend que, lorsque l'infor» tune vient nous envelopper, la crainte l'accompagne, et que, » lorsque la fortune nous est favorable, nous croyons qu'elle le » sera toujours ».

## ACTE IV.

L'ombre de Darius sort tout-à-coup de son tombeau; il reparaît avec cette antique majesté pleine de douceur, qui le rendait si cher et si respectable à ses peuples. Il s'adresse d'abord aux Satrapes : « Fidèles enfans de sujets fidèles, chers et anciens » compagnons de ma jeunesse, quelle infortune » afflige l'état? la terre mugit et s'ouvre. Je ne » sais quelle horreur me saisit à la vue de mon » épouse auprès de mon tombeau. J'ai pourtant » reçu ses offrandes propitiatoires; mais vous-» mêmes; occupés à faire des lamentations funè-» bres sur mes cendres, pourquoi forcez-vous » mon ombre de paraître, malgré la difficulté de » sortir des enfers ? Car vous savez que les dieux » souterrains sont aussi avides à recevoir, qu'a-» vares à rendre leur proie. Toutefois, grace à » mon crédit auprès d'eux, je me rends à vos dé-» sirs sans délai. Parlez donc : quel malheur acca-» ble ce royaume ? » les Satrapes tremblans à la vue de ce maître si redoutable, tout mort qu'il est, n'osent lui parler. Il les encourage à mettre bas leur ancien respèct, qu'ils portaient au suprême degré, selon l'usage persien. Ils se taisent;

ils craignent de lui révéler de si grands maux. Tant la vérité déplaît aux rois! Darius a recours à son épouse. « O vous, répond-t-elle, qu'un des-» tin favorable éleva jadis au-dessus des plus heu-» reux mortels, comment avez-vous pu jouir d'un » bonheur si durable? Vous avez égalé les dieux. » Que votre sort est digne d'envie! Vous êtes des-» cendu dans le tombeau, pour ne pas voir le » comble des malheurs; je vous dirai tout en deux » mots, seigneur. La Perse est renversée. Com-» ment, reprend l'ombre? Est-ce maladie popu-» laire, est-ce guerre civile? » Atossa toujours interrogée et toujours interrompue, lui en dit assez pour lui faire entendre tout ce qui s'est passé. « Ah! reprend Darius, les oracles ont peu tardé » à s'accomplir. C'est à mon fils que Jupiter en » avait réservé le funeste accomplissement. En » vain avais-je conjuré ce dieu d'en remettre l'effet » à un temps plus reculé. Quand un mortel court » au devant de son malheur, Jupiter l'aide à s'y » précipiter..... C'est pour avoir voulu mettre la » mer en esclavage [1], et vaincre Neptune, que » mon fils a été puni. Quelle fureur! quelle ma-» nie! ô que je crains que nos immenses trésors ne » deviennent le butin du ravisseur! »

» C'est aux discours pernicieux des courtisans, » dit la reine, qu'on doit imputer l'infortune de

[1] Hellespont.

» Xerxès. Ils disaient que par la guerre vous aviez » acquis de grandes richesses pour vos fils; que » cependant Xerxès, content d'en jouir au lieu de » les augmenter au même prix, ne songeait qu'à de » frivoles amusemens. Mémorable effet de leurs » reproches, répond Darius! ils ont dépouillé » l'état d'hommes et de forces. » Il parcourt ensuite fort adroitement tous les rois qui l'ont précédé, dont il est le huitième; il attribue les maux présens à la jeunesse et à la témérité de son fils. Pour l'ancienne prospérité de la Perse, il en fait honneur à sa propre sagesse.

Le chœur lui demande conseil sur la situation des affaires. « Ne levez plus d'armée, dit-il, contre » la Grèce; en eussiez-vous une supérieure à celle » qu'on y a conduite, la terre même s'arme en fa- » veur des Grecs ». (C'est que plusieurs des Perses fuyards avaient péri faute de vivres.) « Mais quoi, » disent les Satrapes, si nous formions encore une » armée leste et choisie? Ah! répond Darius, celle » même que vous avez encore en Grèce ne revien- » dra pas. Très-peu repasseront le détroit; l'o- » racle s'accomplira tout entier. Jugez-en par le » passé : vainement Xerxès a-t-il laissé une armée » d'élite en Béotie. (Xerxès y laissa Mardonius » qui périt à la bataille de Platée.) Elle y souf- » frira les maux dus à la témérité et aux projets » malheureux. Les simulacres des dieux profanés,

» les autels renversés, les temples détruits de » fond en comble crient vengeance. Les Perses » sont coupables; ils en portent la peine; ils la » porteront encore; et leurs maux, loin de s'é- » puiser, ne feront que s'accroître. Oui, les champs » de Platée verront tomber sous le fer dorique un » si grand nombre de morts, que les monceaux de » cadavres publieront aux yeux des mortels jus- » qu'à la troisième génération; qu'il sied mal à » l'homme de s'énorgueillir. L'orgueil est une se- » mence qui, à force de croître, porte des épis » d'infortune, et n'annonce qu'une déplorable » moisson. A la vue de ces châtimens, souvenez- » vous d'Athènes et de la Grèce. Que le roi se » garde désormais, dédaignant le destin dont il » jouit, et jaloux du sort d'autrui, de prodiguer » ses trésors en de ruineuses guerres. Jupiter qui » hait les projets orgueilleux, est toujours prêt à » les renverser. O vieillards qui conduisez la jeu- » nesse de mon fils! que vos sages conseils lui » apprennent à ne plus irriter le ciel par une au- » dace effrénée. Pour vous, ô reine! prenez des » ornemens royaux pour Xerxès. La douleur lui » a fait déchirer ses vêtemens : allez à sa rencontre » pour le consoler; dans le désespoir qui l'agite, » je sais qu'il ne pourra écouter que vous. Adieu, » je me retire dans la nuit infernale. Vieillards, » jouissez de la vie et des plaisirs, malgré vos

» malheurs, et songez que toutes les richesses du » monde sont inutiles aux morts. »

Darius disparaît. Atossa va exécuter ses volontés; et le chœur qui reste encore pénétré de vénération pour Darius, relève le bonheur de son règne au préjudice de Xerxès, dont il taxe indirectement la trop grande jeunesse et l'imprudence. « O dieux! s'écrient-ils, que nos beaux » jours se sont bientôt évanouis! heureux jours » de notre administration, où un prince mûr, » capable de suffire à tout, irréprochable, invin» cible, égal aux dieux, donnait des lois à cette » terre! tout nous réussissait en guerre et en » paix, au dedans et au dehors. Les armées triom» phantes étaient ramenées sans peine dans le sein » du royaume. Que de villes n'a-t-il pas prises, » même sans sortir de son palais! » On en fait le » dénombrement que j'omets, comme j'ai fait à l'égard de la suite des rois de Perse, et des lieux où se réfugièrent les débris de l'armée persane, après la journée de Salamine, pour ne pas charger de dissertations un ouvrage où il n'est question que du goût.

On voit que cet acte est un chef-d'œuvre. C'est un éloge de Darius, et en même-temps une satire de Xerxès, un ragoût merveilleux pour de fiers vainqueurs qui se voyaient si finement loués par leurs ennemis même, et un grand trait de

politique d'Eschyle, qui, par la peinture vive des funestes suites de l'orgueil, détourne indirectement les Athéniens de continuer la guerre contre les Perses. Ceux-ci offraient en effet de réparer tout le dégât qu'ils avaient causé dans la Grèce, et ils paraissaient souhaiter la paix après tant d'échecs coup sur coup. Les Athéniens même penchaient de ce côté; mais Thémistocle seul les détermina à continuer la guerre, ainsi que nous l'avons remarqué dans le troisième discours, première partie.

## ACTE V.

Xerxès arrive avec un appareil et une suite qui conviennent à un roi désespéré. Aussi tout cet acte n'est-il que l'expression de son désespoir. « Ai-je pu, malheureux, s'écrie-t-il d'abord, » éprouver une si cruelle destinée, et ne la pas » prévoir! Barbare fortune, que tu frappes violem- » ment mon royaume! Que ferai-je, infortuné roi? » tout mon corps frissonne à la vue de mes citoyens » orphelins. Que Jupiter ne m'a-t-il caché dans la » nuit éternelle avec ceux qui sont morts au com- » bat »! Le chœur entre dans les lamentations de

son roi, et ne lui dissimule pas qu'il a peuplé les enfers de la noblesse persienne. Xerxès lui-même s'impute tous ces maux; et le chœur s'unit à lui pour lamenter dans les formes à la manière des Perses. Cela se fait avec quelque sorte de règle, ici et dans tout le cours du poème. Car les vieillards interrogent Xerxès sur le sort des principaux guerriers, (liste nombreuse et intéressante pour les spectateurs d'alors), et comme le roi n'a rien que de triste à leur apprendre, ils ne lui répondent à leur tour que par de vifs éclats de douleur. Le roi montre son carquois vuide, unique reste de tout ce qu'il avait porté à cette guerre; il s'étonne de conserver encore une lueur de raison : les gémissemens et les cris redoublent; lui-même il leur donne le ton à la lettre. Voilà précisément le deuil que Quint-Curce nous peint à la mort de Sisigambis. Enfin, les vieillards, après avoir déchiré leurs vêtemens, arraché leurs cheveux, et battu leur poitrine, se retirent avec Xerxès, et le conduisent au palais.

Cette pièce a constamment de grandes beautés : le trouble y croît d'un bout à l'autre; les traits en sont bien marqués, les scènes nettes, bien liées, bien dénouées. Tout y marche d'une manière si aisée et si naturelle, qu'il semble qu'on assiste non pas à une pièce de théâtre, mais à un

conseil de Satrapes, qu'on accable coup sur coup d'affreuses nouvelles. Eschyle a transmis à ce poème le génie qui l'animait lorsqu'il était lui-même témoin de la déroute de Xerxès. L'artifice, comme on voit, est fort simple; mais il serait difficile, si l'on avait à traiter de nos jours un sujet pareil, de s'y prendre d'une manière plus noble pour ouvrir le théâtre, pour ménager le lieu, le temps, l'entrée, la sortie, et l'intérêt des personnages. J'ose dire même qu'en ceci il y aurait infiniment à profiter dans Eschyle : et peut-être gagnerai-je beaucoup par les ébauches que j'en donne, puisque, selon les apparences, ceux qui ont du goût pour le théâtre seront bien aises d'étudier par eux-mêmes, dans un des plus grands originaux de la plus belle antiquité, des situations admirables, dont ils auront vu des naissances dans les esquises que je me suis hasardé d'en donner. Ceux-mêmes qui n'estiment que médiocrement les anciens, voudront au moins profiter de ce qui en paraît beau, du consentement de tous les hommes. Si l'on s'obstine à reprocher à Eschyle la proximité du temps d'une bataille où lui-même avait été acteur, on aura lieu de lui faire grâce, en réfléchissant sur l'intérêt considérable qui règne dans une tragédie, où il remplit les spectateurs d'une maligne compassion pour Xerxès, qu'ils

avaient vaincu, et avec qui ils étaient encore en guerre. Tout tendait au bien public dans Athènes, jusqu'aux spectacles [1].

[1] L'extrait que le P. Brumoy nous a donné de cette tragédie, est bien propre à exciter le désir de connaître en entier un si bel ouvrage; et nous osons croire que le lecteur, préparé par la lecture qu'il vient de faire, n'en sera que plus disposé à goûter, dans la traduction de M. Du Theil, tout ce qu'il y a de grand, de majestueux, de terrible dans cette tragédie. C'est l'avantage général que le lecteur pourra retirer de ces rapprochemens, où l'extrait, présenté d'abord, ne prépare que mieux à lire avec fruit la pièce entière.

# LES PERSES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

## PERSONNAGES.

LE CHOEUR; (il est composé de vieillards distingués par leur naissance et leur mérite; c'étaient ceux qu'on appelait les *Fidèles*.

ATOSSA, veuve de Darius, mère de Xerxès.

UN COURRIER.

L'OMBRE de Darius.

XERXÈS, roi de Perse, fils de Darius.

La scène est à Suze. Le théâtre doit être supposé représenter le palais des rois de Perse. On y doit voir aussi d'un côté le tombeau de Darius.

# LES PERSES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

TANDIS que les Perses sont partis pour attaquer la Grèce, nous qu'on appelle les *Fidèles*, nous les gardiens de ce riche et superbe palais, c'est à notre expérience que le fils de Darius, Xerxès notre roi, partant pour la Grèce, a confié le soin de son empire; un noir pressentiment sur le retour du roi, et de sa brillante armée, nous trouble jusqu'au fond du cœur. l'Asie entière a vu emmener toutes ses forces, et accuse en secret la jeunesse imprudente de son roi. Depuis ce temps, nul courrier n'en est venu donner des nouvelles en cette ville. Les habitans de Suze et d'Ecbatane, ceux que renfermaient les remparts antiques de Cissia, tous ont quitté leur patrie : les uns étaient destinés à remplir des vaisseaux; les autres montés sur des chevaux, ou pésamment armés,

formaient de formidables escadrons, ou des bataillons épais. Nous avons vu partir Amistrés, Artaphernes, Megabazes, Astapes, illustres princes des Perses, rois soumis au grand roi, et chefs d'une armée nombreuse. Habiles à tirer de l'arc, habiles à manier les chevaux, leur aspect est redoutable, et le renom de leur haute valeur les rend terribles dans les combats. Ils ont été suivis d'Artambarés, ce vaillant chef de cavalerie, de Masistrés, d'Imée, cet archer habile, de Pharandaces, et de Sosthanes qui sait si bien dompter les chevaux. D'autres sont partis des rives fécondes du Nil, tels que Suzicanes, tels que Pégastagon, que l'Egypte a vu naître, le grand Arsame, qui commande dans la ville sacrée de Memphis, et Ariomardus à qui le gouvernement de la ville antique de Thèbes était confié. Des marais de l'Egypte sont venus en foule des matelots exercés à manier la rame. Les efféminés Lydiens ont suivi le roi, de même que tous les peuples du continent soumis au Satrape Métragate, et au vertueux Arcée. L'opulente Sardes a vu sortir de son sein des milliers d'hommes portés sur des chars, dont la vue seule fait frémir. Les habitans du mont sacré de Tmolus, ces guerriers infatigables, Mardon et Tharybis, suivis des Mysiens, si adroits à lancer des javelots, promettaient que la Grèce plierait bientôt sous leur effort. La riche Babylone

a envoyé des soldats de toute espèce, également propres à combattre sur mer, et à se servir de l'arc dans les combats de terre. Enfin, tous les peuples de l'Asie se sont armés à la voix redoutable de leur souverain; c'est ainsi que nous avons vu partir la jeunesse florissante de la Perse. Cette terre, qui l'avait nourrie, se l'est vu arracher de son sein avec douleur. Les mères et les épouses comptent, en tremblant, les jours d'une trop longue absence. Cette armée qui renverse tous les remparts, est déjà dans le continent voisin : elle a traversé le détroit de la fille d'Athamas. Sur ses navires liés avec des cables, elle a formé un pont inébranlable : la mer indignée a subi le joug. Digne rejeton d'une race auguste, mortel semblable aux dieux, le souverain belliqueux de la féconde Asie, plein de confiance dans la valeur de ses sujets courageux, mène contre l'Europe, et par mer et par terre, tout cet immense troupeau.

Tel qu'un dragon furieux, ses yeux étincellent; il fait mouvoir des milliers de vaisseaux; il fait agir des millions de bras; il dirige tous les chariots de la Syrie; et, par ses ordres, les flèches des Perses vont s'éprouver contre les lances des Grecs. Qui pourrait soutenir le choc d'une pareille armée ? Quelle digue arrêterait ce flot impétueux ? Le Perse est vaillant, rien ne lui résiste; mais quel homme peut éviter le piège trom-

peur de la fortune ? Qui peut s'en débarrasser d'un pied léger ? Caressante et flatteuse d'abord, elle attire les humains dans un filet dont nul mortel ne peut se dégager.

La volonté du ciel s'est manifestée depuis longtemps : il anime les Perses aux assauts des tours, aux mêlées tumultueuses des coursiers, à la destruction des villes.

Ils ont appris à regarder, sans effroi, la vaste plaine des mers écumantes sous le souffle des vents, et ils ont commis leurs destinées à de faibles cables, et à de frêles machines.

A cette idée mon ame noircie est déchirée par la crainte.... *Oh ! malheureuse armée des Perses !* Que jamais Suze, vuide de défenseurs, n'entende ces lamentations !

*Oh ! malheureuse armée des Perses !* que jamais les murs Cissiens n'aient à répondre à ce cri d'une troupe de femmes éplorées, forcées de déchirer leurs voiles.

Fantassins, cavaliers, tous, comme un essaim d'abeilles, sur les pas de leurs princes, ont franchi le promontoire de l'un et de l'autre continent réunis par un pont.

Dans l'absence de l'époux, sa couche est trempée de larmes. Epouse désolée, chacune de vous, par de tendres regrets, a poursuivi l'impitoyable

compagnon de son joug, qui, pour courir aux combats, vous laisse ainsi solitaire.

Pour nous, Perses, assiduement fixés dans ce palais antique, redoublons de sagesse et de prudence; nous en avons besoin : nous ignorons le sort de Xerxès, du fils de Darius, du fils d'un père si chéri. Quelles armes auront vaincu; Serace la flèche du Perse, ou la lance du Grec? Mais déjà s'avance la mère du roi, notre reine, astre pareil à l'œil des dieux : tombons à ses pieds; offrons-lui les hommages qui lui sont dus.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

### ATOSSA, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

SALUT, ô grande reine des Perses, mère vénérable de Xerxès, veuve de Darius! veuve de celui qui fut le dieu des Perses, mère de celui qui l'est aujourd'hui... si toutefois le génie de cet empire n'a point trahi notre armée.

ATOSSA.

C'est dans cette crainte que je quitte ma superbe demeure, et le lit où je reçus autrefois Darius. L'inquiétude déchire mon cœur : amis, je vous l'avouerai, je crains qu'un écoulement rapide de nos richesses ne ruine l'édifice que Darius, non sans quelque faveur des dieux, avait élevé; et ce soin n'est pas le seul qui m'agite.

D'immenses trésors sans sujets n'ont rien que j'estime, et, sans trésors, quel salut espérer pour les sujets les plus courageux? Nos richesses sont encore entières; mais je crains pour celui qui est l'œil de ces trésors; car l'empire est sans yeux

quand son maître est absent. Dans le trouble où je suis, donnez-moi vos conseils, ô fidèles vieillards; c'est de vous seuls que j'attends des avis salutaires.

LE CHŒUR.

Reine, n'en doutez pas : un seul mot suffit; faut-il parler? faut-il agir? disposez de nous, ordonnez. Vous consultez ceux dont le cœur est à vous.

ATOSSA.

Depuis que mon fils, assemblant son armée, a marché contre la Grèce qu'il veut dévaster, des songes, chaque nuit, troublent mon sommeil. Mais je n'en avais point encore eu d'aussi intelligible, que celui de la nuit dernière. Ecoutez : J'ai vu deux femmes superbement vêtues, l'une à la mode des Perses, l'autre à la façon des Doriens; toutes deux d'une taille au-dessus de la nôtre, d'une beauté parfaite, et visiblement filles du même père. Le sort leur avait assigné pour séjour, à l'une la Grèce, à l'autre la terre des Barbares. J'ai cru voir s'élever entr'elles un débat. Mon fils averti veut les calmer, les contenir; et, les mettant sous le joug, il les attèle au même char. L'une, docile au frein, s'enorgueillit de cet état; mais l'autre rébelle aux rênes, s'agite, s'emporte, désunit de ses mains les pièces du char, et brise le joug. Mon fils tombe, Darius son

père arrive, et le plaint; mais Xerxès, à son aspect, déchire ses vêtemens. Voilà ce que j'ai vu pendant la nuit. A mon réveil, je baigne mes mains dans une source pure; et, suivie d'esclaves chargées d'offrandes, je m'approche des autels pour présenter aux Dieux préservateurs les dons qui leur plaisent. Je vois un aigle se réfugier au foyer du soleil [1]. Épouvantée, je reste sans voix; bientôt après, d'un vol rapide, un vautour s'abat, et déchire de ses serres la tête de l'aigle, qui, palpitant d'effroi, demeurait sans défense. Ce spectacle que j'ai vu, ce récit que je vous fais, doit nous allarmer tous. Cependant que risque mon fils; vainqueur, il brille de gloire : vaincu, il ne doit compte de sa conduite à personne. Qu'il vive, il est toujours maître souverain de cet empire.

LE CHŒUR.

Reine, nous ne voulons, ni trop vous effrayer, ni trop vous rassurer. Allez d'abord au pied des autels; priez les dieux, si ce présage est sinistre, d'en détourner l'effet; s'il est heureux, de l'accomplir, pour vous, pour vos enfans, pour l'empire et pour tous vos amis. Offrez ensuite des libations à la terre, et aux mânes. Conjurez Darius, votre époux, qui vous est apparu cette nuit, de

[1] On sait que les Perses adoraient cet astre sous le nom de Mithra.

ne vous envoyer du sein de la terre, que des augures favorables pour vous et pour votre fils, et de retenir au fond de la nuit infernale les songes funestes. Tel est mon conseil : mon cœur est le devin qui vous le donne ; je crois qu'il vous sera profitable.

ATOSSA.

Interprète favorable de mon songe, votre attachement pour mon fils et pour moi vous inspire. Que le ciel vous exauce ! Je vais rentrer, et, selon vos conseils, offrir des sacrifices aux dieux du ciel, ainsi qu'aux mânes qui nous sont chers. Cependant, instruisez-moi, je vous prie ; où dit-on qu'Athènes est située ?

LE CHŒUR.

Loin d'ici, vers le couchant de l'astre que nous adorons.

ATOSSA.

Et c'est cette ville que mon fils brûle de détruire ?

LE CHŒUR.

Sa ruine le rendrait maître de toute la Grèce.

ATOSSA.

L'armée des Athéniens est donc bien nombreuse ?

LE CHŒUR.

Telle qu'elle est, elle a fait mille maux aux Mèdes.

ATOSSA.

Mais ont-ils des ressources, des trésors suffisans ?

LE CHŒUR.

Ils ont les trésors de la terre, des sources d'argent.

ATOSSA.

Sont-ce les flèches et l'arc qui arment leurs mains ?

LE CHŒUR.

Non : ils combattent de pied ferme avec la lance et le bouclier.

ATOSSA.

Qui les conduit ? quel est le maître de leur armée ?

LE CHŒUR.

Ils ne sont ni esclaves, ni sujets.

ATOSSA.

Et comment oseront-ils attendre leurs ennemis qui viendront fondre sur eux ?

LE CHŒUR.

Comme ils ont attendu la plus belle armée de Darius, qu'ils ont détruite.

ATOSSA.

Ah ! quel présage pour les mères de nos soldats !

LE CHŒUR.

Mais autant que j'en puis juger, vous serez bien-

tôt éclaircie. A cette course rapide, on reconnaît un messager du roi : il va nous apprendre sa victoire ou sa défaite.

## SCÈNE II.

### ATOSSA, LE CHOEUR, UN COURRIER.

LE COURRIER.

O villes d'Asie! ô Perse, jadis séjour de l'opulence! comme un seul coup a flétri tant de gloire! la fleur des Perses est tombée sous la faulx! Hélas! quel douleur pour moi d'annoncer de tels malheurs! toutefois, il faut tout vous apprendre. Perses, votre armée entière est détruite.

LE CHŒUR.

Ah! désastre irréparable, inoui, épouvantable! quelle nouvelle! ô Perses, fondez en larmes!

LE COURRIER.

Tout est perdu; moi-même c'est contre tout espoir que je revois ma patrie.

LE CHŒUR.

Ah! devions-nous vivre si long-temps pour apprendre ce malheur inattendu.

LE COURRIER.

J'ai vu, j'ai vu tous nos maux; ce n'est point d'un autre que je les sais.

LE CHŒUR.

Hélas! c'est donc en vain que, du fond de l'Asie, tant de peuples avaient uni leurs armes contre un pays trop cher aux dieux, contre la Grèce.

LE COURRIER.

Les rivages de Salamine, tous les lieux d'alentour sont couverts des cadavres de nos soldats qui ont péri misérablement.

LE CHŒUR.

Ainsi donc les corps de nos proches, souillés de sang, errent au gré des ondes, sur l'un et l'autre rivage, parmi les débris flottans des vaisseaux.

LE COURRIER.

Nos flèches nous ont mal servis; l'armée entière a péri; notre flotte n'a pu soutenir l'abordage.

LE CHŒUR.

Déplorons le sort lamentable des Perses infortunés. Quel malheur irréparable que la perte de cette armée!

LE COURRIER.

O Salamine! ô nom que je déteste! ô Athènes, que ton souvenir me coûte de larmes!

LE CHŒUR.

Athènes est terrible à ses ennemis. Ah! combien

de femmes lui redemanderont leurs époux et leurs fils !

ATOSSA.

Interdite, accablée sous le poids de cette infortune, je reste sans voix ; je ne puis parler ni interroger ce soldat. Cependant quand les dieux l'ordonnent, c'est aux mortels de souffrir. (*au Courrier*) Remettez-vous ; quelques larmes que ce récit vous coûte, développez-nous tout notre malheur. Quels chefs vivent encore ? Qui sont ceux de ces rois qu'il nous faut pleurer, et que la mort a forcés d'abandonner à la fois et leur sceptre et leur poste.

LE COURRIER.

Xerxès respire, et voit le jour.

ATOSSA.

Ah ! tu nous rends la lumière ; le jour brille et succède à la nuit la plus épaisse.

LE COURRIER.

Mais le chef de dix mille chevaux, Artembarès, a été tué sur les rochers escarpés de Silène ; Dadacès, qui commandait mille hommes, d'un coup de lance a été renversé de son bord ; Ténagon, le plus valeureux des Bactriens, est resté sur les rivages de Salamine ; Lilée, Arsamès, Argestès, tous trois, terrassés dans cette île fréquentée par l'oiseau de Vénus, ont mordu la poussière ; Arctée, venu des lieux voisins de la source du Nil ;

Adenès, Phéressebès et Pharnouque sont tombés du même vaisseau; Matallus, ce chef brillant de trente mille chevaux, est mort, et son sang, qui rejaillissait sur son menton et sa barbe épaisse, a rougi son visage; le mage Arabus, Arctamès le Bactrien habiteront éternellement une terre ennemie; ainsi qu'Amistris, Amphistrée, dont la lance était si redoutable, et le vertueux Ariomardus que regretteront les Sardiens, et Seisamès le Mysien. Le chef de deux cents cinquante vaisseaux, Tharybis de Lyrnesse, le beau Tharybis n'est plus; l'infortuné a péri d'une manière déplorable; le prince de Cilicie, Syennésis qui surpassait tous ces chefs en courage, est mort, mais avec gloire, et son trépas a coûté cher à l'ennemi. Voilà ceux dont je me rappelle le nom; mais ce n'est encore que la moindre partie de nos pertes.

ATOSSA.

Hélas! qu'entends-je? quels malheurs effroyables! quelle honte, et quel sujet de larmes pour les Perses! Mais reprend ton récit de plus haut. Combien donc les Grecs avaient-ils de vaisseaux pour oser aborder la flotte des Perses?

LE COURRIER.

Quant au nombre, soyez sûre que nous l'emportions de beaucoup. Les Grecs n'avaient en tout que trois cents navires, dont dix formaient

un corps de réserve. Xerxès, je le sais par moi-même en avait mille, sans compter deux cents sept des meilleurs voiliers. Telle est la vérité. Est-ce donc le nombre qui nous a manqué? Non; mais un dieu cruel avait pesé nos destins dans une balance inégale : il a détruit notre armée.

ATOSSA.

Les Dieux défendent la ville de Pallas.

LE COURRIER.

Athènes est indestructible. Tant que vivront ses citoyens, ses remparts seront inébranlables.

ATOSSA.

Mais qui a commencé l'attaque? Est-ce l'armée grecque? Est-ce mon fils, trop plein de confiance dans le nombre de ses vaisseaux?

LE COURRIER.

O reine! un démon envieux, un génie fatal a tout fait. Un soldat de l'armée athénienne était venu dire à votre fils, qu'au moment où les ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs, n'osant plus l'attendre, et se rembarquant en silence, chercheraient séparément leur salut dans la fuite. Sur cet avis, sans se méfier ni de la perfidie du Grec, ni de la jalousie des Dieux, Xerxès ordonne à ses généraux qu'à l'instant où le soleil cesserait d'éclairer la terre de ses rayons, et où

les ténèbres obscurciraient la voûte céleste, ils fermassent les passages et les détroits par trois lignes de vaisseaux, et que le reste de la flotte investît l'île d'Ajax. Si les Grecs évitaient leur défaite, si leurs vaisseaux échappaient, chaque chef en répondrait sur sa tête. Tels furent les ordres qu'il donna dans sa confiance; il ne savait pas ce que lui préparaient les Dieux. Les troupes obéissantes se rafraîchissent en bon ordre, et les matelots disposent les rames auprès des bancs. Lorsque le soleil eut éteint ses rayons, et que la nuit fut venue, rameurs et soldats, tous vont prendre leur place; on les appelle à leur poste, et les vaisseaux se rangent selon l'ordre prescrit. Pendant toute la nuit, la flotte, disposée par ses chefs, garde soigneusement les passages. Le temps s'écoule, et nul des Grecs ne tente la fuite; mais à peine l'aurore au char lumineux eut-elle répandu son éclat sur la terre, que, de leur part, on entend des accens sonores et modulés, signal d'allégresse, avec un chant de guerre répété par l'écho des rochers. Les Perses, trompés dans leur attente, s'effraient; l'hymne entonné par les Grecs n'était point l'annonce de la fuite, mais un encouragement au combat; le son de la trompette enflammait encore leur courage. L'ordre est donné: soudain les rames tranchantes frappent l'onde salée qui frémit, et bientôt ils sont à notre

vue. Leur aile droite marchait la première en bon ordre, le reste de l'armée suivait. On entendait mille voix qui criaient : « Allez, enfans des Grecs, » sauvez votre patrie, sauvez vos femmes, vos » fils, les temples de vos dieux, les tombeaux de » vos ancêtres; un seul combat va décider de leur » sort ». A ces cris, nos Perses ne répondent que par un murmure. Il n'était plus temps d'éviter le combat : déjà les proues d'airain se heurtent; un navire grec commence le choc, et fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Tous se mêlent ensuite. Notre flotte soutient le premier effort; mais nos vaisseaux trop nombreux, pressés dans le détroit, ne peuvent se secourir mutuellement. Leurs becs de fer s'entre-choquent, leurs rames se brisent; les Grecs, habiles à la manœuvre, les frappent de toutes parts, les renversent; la mer disparaît sous les débris et les morts; les rivages et les rochers se couvrent de cadavres. La flotte entière prend la fuite en désordre; nos malheureux matelots, pareils à des thons ou d'autres monstres de la mer, pris au filet, sont assommés à coups de tronçons de rames et de bancs; la plage retentit de cris et de gémissemens. Enfin la nuit nous dérobe à l'œil du vainqueur. Dix jours entiers ne suffiraient pas à détailler notre perte. Sachez seulement, que jamais tant d'hommes n'ont péri dans un seul jour.

ATOSSA.

O ciel! quel déluge de maux inonde la Perse et l'Asie entière !

LE COURRIER.

Croyez que vous n'en connaissez pas la moitié : le malheur qui suivit est bien au-dessus de ce que vous venez d'entendre.

ATOSSA.

Et quelle infortune plus cruelle pouvons-nous avoir éprouvée. Expliquez-vous, quel malheur plus terrible encore a donc accablé notre armée?

LE COURRIER.

L'élite des Perses, cette jeunesse distinguée par le courage, la noblesse et l'attachement à son roi, a péri misérablement et sans gloire.

ATOSSA.

Qu'entends-je, amis? quel coup affreux! Et comment ont-ils perdu la vie?

LE COURRIER.

En face de Salamine est une petite île, funeste aux vaisseaux, où souvent retentissent les chants du dieu Pan. C'est là que Xerxès avait envoyé ces jeunes guerriers, pour faire main basse sur les Grecs, qui s'y réfugieraient après leur défaite, et pour secourir les Perses que la mer y jetterait. Il lisait mal dans l'avenir; car aussitôt que le ciel

eut donné aux Grecs la victoire sur mer, ils débarquèrent dans cette île armés de toutes pièces, l'entourèrent sans laisser d'issue, et d'abord assaillirent nos Perses d'une grêle de pierres et de traits; puis, fondant sur eux, tous ensemble et d'un même temps, les hachèrent en pièces à coups d'épée, et les égorgèrent jusqu'au dernier. Xerxès, témoin de ce carnage épouvantable, d'une hauteur où il s'était placé sur le rivage pour découvrir toute l'armée, déchira ses vêtemens, poussa des cris aigus, et donnant le signal aux troupes de terre, prit lui-même la fuite précipitamment. Voilà le malheur que vous avez encore à pleurer.

ATOSSA.

Fortune ennemie! que tu as bien trompé les Perses! Que le châtiment d'Athènes coûte cher à mon fils! Tant de chefs tombés à Marathon ne suffisaient pas! Il fallait que mon fils, croyant les venger, attirât sur nous ce déluge de maux; mais les vaisseaux échappés au désastre, où sont-ils restés? Le sais-tu?

LE COURRIER.

Chaque chef a fui en désordre par-tout où les vents l'ont poussé. Des troupes de terre, une partie dévorée de soif a péri dans la Béotie; le reste,

fuyant sans prendre haleine, a traversé la Phocide, la Doride, et les pays voisins du golfe Meliaque, que le Sperchius arrose de ses eaux salutaires. De là dépourvus de tout, nous avons traversé l'Achaie et la Thessalie, où la plupart, victimes également de la soif et de la faim, ont péri; ensuite la Magnésie, la Macédoine, les rives de l'Axius, les marais de Bolbé, les monts Pangées, et l'Édonie; là le ciel permit que, la nuit, une gelée extraordinaire glaçât les eaux limpides du Strymon. A ce bonheur inattendu, l'incrédule même, forcé de reconnaître des dieux, adora le ciel et la terre. Après une longue et fervente prière, l'armée s'avança sur la glace. Les troupes qui purent passer avant que le dieu du jour eût montré ses rayons, ont été sauvées; mais quand son disque lumineux, étincelant, eut, de ses feux, pénétré le sein du fleuve, la glace se rompit, et nos soldats se précipitèrent les uns sur les autres: heureux celui qui était promptement suffoqué! Ce qui a pu échapper à ce péril, après avoir à grand peine traversé la Thrace, est rentré en petit nombre dans ses foyers paternels. La Perse aura long-temps à regretter la fleur de cet empire. Mon récit est sincère; mais j'omets bien des circonstances du désastre dont les dieux nous ont accablés.

LE CHŒUR.

O destin fatal! combien tu pèses aujourd'hui sur la race entière des Perses écrasée par tes coups!

ATOSSA.

O malheureuse Atossa! ô armée anéantie? Visions nocturnes et véridiques, que vous m'avez bien annoncé nos malheurs! (*au chœur*) Et vous, que vous les aviez mal interprêtées! Cependant, il faut suivre vos conseils. Je vais essayer de désarmer les dieux; j'irai ensuite dans le palais chercher des offrandes pour la terre et pour les mânes. Il est tard, sans doute, puisque tout est perdu; mais peut-être l'avenir sera-t-il plus favorable. Et vous, ô *Fidèles*, c'est aujourd'hui qu'il faut prouver votre fidélité. Consolez mon fils, s'il arrive avant mon retour; accompagnez-le au palais; Que par son désespoir il n'ajoute pas à nos maux.

## SCÈNE III.

LE CHOEUR.

O Jupiter! tu as détruit la superbe et nombreuse armée des Perses: tu plonges Ecbatane et Suze dans le deuil. Combien de femmes, unies par la douleur, le visage inondé de larmes, vont de leur faibles mains déchirer leurs voiles: tendres épouses qui, désormais condamnées à des

pleurs intarissables, redemanderont à la couche molle, témoin de leurs premiers plaisirs, de jeunes époux à peine associés à leur joug, et dont le trépas nous arrache à nous-mêmes les regrets les plus sincères.

L'Asie entière dépeuplée gémit. Xerxès lui a enlevé ses enfans..... Xerxès les a perdus..... Xerxès imprudemment a tout confié à de faibles navires ! De quoi nous sert aujourd'hui que Darius ait régné sur nous, adoré dans Suze, et toujours invincible !

Fantassins et matelots, hélas ! de noirs vaisseaux aîlés, les ont emmenés..... Des vaisseaux les ont perdus..... Des vaisseaux les ont trahis à l'abordage !.... Ah dieux !.... et par la main des Ioniens !.... A peine notre roi, nous dit-on, leur sut échapper, au travers des plaines et des champs glacés de la Thrace !

Victimes de la mort, hélas !.... abandonnés forcément..... ah ! dieux !.... Sur les rivages de Cichrée ! Pleure, Asie, déchire ton sein ; que le cri de ta douleur aille jusqu'au ciel : élève ta triste voix, tes clameurs lamentables.

Jouets des flots, hélas !.... ils sont la pâture des muets enfans de l'onde amère. Point de maison qui n'ait à pleurer son maître ! Les pères sans enfans fondent en larmes ; les vieillards déplorent les coups du destin, tout pour eux est douleur.

L'Asie n'obéira pas long-temps au Perse ; le tribut imposé par un maître ne sera pas long-temps payé, ni le trône long-temps adoré des sujets prosternés. Le pouvoir de nos rois est évanoui : plus de frein qui contienne les murmures ; la chaîne qui captivait la langue du peuple est brisée, avec le joug qui le domptait : les Perses ne sont plus ; ils ont arrosé de leur sang les sillons de l'île d'Ajax.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### ATOSSA, LE CHOEUR.

ATOSSA.

Amis ! l'expérience des maux nous l'apprend [1] : une fois battu de l'orage du malheur, l'homme s'allarme de tout ; mais lorsque le sort le favorise en son cours, il croit que le vent de la fortune ne peut changer. Aujourd'hui tout m'épouvante ; à mes yeux tout annonce des dieux contraires ; un cri, et ce n'est pas celui de la victoire, retentit à mon oreille. Fatal effet de ma consternation ! Je reviens ici de mon palais, non comme autrefois, mais sans char, et sans pompe. J'apporte au père de Xerxès ces libations propitiatoires, qui calment les mânes : le lait blanc et doux d'une génisse

[1] On a déjà remarqué dans une note sur l'extrait de cette pièce par le P. Brumoy, qu'il a donné à ce morceau un ton sententieux qui ne convient point à la situation d'Atossa. M. de Pompignan est tombé dans le même défaut ; et, quelque mérite qu'ait sa traduction, on ne peut s'empêcher d'observer ici, qu'en général ses phrases courtes et hachées ne représentent guère la majestueuse harmonie du style d'Eschyle ; et on ose croire que ceux qui voudront comparer les deux copies, trouveront dans celle que nous présentons ici plus de ressemblance avec la manière de l'original.

sans taches; ce miel doré, distillé par l'ouvrière qui pompe les fleurs; cette eau fluide, puisée dans une source vierge; ce breuvage sans mélange, production d'une mère agreste, présent d'une vigne antique; ce fruit odorant de la blonde olive, de l'arbre qui dans sa vie ne dépouille point son feuillage; enfin ces fleurs arrangées en tresse, filles d'une terre féconde. Chers amis, que vos hymnes aux mânes accompagnent ces dons; évoquez l'ombre du divin Darius, tandis qu'épanchées sur la terre, ces libations iront jusqu'aux dieux des enfers.

LE CHOEUR.

Reine vénérable des Perses, faites couler ces libations jusqu'aux fondemens de la terre, tandis que, par nos chants, nous invoquerons la faveur des dieux souverains des morts. O terre! ô Hermès! ô roi des enfers! Rendez au jour l'âme de Darius; s'il est quelque remède à nos maux, lui seul peut nous l'apprendre.

O roi d'éternelle mémoire, prince égal aux dieux, peux-tu m'entendre, lorsque ma voix barbare pousse ces accens variés, douloureux et lamentables? Nous avons à t'apprendre des maux déplorables : du fond des enfers daigneras-tu nous écouter?

O terre! ô Prince des mânes! Permettez à une ombre glorieuse, au dieu jadis adoré dans Suze,

de quitter vos demeures sombres. Rendez au jour un héros qui, dans la Perse, n'eut jamais son égal.

Il nous fut cher, ce prince, et son tombeau nous est cher aujourd'hui, puisqu'il renferme ce que nous chérissions.

Arbitre des morts, ô Pluton, renvoie-nous Darius. Darius! quel roi! hélas! jamais il ne perdit ses armées dans des guerres destructives. Les Perses le crurent inspiré des dieux, et les dieux l'inspiraient sans doute, puisque ses armes furent toujours triomphantes.

O roi, notre ancien monarque! viens, parais sur le bord de ce monument : fais briller à nos yeux, et le bandeau de la thiare, et la pourpre du brodequin. Viens, ô père de ton peuple, invincible Darius.

Viens apprendre des malheurs inouis; maître de notre maître, parais! d'odieuses ténèbres nous ont enveloppés : toute notre jeunesse a péri : viens ô père de ton peuple, invincible Darius!

O toi que tes sujets ont tant pleuré, par quel crime, ô mon roi, ton peuple s'est-il attiré ce fléau? Nos vaisseaux nombreux ne sont plus, il n'en reste que de tristes débris.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ATOSSA, LE CHOEUR, L'OMBRE DE DARIUS qui paraît au bord du tombeau.

L'OMBRE.

O vous fidèles enfans de pères fidèles, compagnons de ma jeunesse, généreux vieillards, de quels maux Suze est-elle affligée? La terre frappée a gémi, et s'est entr'ouverte. Je frémis en voyant mon épouse éplorée au pied de mon tombeau; je n'ai point rejetté ses offrandes propitiatoires. Vous-mêmes, vous pleurez auprès de ce monument: vos évocations lamentables m'ont appelé; on sort difficilement des enfers, les dieux souterrains savent mieux saisir que rendre leur proie; cependant mon pouvoir près d'eux a suffi: je viens, mais en hâte, et ne puis passer le terme prescrit. Quel nouveau malheur accable les Perses?

LE CHŒUR.

Nous n'osons t'envisager, nous n'osons te répondre, notre ancien respect nous retient.

L'OMBRE.

J'ai cédé à vos pleurs, et je reviens des enfers;

ne prolongez point ce discours, abrégez-le plutôt; quittez un vain respect, expliquez-vous.

LE CHŒUR.

Je crains de t'obéir, je crains de te parler; ce récit est affreux pour tes sujets.

L'OMBRE.

Puisque la crainte vous surmonte, toi, chère épouse, compagne antique de ma couche, suspends tes larmes et tes soupirs, parle sans me rien déguiser, l'infortune est le partage de l'homme; on l'éprouve sur mer, on l'éprouve sur terre, dès que la vie se prolonge.

ATOSSA.

O de tous les mortels le plus fortuné! tant que tes yeux ont vu la lumière du soleil, envié des Perses, pareil aux dieux, ton sort fut prospère: heureux, sur-tout, d'être mort avant d'avoir vu l'abîme de nos maux. Cher Darius, tu vas bientôt tout savoir, je n'ai qu'un mot à te dire; la puissance des Perses est anéantie.

L'OMBRE.

Eh! comment? Est-ce la peste; est-ce la guerre intestine qui vous désole?

ATOSSA.

Non; mais toutes nos armées ont été détruites près d'Athènes.

L'OMBRE.

Lequel de mes enfans y a donc porté la guerre? Parlez.

ATOSSA.

L'impétueux Xerxès, qui a dépeuplé le continent.

L'OMBRE.

Est-ce par mer, ou par terre qu'il a fait cette folle entreprise?

ATOSSA.

Et par mer et par terre : le front de son armée était double.

L'OMBRE.

Et comment l'armée de terre a-t-elle pu traverser la mer?

ATOSSA.

Un pont qui joignait les bords du détroit d'Hellé lui a servi de chemin.

L'OMBRE.

Ainsi donc, il a osé fermer le Bosphore?

ATOSSA.

Il l'a osé; un dieu sans doute a tout conduit...

L'OMBRE.

Un dieu trop puissant, hélas! et qui a su l'aveugler.

ATOSSA.

C'est aujourd'hui que nous sentons quels maux il a causés!

L'OMBRE.

Mais enfin, quel est donc l'événement qui vous fait verser tant de larmes?

ATOSSA.

L'armée navale détruite a perdu l'armée de terre.

L'OMBRE.

Et ce peuple immense est tombé sous le fer ennemi?

ATOSSA.

Suze déserte retentit de gémissemens.

L'OMBRE.

Ah dieux! de quelle ressource vaine ont été tant de forces!

ATOSSA.

Tous les Bactriens ont péri; tous avant la vieillesse.

L'OMBRE.

Ah malheureux! quelle jeunesse, quels alliés il a perdus!

ATOSSA.

Xerxès lui-même, nous dit-on, presque seul et sans suite.....

L'OMBRE.

Eh bien! que devient-il? quel espoir de salut?..

ATOSSA.

S'est cru trop heureux de regagner le pont qui joignait les deux continens.

L'OMBRE.

Enfin est-il sauvé? Est-il dans l'Asie?

ATOSSA.

On l'assure; et la nouvelle paraît constante.

L'OMBRE.

Oh! que les oracles ont été bientôt vérifiés? Jupiter les accomplit sur mon fils. Hélas! j'avais prié les dieux de différer plus long-temps; mais qui court à sa perte, y est précipité par les dieux. Sujets chéris, j'entrevois vos maux à l'avenir : mon fils inconsidéré en ouvre la source par sa folle audace. Il a cru pouvoir enchaîner servilement la mer sacrée d'Hellé, le Bosphore destiné par les dieux à couler librement; il a dénaturé les eaux, et, les captivant dans des entraves forgées par le marteau, les a forcées de livrer un large passage à sa nombreuse armée. Mortel, il a cru (quelle folie! quel délire!) il a cru l'emporter sur Neptune et sur tous les dieux. Que je crains pour tous les trésors amassés sous mon règne! Ils seront la proie du premier qui voudra s'en emparer.

ATOSSA.

Hélas! voilà le fruit des conseils détestables que l'impétueux Xerxès a trop écoutés. On lui disait souvent que par la guerre vous aviez acquis à vos enfans d'immenses richesses; et que lui, sans

courage, végétant au fond d'un palais, n'ajoutait rien à l'héritage de son père. Excité par ces reproches répétés de ses vils flatteurs, il s'est enfin résolu à marcher contre la Grèce.

L'OMBRE.

Certes, l'événement est grand et mémorable. Jamais coup semblable, n'était tombé sur la ville de Suze, et ne l'avait ainsi dévastée, depuis que Jupiter nous donna cet honneur, de régner seuls, et d'étendre notre sceptre sur la féconde Asie. Médus fit les premières conquêtes : son fils acheva ce qu'il avait commencé; et toujours la sagesse fut son pilote. Le troisième fut Cyrus, mortel fortuné, qui, parvenu au trône, donna la paix à tous ses sujets : il acquit la Lydie, la Phrygie, et subjugua l'Ionie; il ne fut point haï des dieux, parce qu'il fut modéré. Le fils de Cyrus fut le quatrième roi. Après lui Mardus, à la honte de notre patrie et de ce trône antique, régna; mais le vaillant Artaphernès, aidé de ses amis conjurés, le surprit et le tua dans son palais. Maraphis, ensuite Artaphernès, lui succédèrent. Moi-même enfin, favorisé du sort, j'ai régné; j'ai mené souvent de nombreuses armées à la guerre; mais je n'ai jamais fait essuyer à Suze d'aussi grands revers. Aujourd'hui mon fils, jeune encore, pense en jeune homme : il oublie mes conseils. N'en

doutez pas, ô mes anciens compagnons ! tous ses prédécesseurs avec moi, ont moins coûté que lui seul à la Perse.

LE CHŒUR.

O notre auguste maître ! que devons-nous faire ? comment le Perse sera-t-il plus heureux à l'avenir ?

L'OMBRE.

Si vous ne portez jamais la guerre chez les Grecs. Dussiez-vous encore avoir une armée plus nombreuse ; leur terre elle-même combat pour eux.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ? comment combat-elle pour eux ?

L'OMBRE.

Elle détruit par la faim des ennemis arrogans.

LE CHŒUR.

Mais si nous levions une armée leste et choisie ?

L'OMBRE.

Pour celle même qui reste en Grèce, il n'y aura ni salut, ni retour.

LE CHŒUR.

Quoi ! toute l'armée des Barbares n'a donc point quitté l'Europe, ni repassé le détroit d'Hellé ?

L'OMBRE.

Il n'en revient que la moindre partie, si, d'après le passé, nous devons en croire aux oracles,

qui jamais ne s'accomplissent à demi. Sachez donc que mon fils, toujours plein d'un vain espoir, a laissé dans la Grèce des troupes d'élite. Destinées à engraisser les champs bœotiens, elles sont restées dans les plaines qu'arrose l'Asope. C'est là que les attend le dernier des désastres, digne prix d'une orgueilleuse et sacrilège audace. Arrivés dans la Grèce, ils n'ont pas craint de dépouiller les dieux, et de brûler leurs temples; les autels sont détruits, les statues arrachées de leur base, et brisées en morceaux. Tant de crimes sont déjà justement punis, et le seront long-temps. L'édifice du malheur n'est pas à son comble; il croît encore, tant s'élève dans les champs de Platée, sous le fer des Doriens, un amas tout sanglant de cadavres. Des montagnes d'ossemens, jusqu'à la troisième génération, sans parler, diront aux yeux des hommes: « Mortels, il ne faut point s'élever au-dessus de la condition humaine. L'insolence, en germant, ne porte que l'épi du malheur; la moisson qu'on en recueille est toute de larmes ». Témoins de ce châtiment, souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce. Qu'aucun de vos rois désormais, peu content de son sort, ne ruine sa puissance pour envahir d'autres états. Il est un censeur sévère, Jupiter, qui punit les pensées trop orgueilleuses. Vous, qui connaissez la sagesse, que vos conseils apprennent à mon fils à ne

plus offenser les dieux par son audace présomptueuse. Et vous, tendre et respectable mère, allez au devant de Xerxès : mais portez-lui des vêtemens convenables ; car ses magnifiques habits, déchirés dans l'excès de la douleur, n'offrent plus que des lambeaux. C'est à vous de le consoler ; je sais qu'il n'écoutera que vous. Pour moi, je retourne aux royaumes sombres ; adieu, vieillards, adieu. Malgré tant de malheurs, tâchez de vous livrer chaque jour à la joie ; car enfin les richesses ne sont rien chez les morts. *L'ombre disparaît.*

## SCÈNE II.

### ATOSSA, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Tant de malheurs présens, tant de maux à venir m'accablent de douleur.

ATOSSA.

O destin ! que de sujets de désespoir ! Mais surtout, mon cœur se brise, quand je me représente l'humiliation de mon fils, couvert de vêtemens déchirés. Courons en préparer d'autres ; tâchons de prévenir son arrivée. Je n'abandonnerai point dans le malheur ce que j'ai de plus cher.

## SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Grands dieux ! Que nous jouissions d'une heureuse et tranquille administration, tant qu'un mo-

narque auguste, suffisant à tout, irréprochable, invincible, égal aux dieux, Darius, régnait sur cet empire! La gloire suivait nos armées, la justice réglait nos conquêtes. Invaincus et triomphans, un retour heureux nous ramenait dans nos foyers.

Que Darius a pris de villes, sans passer lui même le fleuve Halys, souvent sans sortir de son palais! Ainsi lui furent soumises les villes maritimes du golfe Strymonien, voisines des campagnes de la Thrace, et celles qui loin de la mer, dans le continent, avaient en vain élevé leurs remparts; les fières cités qui bordent l'Hellespont; la sinueuse Propontide; les bouches du Pont; les îles voisines du Promontoire et des côtes de l'Asie, telles que Lesbos, Samos, si fertiles en oliviers, Chio, Paros, Naxe, Mycone, Andros et Ténos, qui se touchent. Il avait réduit les îles plus avancées dans les mers, Lemnos et la marécageuse Icare. Il avait soumis Rhodes, Cnide et les villes de Chypre, Paphos, Soles et Salamine, Salamine dont la métropole aujourd'hui fait couler nos larmes. Par sa prudence, il avait su dompter les villes opulentes des Grecs de l'Ionie. Ses troupes, ses alliés innombrables formaient une force invincible. Aujourd'hui, sans doute, les dieux ont changé; nous succombons, vaincus sur terre et sur mer.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE DERNIÈRE.

### XERXÈS, LE CHOEUR.

XERXÈS.

INFORTUNÉ ! de quel coup fatal et imprévu je suis accablé ! Que la fortune insulte cruellement à la race des Perses ! Malheureux, que deviens-je ? mes genoux tremblent sous moi à la vue de ces respectables vieillards. O Jupiter ! que ne m'as-tu plongé dans la nuit de la mort avec mes soldats !

LE CHOEUR.

O roi ! qu'est devenue votre armée superbe ? qu'est devenu l'honneur qui réglait cet empire ? où sont nos braves soldats ? Un dieu cruel les a détruits. Cette terre redemande, en pleurant, la jeunesse qu'elle avait nourrie. Hélas ! Xerxès l'a perdue ; Xerxès en a surchargé les enfers. Cette foule de guerriers, la fleur de l'Asie, ces archers habiles, des millions d'hommes, tout a péri.

XERXÈS.

Hélas ! quelles forces !

LE CHOEUR.

O roi ! quel coup ! quel coup terrible ! l'Asie entière en est abattue.

XERXÈS.

Et c'est moi ( malheureux d'être né! ), c'est moi qui deviens le fléau de ma patrie!

LE CHŒUR.

Voilà donc les acclamations que vous entendrez à votre retour! des cris funestes, d'affreux gémissemens, et les accens lamentables des chants de Maryande! [1]

XERXÈS.

Ah! ne retenez point vos voix, vos pleurs et vos cris. Deux fois le sort a tourné contre moi.

LE CHŒUR.

Sans doute, malgré mon respect, j'élèverai mes cris jusqu'à vous. La terre et la mer ont conspiré contre cette ville, qui pleure aujourd'hui ses enfans. Je n'étoufferai point mes cris, ni mes larmes. Le dieu des Ioniens nous a tout enlevé; il a uni leurs vaisseaux, combattu pour eux, et couvert de nos débris une plage funeste, et un rivage malheureux.

XERXÈS.

Pleurez, contentez-vous; instruisez-vous de tous vos malheurs.

[1] Les chants Maryandiniens étaient des chansons ou romances lugubres. Les mythologues varient beaucoup sur l'origine de ce nom. Voyez Athénée, Pollux, etc.

LE CHŒUR.

Où sont tous vos amis fidèles? où sont tous vos Satrapes? où sont Pharandacès, Souzas, Pélagon, Dotamas, Agabatès, Psammis et Suzicanès, l'amour d'Ecbatane?

XERXÈS.

Tombés de leur vaisseau, je les ai laissés sans vie sur les rivages de Salamine.

LE CHŒUR.

O ciel! et qu'est devenu Pharnuque et le vaillant Ariomardus? où sont Sebalcès et le noble Lilée? qu'avez-vous fait de Memphis, de Tarybis, de Masistrès, d'Artembarès et d'Hystaichmas?

XERXÈS.

Malheureux! hélas! tous, dans le même combat, mortellement blessés et palpitans, sont morts tournant encore leurs yeux vers les murs odieux d'Athènes.

LE CHŒUR.

Et l'œil fidèle qui pour vous éclairait cet empire, l'inspecteur de tant de milliers de soldats, le descendant de Sezame et de Mégabate, le fils de Batanochus, Alpiste, Parthée et le grand Oibarès, où les avez-vous laissés!

XERXÈS.

O fortune ennemie!

LE CHŒUR.

Généreux Perses! que de malheurs sur malheurs!

XERXÈS.

Quel triste souvenir de tant d'amis fidèles vous me rappelez, en déplorant ces malheurs funestes! La pitié crie au fond de mon cœur

LE CHŒUR.

Ah! combien d'autres encore avons-nous à regretter! Mardon, qui commandait dix mille hommes; Xanthès, le vaillant Ancharès, Diéxis et Arsacès, les chefs de votre cavalerie, Cigdagatès et l'audacieux Lythimne insatiable de combats.

XERXÈS.

Ils ont été ensevelis! ils ont été ensevelis! non portés sur des chars couverts de pavillons, et suivis des soldats, mais jetés sans honneur comme de vils coureurs de l'armée!

LE CHŒUR.

Infortunés! quel sort imprévu! quel exemple de malheurs! spectacle digne d'Até!

XERXÈS.

Le destin nous a frappés; ce sont là de ses coups.

LE CHŒUR.

Il nous a frappés; l'univers le voit. Tous nos efforts ont échoné contre des matelots ioniens!

O nation des Perses, quel sort pour toi dans un combat!

XERXÈS.

Une telle armée! Infortuné! puis-je le croire?

LE CHOEUR.

Non, il n'est pas possible; tant de forces ne sont pas détruites...

XERXÈS.

Vous voyez ce qui reste de mes apprêts.

LE CHOEUR.

Je le vois, je le vois...

XERXÈS.

Ce carquois...

LE CHŒUR.

Voilà donc ce que vous avez sauvé.

XERXÈS.

Ce carquois où étaient mes flèches...

LE CHOEUR.

Quel reste de tant de puissance!

XERXÈS.

Je n'ai plus de défenseurs...

LE CHŒUR.

L'Ionien ne fuit donc pas?

XERXÈS.

Il est vaillant. J'ai vu... Revers incroyables!...

LE CHŒUR.

Nos vaisseaux fuir devant eux?...

XERXÈS.

De rage, de désespoir, j'ai déchiré mes vêtemens.

LE CHŒUR.

Ah dieux! ah dieux!

XERXÈS.

Plainte trop faible!...

LE CHŒUR.

Trop faible, sans doute, pour des maux sans nombre.

XERXÈS.

Quelle affliction pour nous! quelle joie pour nos ennemis!

LE CHŒUR.

La force de la Perse est abattue.

XERXÈS.

Je suis privé de mes gardiens fidèles...

LE CHŒUR.

De vos amis engloutis par la mer...

XERXÈS.

Pleurez, pleurez mon malheur; retournez dans vos foyers...

LE CHŒUR.

O infortune! ô misère!

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens...

LE CHŒUR.

Oh! d'un malheur extrême, malheureuse consolation!

XERXÈS.

Joignez vos tristes accens aux miens.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!

XERXÈS.

Nos maux sont affreux.

LE CHŒUR.

Ah ciel! je succombe à ma douleur.

XERXÈS.

Frappez, frappez votre sein; donnez des larmes à votre roi.

LE CHŒUR.

Je pleure, je soupire...

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens.

LE CHŒUR.

O mon maître! ce jour est le jour de la douleur.

XERXÈS.

Faites éclater vos gémissemens.

LE CHŒUR.

Je gémirai et meurtrirai ma poitrine de mes coups redoublés.

XERXÈS.

Frappez votre poitrine, répétez les chants mysiens [1].

LE CHŒUR.

O douleur! ô douleur!

XERXÈS.

N'épargnez point cette barbe vénérable...

LE CHŒUR.

Je l'arracherai en gémissant...

XERXÈS.

Poussez des cris aigus.

LE CHŒUR.

Ah! je vous obéirai.

XERXÈS.

Ranimez ces tremblantes mains, déchirez vos habits.

LE CHŒUR.

Oui, je les arracherai en gémissant.

XERXÈS.

Fondez en larmes...

LE CHŒUR.

Mes yeux en sont inondés...

[1] Les Mysiens, ainsi que les Phrygiens, étaient renommés pour les chants lugubres.

XERXÈS.

Que vos cris répondent aux miens...

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!

XERXÈS.

Retournez, en pleurant, dans vos maisons.

LE CHŒUR.

Ah ciel! faut-il nous montrer ainsi à la Perse?

XERXÈS.

Oui, que la Perse en soit témoin.

LE CHOEUR.

Ah! elle entendra nos soupirs!

XERXÈS.

Soupirez, Perses, jadis trop heureux!

LE CHOEUR.

Ah, ciel! faut-il nous montrer ainsi à la Perse?

XERXÈS.

Hélas! nos vaisseaux! hélas! ils sont perdus.

LE CHOEUR.

Je vous accompagnerai avec de tristes gémissemens....

FIN DES PERSES.

# EXAMEN

## DE LA TRAGÉDIE

## DES PERSES.

Cette pièce, toute faite particulièrement pour les Athéniens, ne peut plus avoir à nos yeux l'intérêt qu'elle avait aux yeux de ce peuple, vainqueur des Perses. L'événement qu'elle représentait était un trophée élevé à leur gloire; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que l'effet qui résultait de cette tragédie, était un plaisir d'un autre genre, que celui qui doit résulter de ce genre de spectacle. Plus la terreur semblait avoir régné parmi les Perses, plus leurs ennemis devaient triompher; ainsi, loin de partager les sensations que le poëte exposait sur la scène, le spectateur en avait de tout-à-fait contraires. La marche de la pièce n'en est pas moins régulière et progressive; et, dans la simplicité de cette action, qui n'annonce pas un grand art, on ne trouve rien du moins qui soit une faute contre l'art. On peut dire même que l'apparition de l'ombre de Darius était une invention très-heureuse, qui mettait du mouvement et de la

variété dans la scène, et y répandait une sorte d'horreur, qui devait se communiquer jusqu'au cœur des Athéniens même, sur-tout lorsqu'ils voyaient les vieillards, prosternés devant cette ombre, prononcer ces mots terribles :

Σέβομαι μὲν προσιδέσθαι
Σέβομαι δ' ἀντία λέξαι.

et, sans répéter les mêmes mots, continuer le même genre d'harmonie :

Δέομαι μὲν χαρίσασθαι.

On peut croire que si Eschyle, après avoir inventé ou perfectionné les premières régles de la tragédie, ne s'appliqua pas à disposer ses scènes avec un grand artifice, et se contenta de moyens simples pour produire les plus grands effets, c'est que personne n'avait poussé aussi loin que lui la pompe du spectacle, et la magie de la poésie. Avec ces deux moyens réunis, il semblait pouvoir se passer des autres. Son chœur, composé long-temps de cinquante personnes, jouait toujours un des premiers rôles de ses pièces. Qu'on se figure cinquante vieillards, déplorant tous ensemble les malheurs de leur patrie, et, saisis de terreur à la vue de l'ombre de leur ancien maître, prononcer ou chanter ces vers que nous citions tout-à-l'heure, et d'autres encore aussi énergiques ; il n'y avait point de spectateur qu'un pareil spectacle, et une

semblable poésie ne dussent pénétrer de terreur. Comment Eschyle, sûr de produire de pareils effets, aurait-il cherché dans la constitution de sa fable des moyens plus artificieux ?

Malgré les remarques du dernier éditeur d'Eschyle, M. Schaw, qui pense que cette pièce, conformément aux principes d'Aristote, pouvait servir à purger la terreur et la pitié, en modérant l'excès de ces deux affections, nous croyons que cet objet de la tragédie perfectionnée, n'avait été qu'entrevu par Eschyle, et que, loin de tirer de son sujet la moralité que Sophocle en aurait tirée, il se conformait plutôt aux principes philosophiques qui régnèrent en Asie long-temps avant Epicure, lorsqu'il fait parler ainsi l'ombre de Darius, en terminant son discours : « Pour vous, » vieillards, réjouissez-vous ; au sein du malheur » même, livrez votre ame aux plaisirs ; les ri» chesses ne servent de rien aux morts [1] ».

[1] Vers 839.

# AGAMEMNON,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, avait promis à Clytemnestre que, dès qu'il aurait pris la ville de Troye, il l'en avertirait par un signal. C'était une torche ardente [1] qu'il devait placer sur une hauteur pour avertir les lieux voisins de faire la même chose de suite jusqu'à ce que la lumière pût être aperçue d'Argos. Il le fit, et arriva lui-même bientôt après avec sa captive Cassandre qu'il amenait de Troye. Mais Clytemnestre qui n'avait tant d'envie de revoir son époux que pour s'en défaire, le tua avec le secours d'Egiste qu'elle aimait. Cette pièce fut jouée pour la première fois sous l'archonte Philoclès, la deuxième année de la vingt-huitième olympiade.

[1] Il ne faut pas prendre cette expression à la lettre ; on pourrait croire qu'Eschyle a dit une absurdité en supposant qu'une torche ardente pouvait servir de fanal à des distances très-éloignées, comme des rivages de Troye à l'île de Lemnos, de cette île au mont Athos ; car c'était ainsi que, de promontoire en promontoire, de montagne en montagne, cette clarté se propageait jusqu'aux remparts d'Argos ; mais ce prétendu flambeau était, dans une des stations, un immense amas de bruyères sèches, suivant le récit de Clytemnestre.

« L'Agamemnon, dit le P. Rapin, est presque » inintelligible ». Il est vrai que cette tragédie n'est pas aisée à entendre; car, outre qu'elle a été plusieurs fois confondue avec les *Choephores* qui la suivent, et imprimée peu correctement, même après les soins d'un grand nombre de savans; outre qu'elle n'est pas encore exempte de fautes dans l'état où Stanlei nous l'a donnée, il y a tant de métaphores, de figures et de tours extraordinaires qu'on ne saurait se vanter de les avoir tous démêlés. C'est ce qui faisait dire au fameux Saumaise [1], qui n'avait pas toutefois Eschyle aussi châtié que nous l'avons. « Qui peut assurer qu'Eschyle soit plus intelligible à ceux qui savent le » grec, que les évangiles et les épitres des apôtres? » le seul Agamemnon de ce poëte passe en obscurité tout ce qu'il y a de livres sacrés avec ses tours » hébreux et syriaques, et son attirail de tout ce » qu'il y a de plus raffiné dans le grec ».

## ACTE PREMIER.

C'est l'homme chargé d'épier le moment où le flambeau s'allumera, qui commence le poëme. Il

[1] Cl. Salm. de *Hellenistica*. Ep. dedic.

est perché sur une plate-forme du palais, et prie les dieux de finir ce pénible soin que lui a confié Clytemnestre. Il dit qu'il n'a de commerce qu'avec les astres; mais qu'il doit en observer un qui pourra être fatal à Agamemnon. Par ce soupçon, il indique les mauvais desseins de Clytemnestre. Tandis qu'il se plaint de son emploi, qui ne lui donne lieu que de songer à charmer son ennui, soit en chantant, soit en déplorant la mauvaise administration du royaume, il voit luire tout-à-coup le signal tant attendu, et il se dispose à en avertir la reine qui est couchée. Ainsi le temps et le lieu de la scène sont fixés : l'un est le matin, et l'autre l'entrée du palais à Argos. Il fait entendre, avant que de se retirer, qu'il saura prendre le parti de son roi; mais il n'en dit pas davantage, sans doute pour ne pas prévenir les événemens. Le chœur, formé par des vieillards du conseil d'état, survient sans être annoncé; mais apparemment sur l'ordre de Clytemnestre. Ces ministres ignorent le signal dont la reine est convenue avec Agamemnon, et la nouvelle de la prise de Troye; ils s'entretiennent d'abord sur le siége de cette ville qu'ils n'approuvaient pas, et dont ils avaient tâché de détourner le roi. « Voilà, dit leur chef, la dixième année » que Ménélas et Agamemnon sont partis avec » leurs mille vaisseaux, semblables à des vautours » qui, ayant perdu leurs petits, voltigent autour

» de leur nid, et cherchent à punir les ravisseurs. » Mais qui sait quel sera le succès de tant de com- » bats? Les choses, ajoute-t-il, suivent la destinée » qui les règle; et l'on a beau sacrifier, beau pleu- » rer aux autels des Euménides, l'on ne peut ap- » paiser leur colère. » Pour eux, comme leur âge les a retenus malgré eux enfermés dans le sein de leurs foyers, ils interrogent Clytemnestre, quoiqu'éloignée, sur l'événement extraordinaire qui fait qu'on les appelle au palais. En effet, il faut conclure, en lisant cette scène, que Clytemnestre les a appelés, qu'elle paraît dans un lointain [1], et qu'elle fait des sacrifices à tous les dieux. « Les » autels, dit le vieillard, sont parfumés de liba- » tions; les lampes brillent de feux. » Il prie la reine de lui en dire le motif, et de fixer son incertitude, puisque, jusqu'à présent, les présages sur la guerre de Troye ont été tantôt malheureux, tantôt favorables.

La reine, occupée sans doute de son sacrifice,

[1] Le dernier éditeur a eu raison d'observer que Clytemnestre n'est point encore sur la scène, et que ce n'est que figurement que le chœur l'interroge quoiqu'absente. En effet, le chœur parle de sacrifices offerts à tous les dieux, à ceux du ciel et des enfers, aux dieux protecteurs des villes, etc. Tous les autels sont remplis d'offrandes. Frappé de ce spectacle, il se demande à lui-même quelle peut en être la cause? Cependant, il est vraisemblable que Clytemnestre a entendu les dernières paroles du chœur, qui finit en disant : « Que la crédulité est le propre des femmes; mais que » les vains bruits qu'elles répandent sont bientôt dissipés. »

ne répond point; et cette interrogation ne paraît qu'une façon de parler, qui signifie seulement que le chœur vient pour l'interroger sur ce point, quand elle sera en loisir et en lieu pour l'entendre.

Les vieillards, qui se disaient incapables de combattre, se trouvent assez de force pour chanter une très-longue hymne sur l'entreprise d'Agamemnon. Ils le font à la manière des chœurs, durant que Clytemnestre est occupée aux cérémonies sacrées. C'est une espèce de *nénie* prophétique, qu'ils chantent avec ce refrain qui revient après un certain nombre de vers. « Chantez, chantez » des vers lugubres; mais puisse le présage en être » heureux! » L'on peut bien défier toute plume française de rendre ce morceau, tant il est défiguré et entortillé. On y présente Agamemnon et Ménélas sous la figure de deux aigles ou de deux oiseaux de proie, qui expriment leur différent caractère; les deux aigles déchirent une lapine pleine, qu'elles ont prise après l'avoir fatiguée à la course. C'est que les deux chefs de l'armée grecque avaient imprudemment chassé dans un bois consacré à Diane. Diane offensée, continue le chœur, se fit entendre par la bouche de Calchas, qui annonça des malheurs à la maison d'Agamemnon, après avoir prédit la prise de Troye. Ces malheurs, obscurément énoncés, sont une espèce d'énigme qui laisse entrevoir l'issue de la tra-

gédie. C'est un oracle de Calchas que les vieillards répètent sans en démêler encore le sens. Cet oracle est suivi d'un autre, qui demandait le sang d'Iphigénie pour appaiser Diane, et pour obtenir d'elle des vents favorables à la flotte retenue en Aulide. Le sacrifice qui s'ensuivit est peint avec les traits hardis et souvent outrés d'Eschyle. Le chœur fait parler Agamemnon, qui balance en père, et qui se détermine en roi. On y voit Iphigénie étendue comme une victime innocente sur l'autel, et l'émotion que causaient dans l'armée sa beauté, sa jeunesse et ses regards touchans. « Je » n'ai point vu le reste, et je le tais, dit le chœur ». Mais il revient au premier oracle de Calchas, qu'il ne saurait ni ne veut pénétrer. « Car, hélas, » continue-t-il, vouloir entrer dans un triste » avenir qu'on ne peut éviter, c'est vouloir souffrir » avant le temps ». Il se contente donc d'écarter ces fâcheux présages par des souhaits. Toute cette doctrine grecque sur la fatalité naissait de l'ignorance, et sur-tout de la faiblesse du cœur humain, qui recule, autant qu'il est possible, le souvenir des maux qu'il craint. C'est ce que dit Pyrrhus à Oreste dans l'*Andromaque* de Racine :

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin :
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

*Andromaque*, acte Ier, scène II.

## ACTE II.

Les ministres d'Argos, voyant Clytemnestre qui s'approche, la saluent respectueusement, et lui demandent sur quel heureux espoir elle fait des sacrifices. « Troye est prise, répond Clytem- » nestre ». Etonnés, comme on peut le penser, d'une nouvelle si peu attendue, et ignorant d'ailleurs le signal dont Agamemnon était convenu, ils font quelque difficulté de croire la reine. Elle leur raconte la manière dont elle l'a sue; que c'est par le moyen d'une suite de fanaux allumés d'intervalle en intervalle, depuis le mont Ida jusqu'à la portée de Mycène. Elle s'imagine entendre les cris des ennemis mourans, et voir la joie des vainqueurs, qui pillent les richesses de Troye. Elle souhaite enfin que l'armée ne mette point d'obstacle à son heureux retour par quelque impiété semblable à celle qui avait retardé si longtemps son voyage à la ville de Priam. « Autre- » ment, ajoute-t-elle, la vengeance poursuivrait » les vainqueurs, quand ils n'auraient pas à crain- » dre les maux ordinaires du hazard ».

Le chœur, pour remercier les dieux de cette conquête, seconde le sacrifice de Clytemnestre en

6..

chantant une hymne qui contraste avec la précédente. Elle commence ainsi : « O Souverain des » dieux ! ô nuit favorable, tu as étendu tes voiles » sur les murs de Troye, comme un rézeau qui a » enveloppé tous ses citoyens dans la servitude ». L'ode roule sur la punition que les dieux réservent tôt ou tard à un crime aussi énorme que l'était celui de Pâris. L'enlèvement d'Hélène en est le principal tableau. « Hélène, dit le chœur, lais- » sant aux Grecs en sa place une guerre cruelle, » et toutes les horreurs qu'elle entraîne, a porté » pour dot à Troye une perte inévitable. Elle s'est » évadée secrètement du palais de son époux. » Quel forfait ! quelle audace ! vainement les de- » vins, en la rappellant, ont fait entendre ces lu- » gubres cris ; ô palais abandonné ! ô maître de » ces lieux ! ô lit nuptial ! hélas, il ne restait d'elle » qu'une vaine peinture pour réveiller le courroux » d'un époux qui l'adore, et qu'elle a quitté pour » passer les mers ! Elle a emporté toutes ses gra- » ces avec elle, etc ». Le reste est rempli d'images pareilles.

Malgré ces félicitations du chœur au sujet de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, il craint qu'elle ne soit pas assez fondée, et que toute la ville ne soit en mouvement pour un faux bruit.

## ACTE III.

Sur cela Clytemnestre, qui n'est point sortie du théâtre, justifie le signal qu'elle a reçu, en montrant au chœur un hérault qui arrive couronné de branches d'oliviers. Cet homme commence par saluer sa terre natale, suivant l'usage des anciens voyageurs à leur retour, et à invoquer les dieux du pays pour se les rendre propices; il s'adresse ensuite au palais d'Agamemnon : « Palais » respectable, asile chéri, dieux exposés à l'O» rient, si jamais vous reçûtes notre roi avec joie, » recevez-le de même en ce jour après une si lon» gue absence. Agamemnon revient comme un as» tre brillant pour dissiper vos ténèbres. Recevez» le comme le destructeur de la superbe Troye : ses » autels et ses temples ne subsistent plus ; les mois» sons de ses champs ont péri. L'aîné des Atrides » revient en héros, plus digne d'être honoré qu'au» cun autre mortel. Pâris est puni, etc. »

Clytemnestre interrompt ici le héraut, et elle a avec lui un entretien entrecoupé fort artificieux. Car elle fait entendre qu'elle a beaucoup souffert durant l'absence de son époux, jusqu'à souhaiter la mort. A qui ? cela a un double sens, vu le dessein où elle est de tuer son mari, pour couronner

son amant. Le héraut, qui croit qu'en effet elle a été fort affligée, la console par le récit de ce que l'armée a elle-même souffert pendant un siège de dix années. « Quels autres que les dieux, s'écrie-» t-il, sont inaccessibles aux revers ! Ah ! si je vous » racontais nos travaux, nos veilles, nos incom-» modités sur la mer ! quel jour avons-nous passé » sans gémir » ! Il passe de là aux fatigues essuyées sur terre. « Mais que sert, ajoute-t-il, de s'en af-» fliger ? les maux sont finis tant pour les morts » que pour ceux qui restent de l'armée grecque. » Il faut oublier nos malheurs ; la victoire dont » nous jouissons l'emporte sur nos pertes » .

La reine n'en veut pas entendre davantage. Elle va, dit-elle, se disposer promptement à recevoir son époux, dont elle apprendra le détail de sa conquête. Elle lui renvoie le héraut pour lui déclarer l'empressement où elle est de le revoir : elle ajoute avec quelque affectation, qu'il la retrouvera fidèle ; et, ce qui est singulier, elle le dit en sept ou huit vers, afin qu'il n'en doute pas. Le héraut répond qu'il sied bien à une femme régulière de se glorifier ainsi, et le chœur ajoute que la reine a raison. Belle matière aux railleurs de l'antiquité, qui refusent de se prêter à la simplicité de ses mœurs.

Après que Clytemnestre est sortie, les vieillards continuent la scène avec le héraut. Ils l'inter-

rogent sur le sort de Ménélas. Ce prince, répond l'officier, a disparu avec son vaisseau dans une tempête, sans qu'on sache ce qu'il est devenu, si même il vit ou non. Il fait ce récit avec quelque peine, pour ne pas profaner un si beau jour par de tristes nouvelles. Aussi, les a-t-il épargnées à la reine; mais enfin, il décrit en peu de mots au chœur la tempête qui a surpris et maltraité la flotte des Grecs à son retour. Il conclut, en se flattant de l'espoir que les vaisseaux dispersés reviendront, sur-tout celui de Ménélas. C'est par ce souhait qu'il finit, et qu'il donne lieu au chœur de recommencer ses chants.

Ce sont d'abord des réflexions sur Hélène [1], dont le nom seul indique les maux qu'elle a causés, à savoir la perte des vaisseaux, des guerriers et de Troye. « Elle est allée à Troye pour y porter une alliance fatale ». Le chœur joue encore ici sur un mot qui signifie alliance [2] et malheur. « Elle a vengé, continue-t-il, le mépris de l'hospitalité violée, sur ceux même qui ont célébré ce funeste hymen par des chants d'allégresse. La ville antique de Priam a payé bien cher cette joie; et ses chants se sont changés en cris lamentables ». Le reste signifie que Pâris, prince si aimable dans son enfance, mais devenu fier et

[1] Ἑλένας, ἑλάνδρος, ἑλέπτολις.

[2] κῆδος.

téméraire, a enlevé Hélène sous des auspices si horribles, qu'une furie a serré les nœuds de cet adultère mariage; que le crime a engendré une postérité qui lui ressemble, l'audace, le remords et le désespoir; que l'équité, en détournant les yeux, fuit avec horreur les lambris dorés des méchans, pour chercher un asyle dans la chaste demeure des hommes justes, fût-ce une chaumière. Tout cet intermède est de la même force; mais aussi peu susceptible d'expression étrangère que les précédens. C'est le sort des chœurs d'Eschyle.

## ACTE IV.

Agamemnon paraît sur un char comme un triomphateur de retour dans sa patrie. Il est suivi de Cassandre sa captive, assise sur un autre char. Le ministre d'état, qui porte la parole pour tout le chœur, lui fait une espèce de harangue, dont voici le sens. Il ne sait comment s'exprimer pour ne rien dire qui pèche contre la bienséance. « Les » flatteurs, dit-il, accommodent leur air à la joie » ou à la tristesse du prince, sans éprouver au- » cun de ces sentimens; mais un prince éclairé ne » se laisse pas surprendre à ces dehors simulés. » Il avoue ensuite qu'il a blâmé d'abord l'armement et l'entreprise d'Agamemnon. Mais enfin il est

sensible à un si heureux succès, et il remet l'autorité entre les mains de son roi, qui connaîtra bientôt par lui-même ceux qui se sont bien ou mal comportés en son absence.

Pour Agamemnon, il salue les dieux du Pays qui ont favorisé son retour, et renversé Troye. « Ces dieux, arbitres intègres, sans écouter la » voix des mortels, ont mis dans une urne ensan- » glantée des billets de mort pour Ilion, et notre » espoir dans un autre [1]; Ilion fume encore. Sa » cendre exhale des tourbillons nébuleux, reste » unique de ses anciennes richesses ». Après ce court début, le roi s'adresse aux vieillards; il les remercie de la part qu'ils prennent à sa victoire. « Il est rare, dit-il, de voir sans jalousie un ami » heureux. L'envie se saisit des cœurs, et ce mons- » tre apésantit le double fardeau de l'envieux, à » savoir le bonheur d'autrui et ses propres mal- » heurs. J'en parle par expérience; je lis dans les » manières de ceux qui m'approchent comme dans » un miroir; je n'y ai rien vu souvent qu'une om- » bre d'amitié. Le seul Ulysse, qui s'est embar- » qué malgré lui, était mon véritable support : je » lui rends cette justice, soit qu'il voie encore le » jour, soit qu'il ne soit plus. » Il ajoute qu'après

[1] M. de Pompignan critique ce passage, et, ce me semble, avec raison; il prétend qu'il s'agit ici de l'espérance des Troyens, et non pas de celle des Grecs. Voyez la traduction de M. du Theil.

qu'on aura célébré des jeux en mémoire de sa conquête, il travaillera à ce qui concerne le gouvernement de l'état, à connaître les désordres, et à y remédier. Il veut enfin se retirer dans son palais; mais Clytemnestre vient aussitôt à sa rencontre.

Elle tient un assez long discours. Après s'être excusée sur ce qu'elle lui va dire, elle met bas cette honte qui s'évanouit, dit-elle, tous les jours. Elle ne fait donc point de difficulté de raconter ce qu'elle a souffert durant l'absence de son époux. Solitude, bruits fâcheux, nouvelles affligeantes, allarmes continuelles, tout, si on l'en croît, a concouru à l'accabler; elle a même attenté plus d'une fois sur sa vie, que des secours cruels lui ont conservée. Elle apprend au roi que son fils Oreste est absent; qu'elle s'est vue obligée de le confier à des mains étrangères, dans la crainte d'une révolution qui l'aurait fait périr, si Agamemnon eût eu le malheur de mourir à Troye. « Car il est na- » turel à la malignité humaine d'écraser ceux qui » commencent à paraître abattus » A l'entendre, ses yeux, toujours fermés au sommeil, et ouverts aux larmes, ont perdu tout leur éclat. Dans les momens même où elle semblait s'endormir, mille songes effrayans venaient la troubler; un rien réveillait ses sens assoupis; mais enfin elle oublie tous ses maux à la vue de son époux vainqueur.

Ce retour imprévu lui fait ressentir un plaisir plus vif que celui d'un fils unique à son père, que la vue de la terre aux nautonniers après la tempête, que celle d'une eau pure à un voyageur altéré. « Allons, cher époux, descendez de ce char. Mais » non : ne profanez point vos pas sacrés, ces pas » du destructeur d'Ilion. Ça! qu'on apporte les » tapis les plus précieux. Il sied bien que la pour» pre soit foulée aux pieds d'un roi triomphant » qui rentre dans ses états. Je vais tout préparer » pour le recevoir comme il convient. »

Ce discours apprêté, et qui tient lieu des transports de joie, si naturels aux femmes qui revoient leurs maris, marque bien le caractère dangereux de Clytemnestre prête à tuer son époux, et l'art infini d'Eschyle à faire parler ses personnages conformément à leurs passions même cachées. Il est clair que Clytemnestre, sur le point de commettre une action si noire, n'a point dû parler comme les autres femmes. Aussi Agamemnon, quoiqu'il ignore cette horrible conspiration, s'aperçoit-il de ces manières étudiées. Il lui fait même sentir, en passant, que son discours a été *long et convenable à une si longue absence.* « Non, répond-t-il, il n'est pas question de tant » de préparatifs. Ne me traitez point en étranger » ni en femme, et encore moins en dieu. Point » de ces tapis de prix sur mon passage. Un mortel

» doit craindre de les fouler. Cet honneur est ré-
» servé aux dieux. Ma renommée d'ailleurs n'a pas
» besoin de ces distinctions frivoles pour publier
» ma victoire ». On voit par là le contraste d'une femme détestable, ou plutôt d'une furie avec un roi pieux et populaire. Cela prépare le spectateur à concevoir de la compassion pour l'un et de l'horreur pour l'autre : artifice qui règne depuis le commencement, sans qu'on ait encore aucun fondement légitime de deviner l'attentat que Clytemnestre médite. C'est que l'événement est préparé, puisque tout y conduit, et non pas prévenu, puisque le secret n'est pas dévoilé.

Clytemnestre, comme pour relever davantage sa victime, presse tellement Agamemnon d'accepter les honneurs qu'elle veut lui rendre, qu'il se voit contraint de céder à l'importunité. Après ce petit combat de politesse affectée, où la reine dit qu'il est beau même aux vainqueurs, de se laisser vaincre, le roi se laisse ôter sa chaussure de voyageur, et en prend une de pourpre, toutefois avec quelque sorte de crainte que quelque dieu jaloux ne l'aperçoive. Il témoigne, en descendant de son char, qu'il a honte de fouler aux pieds des richesses si précieuses. Il exhorte la reine à bien recevoir, et à traiter avec douceur Cassandre sa captive.
« Car les dieux, dit-il, jettent des regards favo-
» rables sur ceux qui savent adoucir leur empire,

» et nul mortel ne souffre volontiers l'esclavage. » Il rehausse le mérite de cette princesse malheureuse, qui était fille de Priam, et qui lui avait été donnée comme ce qu'il y avait de plus distingué dans les dépouilles des Troyens. Il passe dans son palais sur la pourpre, avec la répugnance qu'il a marquée; et la reine lui dit, avec son affectation ordinaire, que la mer est inépuisable de pourpre; que, loin de regretter une chose si peu considérable, elle aurait voué beaucoup plus aux dieux pour le retour d'un époux si cher; qu'elle le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaisante garantit sa maison entière de l'injure des saisons. « Grand » Jupiter, s'écrie-t-elle en finissant, accomplissez » mes vœux, et ce que vous êtes chargé d'accom» plir. » Cruelle prière, que le crédule Agamemnon croit faite pour lui.

Le chœur, qui occupe seul le théâtre, réfléchissant sur le retour du roi et sur cette entrevue, s'étonne de voir que les prédictions de Calchas dont il a parlé au premier acte, lui reviennent toujours à l'esprit malgré qu'il en ait. « C'est, » dit-il, un oracle qui n'est ni commandé, ni » acheté à prix d'argent. Il ne peut sortir de notre » mémoire, bien différent en cela des songes fâ» cheux qui s'évanouissent avec le sommeil. Je re» vois Agamemnon, et toutefois je ne sais quelle » furie prélude des airs lugubres. C'est un pres-

» sentiment secret qui bannit de mon cœur la
» douce joie. Le cœur agité ne prédit que trop
» juste de tristes événemens. Fasse le ciel que mes
» craintes soient vaines! la santé la plus florissante
» a son terme, et souvent la maladie se glisse sans
» être aperçue. La fortune la plus solidement éta-
» blie va se briser à un écueil caché. Il est des
» remèdes aux calamités ordinaires. Un vaisseau
» évite le naufrage aux dépens de ses richesses qu'il
» jette dans la mer.... Mais quel enchanteur peut
» rendre la vie à ceux dont on fait couler le sang?...
» Le destin m'empêche d'en voir davantage, et
» mon cœur a pensé prévenir ma langue. » Voilà
sans doute des soupçons bien marqués de ce qui
doit arriver : mais ce ne sont que des pressenti-
mens trop peu fondés pour avertir le roi, et assez
pour disposer le spectateur.

## ACTE V.

Clytemnestre, après avoir conduit son époux, revient sur ses pas et invite Cassandre à sortir de son char, en l'assurant qu'on adoucira sa captivité. « La maison, dit-elle, où vous allez entrer est de-
» puis long-temps florissante et connue. Il n'y a
» que les hommes nouveaux et enrichis contre
» toute espérance qui soient des maîtres cruels et

».insupportables. » Cassandre, pénétrée de douleur, et lisant d'ailleurs dans l'avenir l'attentat de la reine, garde un silence obstiné, qui impatiente tellement Clytemnestre, qu'elle se retire après l'avoir traitée assez cavalièrement [1].

Elle partie, Cassandre pousse de grands cris vers Apollon, chose qui surprend le chœur. Car pourquoi, dit-elle, invoquer ce dieu dans les malheurs? c'est comme prophétesse qu'elle s'adressait à lui. On sait que Cassandre l'était. « O Apollon! » où m'avez-vous conduite? s'écrie-t-elle, dans » une maison souillée de crimes, et dans une af» freuse boucherie. » Cassandre, comme on voit, entre tout-à-coup dans un de ses accès prophétiques. Ce morceau a été regardé comme un chef-d'œuvre par les anciens; mais je ne sais trop comment en donner une idée juste. Ce sont des exclamations vives, toujours interrompues par le chœur, des énigmes qui se dévoilent peu-à-peu, des ima-

[1] Le P. Brumoy ne se permet que trop souvent de ces expressions familières, qui ne peuvent guère prévenir le lecteur en faveur des morceaux dont il ne présente que l'extrait. Mais la familiarité de l'expression paraît encore ici plus choquante qu'ailleurs. Clytemnestre reçoit avec une dureté et un orgueil révoltant cette malheureuse princesse, devenue esclave. Elle dit que Cassandre *n'a point encore appris à supporter le frein.* Cet orgueil barbare de Clytemnestre, de cette femme artificieuse, qui, par des discours étudiés, a cherché à tromper son époux, qu'elle va égorger, achève les derniers traits de son caractère, et méritait d'être remarqué.

ges inimitables. C'est Eschyle tout entier. Elle repasse tous les meurtres commis dans ce funeste palais, à commencer par celui du fils de Thyeste. « Je vois des enfans éplorés que l'on coupe en » morceaux, et que l'on sert à la table de leur » père.... Dieux, quel nouvel attentat dans ce pa» lais! malheureuse, est-ce là le traitement que » vous réservez à votre époux, après l'avoir lavé de » vos mains? le forfait se prépare. Le coup va être » frappé: des mains barbares sont dans l'impa» tience de l'achever... Ciel! qu'aperçois-je? » est-ce un réseau tiré des enfers? non: c'est un » voile qui couvre le lit nuptial, voile complice » du meurtre d'un époux ». (C'est que Clytemnestre en couvrit Agamemnon sortant du bain, avant que de le frapper.) « Qu'une furie insatiable » la poursuive avec des heurlemens jusqu'à la » mort! — De quelle furie parlez-vous, dit le » chœur? pourquoi ces heurlemens? je frémis; » mon sang se glace de frayeur. »

Cassandre continue: « Ecartez le taureau de la » génisse. Il est enveloppé dans les lacs; on le » frappe, il tombe dans un bassin rempli d'eau. » C'est la mort d'Agamemnon qu'elle indique avec la sienne propre; car elle ajoute ensuite: « Dé» plorable destinée! je pleure aussi la mienne. » Dieux, pourquoi m'avez-vous conduite ici pour » la trouver?... Vieillards, vous me comparez à

» Philomèle, qui, par de tristes accens, pleure » sans cesse Itys. Hélas! changée en oiseau, elle a » reçu des dieux une vie douce et tranquille, et » moi je me vois réservée aux plus funestes coups. » O hymen! hymen de Pâris, fatal à ma maison! » ô ondes du Scamandre, j'errais sur vos bords, » et me voilà bientôt sur les rives du Cocyte et de » l'Achéron.... O travaux de ma patrie renversée! » ô sacrifices redoublés de mon père où avez-vous » abouti? Troye est ensevelie, et je meurs. »

Cassandre, quoique toujours interrompue par le chœur, qui n'entend qu'une partie de ses prédictions, les prononce avec une action qui demandait sans doute un excellent acteur. Car c'étaient des hommes qui jouaient les rôles des femmes, et comme les Grecs étaient bons comédiens il ne faut pas s'étonner de l'effet que produisit cette scène sur les spectateurs. Elle reprend enfin ses esprits, et dit au chœur qu'elle va parler sans énigme. « Que la troupe des furies n'abandonnera » jamais ce palais; que Comus, le dieu des festins, » n'y paraît qu'ensanglanté et inséparable des divi- » nités infernales; (allusion au festin d'Atrée et » de Thyeste, et à celui que Clytemnestre fait à » Agamemnon) que déjà les déesses de l'enfer, à la » porte du palais, chantent l'hymen funèbre. » Le chœur s'étonne qu'une princesse étrangère sache si bien l'histoire d'une autre cour, et en parle

la langue. Cassandre lui dit qu'elle tient cette science d'Apollon qui l'aimait; mais qu'après avoir été instruite, elle a trompé l'amour de ce dieu, qu'aussi ses prédictions sur Troye n'ont été crues de personne. C'est ce que dit Virgile de Cassandre:

. . . . . . Non unquam credita Teucris.
Æném. l. 2, v. 247.

Elle retombe tout-à-coup dans un accès de fureur. « Voyez-vous, dit-elle, ces enfans assis à cette » porte, semblables à des fantômes nocturnes? ils » ont été mis à mort dans ce palais. Ils portent » entre leurs mains leurs propres chairs et leurs » entrailles, mets horribles que dévora leur père. » C'est pour en tirer vengeance qu'un lion caché et » oisif en veut à la vie de mon maître; car tel est » le nom que ma fortune me contraint de lui don- » ner. Oui, ce chef de tant de vaisseaux, ce fier » conquérant d'Ilion ignore la trame secrète d'un » monstre exécrable, qui va de sang-froid lui plon- » ger le poignard dans le sein. De quel nom l'ap- » pellerai-je? est-ce une femme qui ose un pareil » attentat? une épouse qui tue son époux? non; » c'est une Charybde [1], une Scylla, une Eumé- » nide. De quel œil cependant, et avec quelle joie

[1] Ce mot n'est pas dans le grec, et ne pouvait pas y être dans le sens que lui donne le traducteur. Charybde ne désignait qu'un gouffre chez les anciens, et n'avait point été personnifié.

» concertée elle a reçu son époux! elle a paru se » réjouir de son retour. La vue seule de sa victime causait son allégresse. On ne m'en croira » pas non plus qu'à Troye; mais l'événement va » justifier mes paroles. »

Les vieillards effrayés feignent de ne pas comprendre une prédiction si claire; et, comme elle mérite d'être répétée plus d'une fois, Cassandre leur répond nettement: « Je vous annonce que » vous verrez la mort d'Agamemnon. » Quel sera donc l'assassin, dit le chœur? Cassandre réplique qu'on a dû comprendre son discours. Elle recommence, pour la troisième fois, d'être agitée de son démon prophétique. Scène très-animée et fort intéressante; car, à mesure que l'attentat de Clytemnestre s'avance derrière le théâtre, Cassandre le montre, pour ainsi parler, aux yeux des spectateurs à travers les voiles de la divination et dans le feu des mouvemens pythoniques. « O Apollon, » s'écrie-t-elle encore, quelle chaleur s'empare de » mes sens! une lionne, de concert avec le loup, » attente à ma vie. Je lui sers de prétexte pour » faire mourir son époux, et je serai sa victime à » mon tour. »

Cassandre, voyant sa mort conclue, jette ses couronnes et son sceptre, symboles des prophètes. Elle rend à Phœbus tous ses dons; il lui semble que ce dieu la dépouille de sa robe, et qu'il venge

l'amour dédaigné. « Mais, dit-elle, je serai vengée » à mon tour. Un fils viendra un jour laver la » honte de la mort d'un père et de la mienne dans » le sang de sa mère. » (Elle parle d'Oreste, qui tua depuis Clytemnestre.) « Pourquoi donc me » plaindre de mon sort? j'ai vu périr Ilion; je vois » périr ceux qui l'ont détruit... Manquerais-je de » courage pour aller au-devant du trépas? J'y » vole.... »

Le chœur admire sa fermeté et veut la retenir. Sur le point d'entrer dans le palais, elle hésite. « Cette maison, dit-elle, respire le carnage. » Toutefois elle prend son parti. « Adieu, ô étran- » gers, j'ai assez vécu. » Elle les quitte enfin après leur avoir laissé des dons pour servir de gages qui puissent rappeler dans leur esprit la vérité de ses prédictions, et après avoir fait au soleil une prière pathétique pour le prier de venger son trépas.

Les vieillards incrédules ne peuvent encore s'imaginer que ce qu'ils viennent d'entendre puisse arriver. Mais ils en sont bientôt persuadés par eux-mêmes. Ils entendent les cris pitoyables d'Agamemnon, qu'on massacre derrière le théâtre. Il se plaint qu'on ait la cruauté de redoubler les coups. Le chœur effrayé, dont il y a ici deux interlocuteurs, se partage sur le parti qu'il doit prendre. Bientôt il se détermine à entrer de force dans le palais. Mais Clytemnestre vient tout-à-coup à sa

rencontre avec l'air assuré et féroce d'une femme qui a médité son crime de longue main, et qui l'a exécuté de sang-froid. C'est la Cléopâtre de Corneille : loin de rougir d'avouer sa trahison, elle se vante d'avoir tué son époux, et raconte tranquillement la manière dont ce forfait s'est accompli, jusqu'à paraître encore teinte du sang qu'elle vient de verser. Les portes du palais s'ouvrent, et l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Elle veut qu'à cette vue le peuple se réjouisse du crime qu'elle a commis; et elle s'embarrasse peu de ceux qui le blâmeront. « Enfin, dit-elle, » Agamemnon a bu la coupe qu'il avait lui-même » remplie de maux et d'horreurs..... Oui, cette » main a tué mon époux : c'est la justice qui l'a » conduite. » Le chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie. Mais elle lui reproche elle-même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigénie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat, et d'ailleurs Egiste est son appui. C'est ce qui l'anime à braver le peuple, et à triompher avec la dernière hauteur du meurtre d'Agamemnon et de celui de Cassandre qu'elle vient d'immoler, sous prétexte qu'elle était sa rivale.

Ce qui suit est très-éloquent, et exprime admirablement et les regrets du chœur qui parle

avec beaucoup de dignité à une reine exécrable, et l'orgueil de cette reine, qui soutient que son époux a bien mérité son sort. « O terre! s'écrie un » des vieillards, que ne m'avez-vous englouti avant » que d'avoir vu mon roi, ce roi si riche et si puis- » sant réduit à un vil tombeau!... Mais qui l'inhu- » mera? qui le pleurera? le ferez-vous, cruelle, » vous qui l'avez égorgé? Ce soin, répond Clytem- » nestre, ne vous regarde pas. Nous l'avons im- » molé: nous l'inhumerons; et si l'on ne lui rend » pas le tribut ordinaire, du moins sa fille Iphi- » génie viendra à sa rencontre l'embrasser tendre- » ment au bord du fleuve des douleurs ». On voit qu'elle ajoute la plus amère dérision au crime le plus noir, comme le chœur le lui reproche ».

Enfin Egiste paraît à son tour, et se glorifie de la même façon. Il prétend avoir vengé son père Thyeste qui avait fait une imprécation contre les Pélopides, parce qu'Atrée lui avait fait manger ses propres enfans. Le chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemnestre, le menace de la colère de tout le peuple, lui reproche sa lâcheté de s'être servi des mains d'une femme pour tuer son époux; et il prédit à l'usurpateur qu'Oreste punira l'amante et l'amant. Ces discours séditieux, mais sans effet, marquent en même temps et la liberté des peuples de ce siècle, et le pouvoir des rois ou des tyrans qui s'en mo-

quaient. Egiste, en tiran timide, en paraît piqué: mais il n'y répond que par de vaines rodomontades. Les vieillards crient, appellent au secours les citoyens, et font mine de se soulever. Clytemnestre, tranquille dans son crime, exhorte son époux à mépriser les bruits impuissans, et tous se retirent.

Cette tragédie fut couronnée, et méritait de l'être alors. Les passions y sont portées au plus haut point, soit dans la scène de Cassandre, soit dans la suite. Les premiers actes paraissent languir et intéresser moins. Mais ils conduisent au but, servent de préparatifs à ce qui suit, et ménagent des suspensions qui doivent avoir plus sûrement leur effet. Le crime n'y est puni que par la révolte et les prédictions du chœur: mais cela suffit pour ceux qui savent la suite. La vengeance d'Oreste sur Egiste et Clytemnestre, ses fureurs et son rétablissement sur le trône de son père, sont deux autres tragédies qui suivent celle-ci. On verra la première sous le nom de *Coephores*. Nous parlerons de la seconde, quand nous aurons dit quelque chose de l'*Agamemnon* de Sénèque.

---

# AGAMEMNON
## DE SÉNÈQUE.

### ACTE PREMIER.

L'OMBRE de Thyeste, sortie des enfers, fait le prologue ou l'ouverture du théâtre. Il ne fait autre chose qu'annoncer très-distinctement ce qui doit arriver, je veux dire le meurtre d'Agamemnon; et, par là, il ôte tout le plaisir de la surprise; en quoi l'on voit combien l'art du poëte latin est inférieur à celui d'Eschyle. Il est vrai que Thyeste dit des vers magnifiques, qu'il marque adroitement le lieu de la scène, qu'il repasse les crimes de sa maison, en faisant frémir les spectateurs, et qu'il finit enfin par ce beau vers :

Phœbum moramur. Redde jam mundo diem.

« Ma présence arrête le soleil; je me retire : Apol-
» lon, rends la lumière au monde ». Mais cela ne couvre pas le défaut d'avoir prévenu tout le plaisir du spectateur, qu'Eschyle avait ménagé et préparé avec tant de soin.

Le chœur des Argiens arrive après que Thyeste

est rentré dans les enfers ; ce chœur fait une belle morale sur les dangers et les soucis dont les rois sont environnés, et sur le bonheur inestimable de la vie privée.

Metui cupiunt, metuique timent.

« Les rois souhaitent d'être craints, et ils craignent de l'être. » C'est un tissu de pensées brillantes et vraies. Mais à quoi cela vient-il ? voilà pourtant un acte. Il est bon d'observer que les chœurs de ce poète ne ressemblent à ceux des Grecs, que par la mesure des vers différente de celle des récits, et qu'il ne les a point divisés en strophes, comme eux, pour être chantés par deux troupes. Ainsi il a pris tous les inconvéniens des chœurs sans en avoir connu les avantages : ou plutôt il s'embarrasse peu des avantages et des inconvéniens ; et ses chœurs sont presque toujours des intermèdes détachés.

## ACTE II.

Clytemnestre, sur le bruit du retour de son époux, vient elle-même s'exhorter à mettre le comble à son infidélité et à ses crimes, à faire expier un reste de remords, à tuer Agamemnon.

Per scelera semper sceleribus tutum est iter.

» Les forfaits se fraient toujours un chemin assuré » aux forfaits. » Rien de plus théâtral que tout ce commencement. Elle se propose de surpasser toutes les noirceurs des femmes en fureur. « Mais » non : fuyons, dit-elle, avec mon amant. Ah! » reprend - elle aussitôt, ta sœur [1] l'a fait : un » plus grand crime est digne de toi. »

Soror ista fecit ; te decet majus nefas.

La nourrice de Clytemnestre, suivant l'usage des Grecs, demande la cause de ce trouble à sa maîtresse, qui lui répond qu'agitée par le crime et le remords, elle ne veut plus d'autres guides que ses passions. La confidente l'exhorte à cacher au moins son adultère, et il se fait ici un conflict de sentimens, qui a sa beauté ; c'est la façon de Sénèque. La reine, outrée du souvenir de sa fille immolée en Aulide, dit :

Cruore ventos emimus, bellum nece.

« C'est au prix de mon sang et de la mort de ma » fille, que nous avons acheté les vents et la guerre. » Comme elle cherche des prétextes pour tuer son époux, elle lui impute encore l'amour de Briséïde, et celui de Cassandre qu'il ramène de Troye : « Perçons ce perfide, s'écrie-t-elle; mou- » rons, s'il le faut, pourvu qu'il meure ; la mort

[1] Hélène.

» est douce quand notre ennemi périt avec nous. »

Mors misera non est commori cum quo velis.

C'est la même pensée dans l'*Hercule au mont Œta*, acte II.

Felix jacet quicumque quos odit premit.

La confidente détourne la reine de ce forfait par la crainte, par l'horreur du crime, par les plus fortes raisons qu'elle peut imaginer; puis elle laisse la place à Egiste qui paraît.

Celui-ci, après quelques remords, vrais ou affectés, dit à Clytemnestre qu'il s'en va tuer le roi, au nom de son épouse. Elle paraît effrayée, toute déterminée qu'elle a paru d'abord : le repentir agit sur son cœur, les paroles de sa confidente lui reviennent à l'esprit; elle est résolue de recevoir Agamemnon. Egiste la ranime à son tour, ce qui fait un contraste agréable avec la scène précédente. Il entrelace sa harangue de sentences; car les sentences ne coûtent rien à Sénèque. En voici une remarquable au sujet des rois.

Id esse regni maximum pignus putant,
Si quicquid aliis non licet, solis licet.

« Ils regardent comme un droit attaché au sceptre, » le privilége de faire comme permis, ce qui est » un crime pour autrui. » Clytemnestre, livrée aux remords, ne saurait se laisser vaincre. Egiste

insiste et la menace de se tuer lui-même, si elle l'abandonne : elle se rend tout à coup. Elle consent au moins de conférer encore sur le parti qu'ils doivent prendre ensemble; ainsi le projet demeure encore indécis.

Le chœur, sans se lier le moins du monde à cet acte, chante les louanges des dieux, au sujet du retour d'Agamemnon vainqueur. Cela n'est pas assurément en place. Au reste l'art de Sénèque est par tout à-peu-près le même ; et qui a vu une de ses pièces, peut se vanter de les savoir toutes, du moins pour ce qui concerne la conduite du théâtre. C'est une délibération, une dispute de confidence, un changement par l'arrivée d'un nouvel acteur, et le tout se dénoue presque toujours de la même façon, sans compter que le style se ressemble par-tout, quel que soit le personnage qui parle, homme ou femme, héros ou subalterne. Quant à la force des pensées et des tours, tout n'est pas de la même main; on n'y remarque seulement que le même goût du théâtre qui dominait alors.

## ACTE III.

Eurybate, héraut d'Agamemnon, après avoir adoré les dieux de la patrie, comme dans Eschyle,

déclare à Clytemnestre que son époux revient vainqueur de Troye. Sénèque a cru corriger Eschyle, en excitant la curiosité de cette reine sur le sort de Ménélas, d'Hélène, et de l'armée; mais il s'est trompé. Clytemnestre, dans Eschyle, contente en apparence de savoir que son époux vit, remet la connaissance du reste à son retour, et veut, dit-elle, l'apprendre de lui-même. Eschyle en cela a raison. Le reste est un hors-d'œuvre qui ne doit être dit qu'au chœur au plus, et en peu de mots, comme dans Eschyle. Le seul retour d'Agamemnon est ce qui intéresse ici. Cependant Eurybate s'étend sur le naufrage de la flotte, et fait un récit uniquement pour donner carrière à son imagination, récit superflu et qui fait languir la scène; bien différent de celui du poëte grec où le héraut, pour ne pas affliger la reine, comme il le marque quand elle est partie, se contente de lui dire en général, que la flotte a extrêmement souffert; et cela afin de la consoler de ce qu'elle assure avoir souffert elle-même durant l'absence d'Agamemnon. Sénèque n'a pas voulu sentir toute la finesse de ces bienséances; son Eurybate ne saurait finir; ses vers sont pompeux, mais sans goût. Décrit-il une tempête? c'est du style de Lucain. Le sage Virgile, formé sur le bon goût des Grecs, en avait bien mieux profité, soit pour

mettre les choses en leur place, soit pour peindre juste ses objets, soit pour finir à propos.

La reine, après avoir écouté une narration très-fatigante à force d'être belle (car on ne peut ennuyer plus spirituellement), conclut à remercier les dieux par des sacrifices. Elle se retire pour cela à la vue de Cassandre, suivie de Troyennes captives qui viennent là, l'on ne sait comment ni pourquoi.

Ce chœur de Troyennes, à qui l'autre chœur cède la place en cet acte, chose que n'ont jamais pratiquée les Grecs, relève le bonheur de ceux qui sont morts. Elles ont vu leur patrie en proie aux flammes, et les voilà captives. « Qu'il est » déplorable, s'écrient-elles, de ne savoir pas » mourir ! «

O quàm miserum est nescire mori!

Comme elles pleurent aussi sur la maison de Priam, Cassandre leur dit de pleurer sur leur propre destinée; que, pour elle, sa douleur est de nature à ne pouvoir se partager; qu'elle saura bien suffire à ses maux. Elle se dépouille de ses ornemens prophétiques, et dit de fort belles choses pour défier les dieux de porter plus loin ses malheurs. C'est Sénèque qui a appris à tous les théâtres à dire des injures aux dieux. Elle rentre dans ses fureurs de prophétesse pour prédire la mort

d'Agamemnon; mais ce morceau n'approche pas de celui d'Eschyle. Dans celui-ci, Cassandre est la Sibylle de Virgile, et dans l'autre c'est celle de Lucain.

## ACTE IV.

Agamemnon, en arrivant, trouve Cassandre pâmée; il la rappelle à la vie. « Ouvrez les yeux, » dit-il, voici le port et la fin de vos infortunes; » goûtez la joie de ce jour heureux. — Ma patrie, » répond-elle, a vu finir les siens : tout est fini » pour moi ». Il se fait entr'eux un dialogue coupé dans ce goût : il a de la grâce; mais il est déplacé. Agamemnon a des intérêts trop grands à démêler avec Égiste et Clytemnestre, pour s'amuser ici avec Cassandre; aussi Eschyle ne l'a-t-il pas fait. La scène du reste est fort courte et fait tout l'acte avec le chœur des Argiens qui revient prendre sa place. Il s'étend sur l'éloge d'Argos et sur les travaux d'Hercule. A quel sujet ?

## ACTE V.

Cassandre reparaît pour venir dire nettement qu'Agamemnon est assis à un festin où il perdra

bientôt le jour par les mains d'Égiste et de Clytemnestre. Elle fait plus : l'attentat se commet, et elle le raconte sans le voir. Ce récit est vif ; mais Cassandre triomphe trop de voir Troye ainsi vengée. Elle est plus modeste, et n'est point crue, quoi qu'elle puisse dire, chez Eschyle.

Électre sort effrayée avec le petit Oreste qu'elle sauve de la mort, pour se réserver en lui un vengeur. Strophius, comme si on lui avait donné le mot, vient sur-le-champ avec son fils Pylade. Électre lui confie son frère, et il le reçoit en disant cette sentence :

Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt.

« La prospérité veut de la fidélité dans les amis ; » l'adversité l'exige. » Puis il emmène Oreste dans son char, sans qu'Électre songe à le suivre, ni lui à la sauver.

Clytemnestre, teinte du sang de son époux, et voyant Cassandre avec Électre à l'autel voisin, entre en fureur contre celle-ci, et lui redemande Oreste. « Rendez-moi mon fils, dit-elle ; et vous, » répond Électre, rendez-moi mon père ». Elle va au devant de sa barbare mère, et s'offre à recevoir le coup de la mort. Egiste se joint à Clytemnestre pour réprimer les reproches d'Électre. Cette princesse, sur la menace qu'il lui fait de l'esclavage, s'écrie : « Donnez-moi la mort. Je

» vous la donnerais, réplique Égiste, si vous ne » la demandiez pas ». Voilà le goût de Sénèque, c'est-à-dire de son siècle. Il serait beau, s'il n'était porté trop loin. Mais il veut par-tout de l'antithèse, et s'éloigne toujours de la nature. La pièce finit par l'ordre que donne la reine d'empoisonner Électre, et de faire mourir Cassandre.

Cette pièce, au jugement des critiques, n'est que du second ordre de celles qu'on attribue à Sénèque; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas du philosophe, mais du poëte.

---

## PERSONNAGES.

LE SURVEILLANT ( il est supposé placé au haut du palais pour observer les signaux. )

LE CHOEUR ( composé de vieillards les plus distingués de la ville ; c'était même une espèce de Sénat, qui paraissait avoir quelque part au gouvernement. )

CLYTEMNESTRE.

UN HÉRAUT.

AGAMEMNON.

CASSANDRE.

ÉGISTE.

La scène est à Argos, devant le palais d'Agamemnon.

# AGAMEMNON,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

LE SURVEILLANT.

Dieux, ne mettrez-vous point fin à mes travaux? Des années s'écoulent depuis que, placé ainsi qu'un chien fidèle, au haut du palais des Atrides, je considère l'assemblée des astres nocturnes, le lever et le coucher de ces flambeaux du ciel, qui ramènent aux mortels et l'hiver et l'été. J'attends le signal éclatant du feu qui doit annoncer la prise d'Ilion; ainsi le veulent les insidieux desseins d'une épouse. Cependant je ne quitte point cette couche inquiète, mouillée de la rosée, et que jamais ne visitent les songes; car la crainte en chasse le sommeil, et lui défend de fermer mes paupières; et, lorsque je crois, par des chansons ou des airs, pouvoir charmer la fatigue de mes veilles, je

pleure sur le sort de ce palais, qui n'est plus gouverné sagement comme autrefois... Mais, grâce aux dieux, voici la fin de mes travaux; l'heureux signal perce l'obscurité. Salut, ô flambeau de la nuit, qui faites luire un beau jour, qui ramenez dans Argos les fêtes de la victoire! Portons cette nouvelle à l'épouse d'Agamemnon; éveillons-la; que dans son palais le cri de l'allégresse salue ce flambeau, puisqu'enfin Troie est prise; ce feu brillant m'en assure. Ah! c'est moi qui préluderai dans la fête; c'est par moi que mes maîtres sauront leur bonheur; mes veilles n'ont point été perdues [1]. Puissé-je, à son retour, baiser la main de mon roi... Je tais le reste... ma langue est enchaînée [2]... Ces voûtes, si elles pouvaient parler, s'énonceraient plus clairement... J'ai dit tout à qui m'entend; rien à qui ne m'entend point.

[1] Littéralement : *Car par moi les dés de mes maîtres auront bien tourné; la garde que j'ai faite ayant amené trois six;* expression proverbiale, tirée du jeu de dés, qu'on jouait alors avec trois dés, au lieu de deux qui ont été ensuite en usage.

[2] Littéralement: *un grand bœuf est sur ma langue;* proverbe usité à l'égard de ceux qu'on engageait au silence par de l'argent. Suidas dit que ce proverbe venait de l'empreinte de la figure d'un bœuf que portaient les monnaies d'Athènes.

Cette origine me paraît au moins douteuse; aucune des monnaies d'Athènes, qui ont passé jusqu'à nous, et il en existe un grand nombre, n'offre une semblable empreinte; et les sommes stipulées en *bœufs*, dont il est si souvent question dans Homère, se payaient très-certainement en nature. R.-R.

## SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Dix ans sont révolus depuis que les redoutables adversaires de Priam, les Atrides, Ménélas et Agamemnon, ce couple invincible, honoré par Jupiter du sceptre et du trône, ont emmené de ces lieux mille vaisseaux armés pour leur querelle. Leurs cris appelaient Mars : tels des vautours, regrettant leurs nourrissons, voltigent et battent l'air de leurs aîles, au-dessus du nid où leurs soins pour garder leurs petits ont été perdus. Mais bientôt quelque dieu, Pan, Apollon ou Jupiter, touché des cris aigus de ces oiseaux, envoie la furie vengeresse poursuivre d'injustes ravisseurs. Ainsi le puissant dieu de l'hospitalité envoie le fils d'Atrée contre Alexandre; ainsi veut-il que, pour une femme volage, Grecs et Troyens essuient de fréquentes et pénibles luttes, où le genou pliera dans la poussière, où la lance se rompra dès la première attaque. Maintenant le sort en est jeté, et les destins seront accomplis : ni les pleurs, ni les cris, ni les libations n'adouciront plus la colère implacable des furies [1].

Pour nous, que la vieillesse a privés de l'honneur de suivre cette armée, nous demeurons ici,

[1] Littéralement : *De celles à qui on offre des sacrifices sans feu.*

appuyant sur le bâton notre faiblesse pareille à l'enfance; car si l'enfant, qu'anime une sève trop neuve, ressemble au vieillard, et ne suffit pas aux travaux de Mars, le vieillard à son tour, dépouillé de sa chevelure, comme un arbre desséché, ne marche plus qu'à l'aide d'un troisième appui, il n'a rien au-dessus de l'enfant; c'est un fantôme errant dans le jour.

Mais vous, fille de Tyndare, reine d'Argos, quel besoin, quel événement, quelle nouvelle vous fait ordonner tant de sacrifices ? L'encens fume sur les autels de tous les dieux domestiques, des déités célestes, infernales et terrestres; les lampes élèvent leur flamme jusqu'aux cieux; une huile pure entretient leur douce clarté; on apporte des offrandes du palais. Dites-nous ce qu'il vous est permis de nous apprendre; guérissez-nous de cette inquiétude, qui tantôt ne nous laisse envisager que des maux; tantôt, à la vue de quelques auspices favorables, permet à l'espérance de chasser l'inquiétude extrême et le chagrin dévorant de notre ame.

Je puis rappeler ici le départ menaçant de nos guerriers. Chantons (ma confiance au ciel m'y invite; mon âge m'en laisse la force) sous quel auspice terrible, les deux princes armés du fer de la vengeance, la fleur de la Grèce et ses chefs unis ont marché contre Ilion.

Aux deux rois des vaisseaux, près de leur superbe demeure, apparurent deux rois des oiseaux, l'un blanc, l'autre noir, qui, de leur serres, dépositaires de la foudre, déchirant une hase fécondée, que la fuite n'avait pu leur dérober, dévorèrent une race nombreuse. Chantons, chantons des vers lugubres, mais que le présage en soit démenti!

Dans ces oiseaux acharnés, le respectable devin de l'armée reconnut les Atrides et les autres chefs. Un transport le saisit; il s'écrie: Après un long siége, la ville de Priam sera prise, et les richesses depuis long-temps accumulées dans ses murs, seront livrées par le destin au pillage. Puisse seulement la colère céleste ne point briser le fer forgé pour frapper les Troyens! Diane s'indigne contre cette maison; les chiens aîlés de son père y ont déchiré une malheureuse mère, et ses petits prêts à naître: ce festin des aigles lui est odieux. Chantons, chantons des vers lugubres; mais que le présage en soit démenti!

Diane protège et les tendres oiseaux, trop faibles pour voler, et les nourrissons des hôtes des bois qui sont encore à la mamelle. Oui, le présage de ces aigles est heureux, mais non sans danger. Dieu des flèches, ô Pæan! empêche que ta sœur ne soulève contre les Grecs des vents contraires, qui, enchaînant les vaisseaux, opposent

de longs obstacles à leur départ; ta sœur, trop jalouse d'obtenir un sacrifice barbare que les festins n'accompagneront point; souree de débats, d'offenses à la nature et d'outrages à l'hymen. Au fond d'un palais fermente une haine redoutable, insidieuse, implacable; on s'y souvient d'une fille à venger. Tel est le sort, et fatal et prospère, que Calchas à l'apparition de ces aigles, prédit à nos rois. Remplis de son esprit, chantons, chantons des vers lugubres; mais que le présage en soit démenti!

Jupiter! qui que tu sois, s'il te plaît d'être ainsi nommé, c'est sous ce nom que je t'invoque! En vain j'ai cherché, je ne trouve que toi qui puisses m'aider à délivrer mon ame du poids de ses soucis.

Naguères le superbe, plein d'audace, bravait tout. De son premier néant il s'élève, trouve un vainqueur, et s'éclipse. Mais celui qui avec joie chantera l'hymne de triomphe en l'honneur de Jupiter, verra tous ses vœux accomplis.

Jupiter, ouvre aux hommes la voie de la prudence; ses châtimens sont pour nous des leçons: même pendant le sommeil, le remords se distille dans nos cœurs. Et malgré nous, la sagesse arrive, la sagesse, présent des dieux, qui viennent s'asseoir inébranlablement au-dessus de nos têtes.

Ainsi le chef des vaisseaux, sans accuser le prophète, cédait aux coups du sort; tandis que sur les

bords orageux d'Aulide, en face de Calchas [1], une inaction dévorante pesait aux peuples d'Achaie.

Des bouches du Strymon les vents apportant le retard, la disette, le naufrage, la dispersion, n'épargnant ni agrès, ni vaisseaux, flétrissaient la fleur de la Grèce, forcée à un loisir prolongé. Bientôt le devin, au nom de Diane, propose aux chefs un remède pire que la tempête : les Atrides en brisèrent leur sceptre, en versèrent des larmes.

Destin cruel ! s'écria l'aîné des deux rois ; dois-je désobéir ? dois-je immoler ma fille, l'ornement de ma maison, et souiller mes mains paternelles du sang filial répandu sur l'autel ? Quel parti prendre ? Déserteur de ma flotte, quitterai-je mes alliés ? Ils demandent à grands cris un sacrifice, un sang qui apaise les vents. Hélas ! ils le peuvent sans crime : c'est demander la victoire.

Cependant il subit le joug de la nécessité ; un avis barbare, impie, criminel a changé son cœur ; ainsi les mortels enhardis courent au repentir ; ainsi les entraîne la conseillère de la honte, une malheureuse et funeste démence. Pour voler aux combats, pour se venger d'une femme enlevée, il ose être le bourreau de sa fille ; ce sacrifice est

(1) C'est une erreur échappée sans doute involontairement à M. du Theil. Le texte porte : *en face de Chalcis*. Chalcis était le nom d'une ville célèbre de l'île d'Eubée, dont la position correspondait effectivement à celle d'*Aulide*. R.-R.

l'auspice du départ; et des chefs sanguinaires ne sont touchés ni des prières, ni des pleurs d'un père, ni de la jeunesse de sa fille.

Il invoque les dieux; il ordonne aux prêtres (lui, son père!) de la porter avec effort sur l'autel, comme une victime, la tête pendante, ornée de bandelettes. Sa bouche charmante est fermée; on en craint les imprécations : un indigne frein la rend muette. Mais, tandis que son sang inonde la terre, ses regards percent ses bourreaux du trait de la pitié. Belle comme les merveilles de l'art, elle semble parler, elle rappelle ces festins que ses chants embellissaient, quand la voix de cette vierge pure faisait le charme de la vie trop heureuse d'un père adoré.

Personne ne sait, personne ne peut dire ce qui doit arriver. L'art de Calchas n'est pas vain; et la justice divine invite, par les coups déjà frappés, à juger de ceux qu'elle prépare. Prévoir ce qu'on ne peut éviter, c'est un soin superflu; c'est s'affliger avant le temps. L'avenir ne se conformera que trop clairement aux oracles. Puisse-t-il être heureux pour celle qui s'approche! (*Clytemnestre paraît.*) C'est aujourd'hui la seule gardienne de cet empire!

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCENE PREMIÈRE.

### LE CHOEUR, CLYTEMNESTRE.

LE CHŒUR.

Je me rends, Clytemnestre, à vos ordres suprêmes. Il est juste d'obéir à l'épouse de notre roi, quand le trône est désert et le monarque absent. Princesse, pour quel succès favorable, ou sur quel espoir seulement offrez-vous des sacrifices? Nous l'apprendrons volontiers : si vous nous en faites un secret, nous le respecterons.

CLYTEMNESTRE.

Que d'une heureuse nuit, comme on dit, naisse un heureux jour; votre joie va passer votre espérance : les Grecs sont maîtres de la ville de Priam.

LE CHŒUR.

Que dites-vous? Je n'ose vous en croire.

CLYTEMNESTRE.

Les Grecs sont maîtres de Troie. M'expliqué-je clairement?

LE CHŒUR.

Ah! la joie me transporte : elle appelle mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

Ces yeux mouillés annoncent votre zèle.

LE CHŒUR.

Mais quelle preuve certaine en avez-vous?

CLYTEMNESTRE.

La plus sûre; oui.... Si le ciel ne me trompe.

LE CHOEUR.

Est-ce à des songes que vous ajoutez foi?

CLYTEMNESTRE.

Pourrais-je me fier aux illusions du sommeil?

LE CHŒUR.

N'est-ce pas un bruit incertain qui vous flatte?

CLYTEMNESTRE.

Vous me croyez aussi crédule qu'un enfant.

LE CHŒUR.

Mais quand Troie a-t-elle été prise?

CLYTEMNESTRE.

La nuit même qui a devancé ce jour.

LE CHŒUR.

Quel message assez prompt a pu vous l'apprendre?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain, par ses feux allumés sur l'Ida. De fanal en fanal, la flamme messagère est venue jusqu'ici; de l'Ida au promontoire d'Hermès, à Lemnos; de cette île, le sommet du mont de Jupiter, de l'Athos, a reçu le troisième, ce grand signal d'un flambeau [1] résineux, de cette lumière, qui, pour m'annoncer le bonheur, voyageant sur la surface des eaux d'Hellé, semblable au soleil, a doré de ses rayons le poste de Maciste [2]. Celui-ci, jamais surpris ni vaincu par le sommeil, n'a point tardé à remplir son devoir, et son fanal a bientôt averti de loin les gardiens du Messape, aux bords de l'Euripe. Ils y ont répondu, et ont transmis le signal, en allumant un monceau de bruyère séche, dont la clarté forte et soutenue, comme celle de la lune, parvenant rapidement au-delà des plaines de l'Asope, jusqu'au mont Cithéron, a continué la succession de ces feux voyageurs. La garde de ce mont n'a point manqué d'allumer un fanal plus

[1] Il ne faut point prendre à la lettre le mot *flambeau* employé dans la traduction. C'était sans doute un amas de matières résineuses, propre à servir au loin de fanal, comme le monceau de bruyère séche, dont les gardiens du Messape firent usage.

[2] M. le Franc s'est trompé en prenant ce nom d'homme pour une montagne. Pline, il est vrai, en place une de ce nom dans l'île de Lesbos; mais du mont Athos à l'île de Lesbos, il y aurait eu un bien grand trajet, et une impossibilité physique de pouvoir faire communiquer de l'un à l'autre la lumière d'un fanal.

grand encore que les autres, dont la lueur, perçant comme un éclair jusqu'au mont Ægiplancte, au-delà des marais de Gorgopis, a excité ceux que j'y avais placés pour servir mes désirs. D'un vaste bûcher, ils ont fait sortir des tourbillons de flamme qui ont éclairé l'horison jusqu'au-delà du promontoire élevé du golfe Saronique, et ont été aperçus du mont Arachné. Là veillaient ceux du poste le plus voisin, qui, par une succession non interrompue depuis l'Ida, ont fait luire enfin sur le palais des Atrides ce feu si désiré.

Tels étaient les fanaux que mes ordres avaient fait préparer pour se répondre les uns aux autres: du premier au dernier ils ont rempli mon attente. Voilà les nouvelles sûres que mon époux m'envoie des rivages troyens.

LE CHŒUR.

Princesse, dans un moment nous en rendrons grâces aux dieux; mais daignez nous répéter encore cette nouvelle étonnante.

CLYTEMNESTRE.

Oui, les Grecs en ce jour sont maîtres de Troie: quelles clameurs dissonantes doivent retentir dans cette ville! quel concert peut régner entre l'amertume et la douceur?[1] Combien le cri du vain-

[1] Littéralement: *Si vous mettiez dans le même vase de l'huile et du vinaigre, ils n'y seraient pas amicalement.*

queur doit différer de celui du vaincu! Là, femmes, sœurs, filles, penchées sur le corps de leurs époux, de leur frères, de leurs pères, les serrant dans leurs bras, qui ne sont plus libres, déplorent le sort de ces gages chéris. Ici, les soldats, fatigués d'un combat nocturne, pressés par la faim, jouissent des biens dont la ville est remplie : plus d'ordre; chacun, selon que le sort le conduit, entre dans les maisons des captifs, où désormais heureux, à couvert des frimats et de la rosée du ciel, il reposera la nuit sans alarmes. Vainqueurs, s'ils respectent les temples et les dieux des vaincus, leur vie est assurée. Fasse le ciel que l'avidité ne les entraîne point au delà des bornes! Pour rentrer heureusement dans leurs foyers, la moitié de la carrière est encore à fournir. Puissent-ils revenir sans avoir offensé les dieux! Que le châtiment de Troie éveille leur prudence! Qu'aucun coup inopiné ne les frappe! Tels sont les vœux d'une femme : puissent-ils n'être point vains! puisse le sort ne pas changer! mon bonheur en dépend.

LE CHOEUR.

D'une femme!... et quel homme parlerait avec plus de sagesse? Votre nouvelle est certaine; nous n'en doutons plus : nous sommes prêts à rendre hommage aux dieux; un digne prix couronne nos travaux.

## SCÈNE II.

LE CHOEUR.

O roi Jupiter ! ô nuit amicale, auteur de notre gloire ! tu as étendu sur les tours d'Ilion un invisible rézeau : vieillards, hommes, enfans, tous sont tombés dans le filet de l'esclavage et de la mort. J'adorerai le dieu puissant de l'hospitalité, qui punit ainsi Pâris. Depuis long-temps son arc était tendu ; mais le trait n'est point parti avant le temps, et ne s'est point égaré dans les airs.

Jupiter, ce sont là de tes coups ! On reconnaît le dessein et l'effet. « Les dieux ne daignent pas » s'occuper de ceux qui foulent aux pieds les lois » les plus saintes. » Ainsi disait l'impie. Mais les dieux se sont fait voir aux neveux de ceux qui, enivrés d'un excès funeste d'opulence, respiraient l'injustice et la guerre. N'ayons que ce qu'on possède sans danger, le nécessaire et la sagesse. La richesse défend mal l'insolent qui viole les autels de la justice : il disparaît bientôt de la terre.

Une malheureuse confiance, fille insidieuse et intolérable de la déesse de perdition entraîne, mais la faiblesse de la ressource se décèle ; on est éclairé par le jour du malheur. La pièce fausse mise à l'épreuve est reconnue ; l'oiseau que l'enfant poursuivait s'envole ; alors une tache ineffaçable reste imprimée à tout un peuple : les dieux

n'écoutent plus les prières ; ils exterminent l'homme injuste qui fut l'auteur de tous les maux, tel que Pâris, qui, venu chez le fils d'Atrée, déshonora la maison de son hôte, et lui ravit son épouse.

Laissant à sa patrie le bruit des lances et des boucliers, les apprêts d'une flotte, et portant à Troie la destruction pour dot, elle s'échappe des portes d'Argos ; elle ose ce que jamais on n'osa. Les devins gémirent sur cette maison. O palais désert ! ô rois ! ô lit nuptial ! ô femme infidèle ! Absente, on croit la voir, confuse, silencieuse, prévenant les reproches, toujours belle. Elle est au-delà des mers ; mais son image remplit le palais qui la regrette. Les portraits les plus beaux sont odieux à son époux ; les yeux qui le charmaient n'y sont pas : Vénus a disparu toute entière.

Des songes, suivis de regrets, viennent lui retracer de vains plaisirs : plaisirs vains en effet, quand le bien qu'on croit posséder s'échappe de nos mains, et que l'illusion s'enfuit promptement sur les ailes du sommeil. Tels et plus déchirans encore étaient nos tourmens domestiques ; mais, depuis le départ de l'armée, par toute la Grèce le deuil affligeant règne dans chaque maison. Tous les cœurs sont blessés : on a vu partir les gages les plus chers ; il ne revient que des urnes et de la cendre.

Celui qui fait échanger les cadavres contre l'or,

qui, dans les combats, tient la balance des armes, Mars, ne renvoie d'Ilion à de tristes parens qu'un déplorable reste, recueilli sur le bûcher; un vase rempli de poussière. Ils gémissent, et rappellent l'adresse de celui-ci dans la guerre, le trépas glorieux de celui-là; et pour qui?... pour une femme étrangère. Peut-être murmurent-ils tout bas; mais une indignation secrette retombe sur les Atrides. Une tendre jeunesse a trouvé son tombeau sous les murs d'Ilion; la terre conquise ensevelit les vainqueurs.

L'indignation publique est pesante; l'imprécation du peuple a toujours son effet. Un sombre pressentiment m'annonce des malheurs. Celui qui prodigue le sang, n'échappe point aux dieux. Avec le temps, les noires Euménides effacent par des revers l'éclat dont on brille au dépens de la justice. Une vie trop obsure n'est rien; mais une gloire coupable est un fardeau: elle nous approche trop de la foudre. Préférons des biens qui n'attirent point l'envie. Je ne veux ni être le destructeur des villes, ni voir, dans la captivité, ma vie soumise à des maîtres.

L'heureuse nouvelle, annoncée par le feu, s'est répandue promptement dans Argos; qui sait encore si elle est véritable, si les dieux ne nous trompent pas? Quel enfant ou quel insensé s'enflammera de joie sur la foi d'un signal, pour rougir

ensuite quand la nouvelle démentie le fera changer de langage? Soumis à une reine, il convient de la féliciter sur la seule apparence : le sexe, trop crédule, est promptement persuadé ; mais souvent le triomphe qu'il annonce s'évanouit aussitôt.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE III.

## SCENE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Bientot nous saurons si ces flambeaux lumineux, ces fanaux et ces feux successifs étaient véridiques, ou si, pareil au songe, cet heureux signal n'était qu'une imposture. Je vois sur le rivage un héraut couronné de laurier. La poudre [1] qui s'élève m'annonce qu'un messager, s'expliquant non plus sans voix et par la seule clarté des feux d'un bûcher allumé dans les forêts des montagnes, mais par des discours, augmentera ma joie, ou.... mais rejettons un augure trop contraire; puisse la nouvelle surpasser encore notre attente!

LE CHOEUR.

Que celui qui formerait d'autres vœux en recueille lui-même le fruit!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

O terre d'Argos! ma patrie, enfin après dix ans je vous revois! Parmi tant de vœux inutiles, le

[1] Le texte dit littéralement : *la sœur de la boue, la poudre sèche.*

mien seul est exaucé! Non, je ne me flattais plus de mourir dans le sein de cette ville, et d'y jouir de ma tombe.... Salut, ô terre natale! salut, ô lumière du soleil! ô Jupiter, souverain de cette contrée! Dieu de Pytho, dont les traits ne sont plus dirigés contre nous, puissant Apollon, assez long-temps tu nous fus contraire sur les rives du Scamandre; sois donc enfin notre sauveur et notre dieu tutélaire. Dieu des combats, et toi, vengeur des hérauts, mon auguste protecteur, Mercure, dieu messager, vous aussi, héros qui nous avez vus partir, je vous invoque tous; recevez avec bienveillance ce que le fer a épargné de notre armée. Maison chérie, palais de nos maîtres, vénérables foyers, dieux exposés à l'orient, qu'après une si longue absence votre œil soit favorable, si jamais il le fut, à mon roi. Agamemnon revient; il apporte la lumière dans la nuit qui couvrait et vous et son peuple; recevez avec transport, en voici le jour, recevez celui qui a brisé le sol de Troie avec le soc dont Jupiter sillonne la terre dévouée à ses vengeances. Les temples, les autels, la race entière des Troyens ont disparu : tel est le joug sous lequel les a courbés votre roi, l'aîné des Atrides, l'heureux Agamemnon. Il revient le plus grand, le plus auguste des mortels. Pâris, et sa ville complice, ne se vanteront point que leur crime ait surpassé le châtiment. Coupable et de

rapt et de fraude, le ravisseur a rendu son vol, et vu renversée pour jamais la maison de son père avec son pays : les enfans de Priam ont payé au double le prix de leurs fautes.

LE CHŒUR.

Héraut des Grecs, que les dieux bénissent votre retour!

LE HÉRAUT.

Ils l'ont béni; désormais je mourrai content.

LE CHŒUR.

Le regret de votre patrie vous a bien tourmenté?

LE HÉRAUT.

Le plaisir de la revoir m'arrache des larmes.

LE CHŒUR.

Ainsi donc ce mal si doux nous était commun?

LE HÉRAUT.

Quel mal? je ne puis vous entendre.....

LE CHŒUR.

De désirer ceux qui nous désirent.

LE HÉRAUT.

Vous regrettiez l'armée, qui, de son côté, regrettait sa patrie?

LE CHŒUR.

Au point d'en soupirer sans cesse en secret.

LE HÉRAUT.

Mais en quoi son absence vous était-elle si funeste?

LE CHŒUR.

Depuis long-temps le silence est mon salut.

LE HÉRAUT.

Qu'aviez-vous donc à craindre en l'absence du roi?

LE CHŒUR.

Quoi qu'il en soit, comme vous, je mourrai content.

LE HÉRAUT.

Oublions le passé; pendant un si long espace de temps, on éprouve nécessairement et du bien et du mal. Qui peut, hormis les dieux, vivre long-temps exempt de peine? Dans le trajet, que de travaux, de veilles; d'incommodités! est-il un jour que nous ayons passé en entier sans gémir? Débarqués, mêmes fatigues, et de plus odieuses encore. Comment peindre ces hivers, fléaux des oiseaux, et que les frimats de l'Ida rendaient intolérables? ces étés, où la mer immobile sur son lit abandonné des vents, dormait aux heures du midi? Mais à quoi bon ce souvenir? nos maux sont finis; ils sont finis, sur-tout pour les morts qui ne songent point à revivre. Pourquoi celui qui survit, irait-il compter le nombre des victimes, et retracer des calamités passées? Ne parlons plus de disgrâces. Pour ce qui reste de l'armée des Argiens, l'avantage l'emporte sur la perte. Publions-le à la face de l'astre qui nous luit; que le bruit

en vole et sur terre et sur mer; que désormais, partout dans la Grèce, on puisse dire : Les Argiens vainqueurs de Troie, ont consacré ces dépouilles, ces antiques trophées à leurs dieux ; et que ceux qui l'entendront, s'écrient : Gloire à la ville d'Argos, gloire à ses chefs, honneur à Jupiter dont la faveur a tout fait. Vous savez tout.

LE CHŒUR.

Je suis vaincu, je l'avoue, par ces discours. On n'est jamais trop vieux pour convenir d'une erreur. C'est à Clytemnestre et aux siens de prendre les soins convenables, à moi de les partager.

CLYTEMNESTRE.

Ma joie avait éclaté à la première nouvelle que le fanal m'avait annoncée cette nuit de la prise et de la ruine de Troie; mais on me reprochait ma crédulité. Quoi! disait-on, sur le rapport d'un garde qui a vu des signaux, vous croyez qu'Ilion est renversé : il est bien d'une femme de livrer ainsi son cœur aux illusions. Chacun ici m'accusait d'imprudence. Toutefois cette femme a sacrifié; et, à son exemple, on a répété dans Argos le cri du triomphe; on a chanté dans les temples, et allumé des feux odorans pour consumer les victimes... Mais que servirait que vous m'en dissiez davantage? Bientôt j'apprendrai tout de mon roi lui-même. Hâtons-nous de lui préparer une ré-

ception digne de lui. Quel jour plus fortuné pour une femme, que celui où elle voit ouvrir ses portes à un époux vainqueur dans la guerre, et protégé par les dieux ! Héraut, retournez vers lui : dites-lui qu'il reparaisse promptement ; assuré de l'amour de son peuple, qu'il vienne retrouver dans son palais sa fidèle épouse, telle qu'il l'a laissée, gardienne de sa maison, à lui seul attachée, ennemie de ses ennemis, et qui, toujours la même, n'a pas violé, pendant sa longue absence, le dépôt de l'hymen. Aussi pure que l'or, elle n'a connu aucun plaisir, ni écouté aucun discours dont elle ait à rougir [1].

## SCÈNE III.

### LE CHOEUR, LE HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

Pareil éloge de soi-même ne messied point à une femme vertueuse, quand il s'accorde avec la vérité.

[1] Cet endroit a fort exercé les commentateurs. Le texte semble dire : « Je ne connais pas plus les plaisirs et les discours condam- » nables dans le commerce d'un autre homme, que je ne connais » la *teinture du fer* ». Le traducteur a lu χρυσοῦ βαφὰς, au lieu de χαλκοῦ βαφάς. M. Paw a laissé subsister la leçon ordinaire, et l'a entendue comme je l'explique. M. Schütz a rejetté cette interprétation, et en a imaginé une plus subtile. La voici : « Je ne con- » nais pas plus la mauvaise réputation qui suit la liaison avec un » autre homme, que je ne connais les blessures du fer dans les » combats ». Pour moi je pense que cette expression est absolument proverbiale ; et que la *teinture* ou *la trempe du fer*, car l'ex-

LE CHŒUR.

Vous avez entendu de sa bouche ce qu'elle veut que vous puissiez clairement répéter; mais, répondez-nous, que fait Ménélas, ce roi que chérit la Grèce? est-il vivant? revient-il avec vous?

LE HÉRAUT.

Je ne mentirai jamais pour plaire à mes amis, dussent-ils jouir long-temps de leur erreur.

LE CHŒUR.

Eh! comment nous flatter par un mensonge? un fait public ne peut se cacher.

LE HÉRAUT.

Ménélas a disparu de l'armée? avec son vaisseau: telle est la vérité.

LE CHŒUR.

L'a-t-il quittée de lui-même en partant d'Ilion? ou serait-ce une tempête, commune à toute la flotte, qui l'en aurait séparé?

LE HÉRAUT.

Vous l'avez dit: voilà, en peu de mots, notre aventure malheureuse [1].

pression pourrait signifier l'un et l'autre, n'étant connue que de ceux qui en avaient le secret, elle servait, par métaphore, à exprimer une chose ignorée.

[1] Le texte dit: «*Vous avez frappé au but comme un excellent* » *archer* ».

LE CHOEUR.

Mais est-il mort? est-il vivant? que croit-on dans l'armée?

LE HÉRAUT.

Qui le sait, et qui pourrait nous l'apprendre? si ce n'est l'astre qui nourrit la nature.

LE CHOEUR.

Quelle est donc cette tempête que la colère des dieux a suscitée contre les Grecs? Qu'en est-il arrivé?

LE HÉRAUT.

Il sied mal de profaner un jour heureux par de funestes récits : des dieux différens veulent de différens hommages. Quand un héraut, la tristesse sur le front, apporte dans une ville la funeste nouvelle qu'une armée est détruite, que tout un peuple a été frappé, et que chaque famille a perdu quelqu'un des siens, par le double fléau, le double instrument de mort, le couple homicide [1] qui suit le dieu des combats; dans cet amas de désastres, il ne doit faire entendre que l'hymne d'Erynnys. Mais moi, messager de salut, envoyé vers une ville triomphante et prospère, dois-je mêler les disgrâces aux succès, et décrire une tem-

[1] Stanley a cru, avec beaucoup de vraisemblance, qu'Eschyle voulait désigner ici le fer et le feu. M. Schutz croit qu'il voulait parler des deux dards que portaient les guerriers au combat.

pête que le courroux des dieux peut seul nous avoir envoyée ; car l'onde et la flamme, oubliant leur antique haine, s'étaient réconciliées pour conspirer la ruine de notre malheureuse armée. C'était durant la nuit que s'éleva ce fatal orage. Poussés par les vents de Thrace, nos vaisseaux se heurtèrent ; et, fracassés dans leurs agrès par le choc violent, mal dirigés par des pilotes éperdus, au milieu des tourbillons de vent, de grêle et de pluie, furent la plupart abîmés dans les flots. Mais, sitôt que le soleil vint nous rendre la clarté, nous vîmes la mer Ægée couverte de cadavres et de débris. Sans doute un dieu (car ce ne peut être un mortel) avait intercédé pour nous ; et, saisissant le gouvernail, avait sauvé notre navire, et l'avait dérobé à la fureur des vents. Sans doute, la fortune propice s'était assise parmi nous, puisque, si loin du port, nous avons soutenu la tempête sans toucher aux écueils. Echappés au trépas dans l'empire de Neptune, rendus à un ciel serein, n'en croyant qu'à peine notre bonheur, nous n'avons plus pensé qu'au désastre récent de notre armée détruite et dissipée. Et à présent, si quelques-uns de nos compagnons respirent encore, ils nous croient perdus, (en pourrait-il être autrement ?) tandis que nous les croyons perdus eux-mêmes. Puissions-nous être plus heureux que nous ne pensons ! Puisse Ménélas reparaître bientôt et le

premier de tous! s'il vit encore, si, par les soins de Jupiter, qui n'aura pas voulu perdre la race des Atrides, les rayons du soleil éclairent encore ses yeux, espérons qu'il reviendra dans sa patrie. Vous m'avez entendu; soyez sûr que vous avez entendu la vérité.

## SCENE IV.

LE CHOEUR.

Quel autre qu'un de ces êtres surnaturels, qui, prévoyant les destins, règlent les présages fortuits, a nommé, si conformément à son sort, cette Hélène dotée par la guerre et les combats ? Elle s'échappe d'un palais tranquille, s'abandonne au souffle des vents; et, véritable Hélène[1], elle perd mille vaisseaux, elle perd son époux, elle perd la ville qui la reçoit. Des milliers de combattans, sur les invisibles traces de son navire, abordèrent aux rives ombragées du Scamandre, qui furent bientôt inondées de sang.

Cette alliance fut pour Ilion l'alliance du malheur. Ainsi le voulait l'inévitable courroux du ciel, pour venger l'offense faite à la table et aux autels de l'hospitalité, sur ceux qui, dans leur transport, avaient applaudi à l'hymen chanté par les fils de Priam. Instruite maintenant à chanter

[1] Le nom d'*Hélène*, en grec signifie littéralement, qui perd des vaisseaux.

d'autres hymnes, la ville antique de Pergame pousse les accens de la plainte. Elle a vu long-temps avec douleur couler le sang de ses citoyens, et maudit aujourd'hui la couche funeste de Pâris.

Un homme élève un lion; la mamelle et le lait le nourrissent pour la ruine de la maison qu'il habite. Au matin de sa vie, il est doux, il caresse les enfans, amuse les vieillards. Pareil au nourrisson nouveau né, on le porte dans les bras; forcé par le besoin, il sourit et flatte la main; mais bientôt il montre de quelle race il est né. Pour prix de tant de soins, égorgeant les troupeaux, il apprête un festin qu'on ne lui demandait pas. Le sang coule de tous côtés; la famille pleure, sans pouvoir arrêter son homicide rage : c'est le prêtre de la mort que le ciel a fait naître dans cette maison.

C'est ainsi, dirais-je, qu'Hélène entra dans Ilion, attrayante comme le calme des mers, embellissant la parure la plus riche, lançant de ses regards les traits les plus doux, fleur piquante de l'amour. Mais bientôt, quel changement! Ses funestes noces se célèbrent; elle n'est plus qu'un hôte funeste et dangereux, furie dotée de larmes, qui, conduite par Jupiter vengeur, s'est élancée parmi les Troyens pour y accomplir un fatal hyménée.

On a dit, il y a long-temps, parmi les hommes,

que la grande prospérité est féconde; et que d'une fortune brillante germent d'irréparables revers. Pour moi, je pense différemment; car l'impiété en enfante bien d'autres, et tous dignes de leur origine; mais dans les familles vertueuses, la prospérité se perpétue de race en race.

Une première faute engendre une faute nouvelle, qui toujours croît, pour faire éclore, tôt ou tard, au jour marqué par les destins, le châtiment des malheureux mortels. C'est du crime que naît l'éclipse du bonheur, le pouvoir invincible d'un fatal démon, et les noires infortunes, enfans semblables à leur mère.

Mais la justice brille jusques sous le toît enfumé du pauvre, et comble d'honneurs une vie passée dans la vertu; elle détourne ses yeux des lambris dorés, souillés par le crime; et, méprisant le pouvoir si vanté des richesses, ne cherche qu'une demeure sainte; elle conduit tout à sa fin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON sur un char, CASSANDRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O roi! destructeur d'Ilion! ô fils d'Atrée! de quel nom vous nommer? comment vous honorer sans exagérer ni restreindre ma joie? La plupart des hommes, emportés au-delà des justes bornes, aiment mieux affecter un sentiment que de l'éprouver : prêts à pleurer avec le malheureux, la morsure du chagrin n'entame pas seulement leur cœur; et, pour paraître partager la joie de ceux qui sont dans le bonheur, ils forcent leurs visages à des ris simulés. Mais l'œil du pasteur habile, et qui connaît son troupeau, ne se trompe point à de perfides caresses qui le flattent, sous l'apparence de l'attachement. Pour moi, je ne le cacherai point; quand vous entraînâtes l'armée sur les traces de la fugitive Hélène, vous ne parûtes à mes yeux, que comme un prince peu sage, dont l'ascendant injuste conduisait des hommes à la mort; mais aujourd'hui c'est du fond de mon

cœur, c'est en ami que je vous félicite du succès. Bientôt vous connaîtrez ceux d'entre les citoyens qui ont respecté ou violé la justice.

AGAMEMNON.

Saluons d'abord Argos, et les divinités de ma patrie : je leur dois et mon retour, et la vengeance que j'ai tirée de la ville de Priam. Les dieux n'ont pas laissé plaider cette cause : tous, unanimement, ont jetté dans l'urne du sang le suffrage de mort et de destruction pour Ilion ; aucun n'a porté la main dans celle de la clémence ; un vain espoir s'y est seul trouvé. Troie fume encore ; les feux de la vengeance y vivent ; et ses richesses s'envolent avec ses cendres en nuages épais. Rendons d'éternelles actions de grâces aux dieux. Par eux j'ai su tendre le piége le plus funeste ; et, pour une femme, le feu des Argiens a pulvérisé Pergame. Au coucher des Pléïades, un peuple armé, enfanté par un cheval [1], s'est élancé dans ses remparts ; et, comme un lion cruel, s'est désaltéré dans un sang injuste et coupable.

[1] La hardiesse de cette expression, conservée fidèlement par le traducteur, a été adoptée par Ennius dans ces vers cités par Macrobe :

Nam maximo saltu superavit
Gravidus armatis equus
Qui suo partu ardua perdat Pergama.

Lucrèce s'en est servi aussi dans son premier Livre, v. 477.

J'ai dû commencer par les dieux; maintenant je vais répondre à vos discours. J'en conviens avec vous; peu d'hommes applaudissent au bonheur d'un ami sans ressentir l'envie, ce mal dont le venin pernicieux s'attache aux cœurs, et les presse d'un double poids. Celui qui en est atteint souffre et de ses propres malheurs, et de la prospérité d'autrui. Je ne le sais que trop : j'ai appris à lire dans le miroir de la société; la bienveillance la plus apparente est moins qu'une ombre; Ulysse seul, quoiqu'entraîné aux champs de Troie contre son gré, m'a toujours été fidèlement attaché. Je me plais à le dire, incertain encore s'il a péri, ou s'il voit la lumière du jour.

Aussitôt que j'aurai célébré des jeux solennels en l'honneur des dieux, nous passerons au reste : ce que nous trouverons de bien, nous tâcherons de l'affermir; et par-tout où le mal aura besoin de remède, employant avec sagesse soit le fer, soit le feu, nous essaierons d'en couper la racine. Entrons dans mon palais et dans mes foyers, et faisons des libations aux dieux, qui m'ont ramené d'une expédition si lointaine. Ils m'ont donné la victoire, puissé-je en jouir long-temps!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Citoyens, sénat d'Argos, je ne rougirai pas de vous montrer l'excès de mon amour : il est des temps où s'enhardit la pudeur. Souffrez que je rappelle ici moi-même, non par un organe étranger, ce que j'ai souffert pendant que mon époux était devant Troie. D'abord quelle peine accablante pour une femme, que de rester isolée, loin de son époux, sans cesse alarmée par des discours sinistres et par de tristes nouvelles, auxquelles succèdent d'autres bruits encore plus fâcheux. Hélas! s'il eût reçu autant de blessures que la renommée nous en racontait, son corps ne serait plus qu'une cicatrice [1]. S'il fût mort aussi souvent qu'on l'a publié, certes il eût pu se vanter, nouveau Géryon aux trois corps, d'avoir eu plus d'une triple cuirasse à revêtir avant de descendre aux enfers. Combien de fois des mains étrangères n'ont-elles pas, malgré moi, brisé les instrumens de ma mort, que ces tristes avis m'avaient fait préparer? C'est par une suite de ces avis que je ne vous présente point ici, comme je le devrais, Oreste, ce cher gage de notre foi. N'en soyez point surpris; je l'ai commis aux soins de votre hôte fidèle, Stro-

[1] Littéralement : *Serait plus percé qu'un filet.*

phius de Phocide. Il m'a fait envisager un double danger dans les hasards que vous couriez aux champs de Troie. Le peuple révolté pouvait secouer le joug du sénat; et il n'est que trop ordinaire aux hommes d'accabler les malheureux : mes vues, à cet égard, ne sont point suspectes. Pour moi, mes larmes étaient taries jusqu'à la dernière : mes yeux portent les marques de tant de veilles employées à pleurer, dans l'attente toujours trompée de nos signaux. M'endormais-je, le bruit des aîles de l'insecte le plus léger, troublait un sommeil dont les songes m'avaient présenté plus de maux qu'il n'en pouvait arriver dans sa durée. Mais aujourd'hui tant de peines sont oubliées : cet époux est pour moi ce qu'est pour le troupeau le chien fidèle ; sur un vaisseau le pilote ; dans un palais élevé la colonne qui l'affermit ; un fils unique aux yeux d'un père ; à des nautonniers la vue inespérée de la terre, ou l'apparition d'un beau jour après la tempête ; et pour un voyageur altéré l'onde épanchée d'une source pure. Quelle joie de le voir échappé à tant de périls ! Tous ces noms sont dignes de lui : que l'envie les pardonne ; j'ai souffert assez long-temps. Maintenant, ô mortel chéri ! descendez de ce char ; mais, prince, ne souillez point dans la poussière le pied qui a foulé l'orgueilleuse Troie. Que tardez-vous, esclaves, que j'ai chargées de mes ordres, que tardez-vous

à étendre ce tapis? Que la pourpre couvre son passage; qu'il entre dignement dans ce palais, où l'on n'espérait plus de le revoir. Pour le reste, mes soins vigilans, aidés des dieux, accompliront les décrets du destin.

AGAMEMNON.

Fille de Léda, gardienne de ma maison, vous avez mesuré votre discours à mon absence; vous l'avez fort étendu. Les louanges que je puis mériter, doivent m'être données par d'autres; sur-tout ne me traitez point à la manière des femmes; ne me prodiguez point, comme à un roi barbare, ces cris, ces adorations; n'étendez point sur mon passage ces tissus trop précieux; réservons cet hommage à nos dieux. Moi, mortel, marcher sur ces tapis magnifiques! je ne le puis sans crainte: honorez-moi comme un homme, non comme un dieu; ma gloire n'a pas besoin de cette pompe. La modération de l'âme est le premier bienfait des dieux: n'appelons heureux que celui qui a fini ses jours dans une douce prospérité: c'est en agissant toujours ainsi que je puis être sans alarmes.

CLYTEMNESTRE.

Ah! ne me dites point ce que vous ne pensez pas.

AGAMEMNON.

Croyez que je ne parle jamais contre ma pensée.

CLYTEMNESTRE.

Est-ce un vœu arraché par la crainte ?

AGAMEMNON.

Mieux instruit que personne, je dois vous parler ainsi.

CLYTEMNESTRE.

Qu'eût fait Priam, s'il eût été vainqueur ?

AGAMEMNON.

Sans doute il eût marché sur la pourpre.

CLYTEMNESTRE.

Cessez donc de redouter les discours des hommes.

AGAMEMNON.

L'opinion publique est bien puissante !

CLYTEMNESTRE.

Celui-là n'est point heureux qui n'est point envié.

AGAMEMNON.

L'opiniâtreté ne sied point à une femme.

CLYTEMNESTRE.

Au comble de la gloire, il est beau de céder.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je vous cède aujourd'hui ?

CLYTEMNESTRE.

Oui ; laissez-moi librement cette victoire.

AGAMEMNON.

Vous le voulez ; qu'on détache promptement ces brodequins. Puissent les dieux, quand je marche sur cette pourpre, ne point me regarder d'un œil jaloux! je rougis de fouler aux pieds ces riches et précieux tissus : mais, c'en est assez.... Accueillez avec bonté cette étrangère (*il montre Cassandre*). Qui commande avec douceur, est vu favorablement de Jupiter : personne ne subit volontiers le joug de l'esclavage. Cette captive est la fleur, l'élite des richesses de Troie : c'est comme un don de l'armée qu'elle a suivi mes pas. (*à Clytemnestre*) Puisqu'il faut vous obéir, entrons dans mon palais, et marchons sur cette pourpre.

CLYTEMNESTRE.

La mer n'est-elle pas la source féconde de cette pourpre, de ces couleurs toujours vives, de ces teintures aussi chères que l'or? Qui pourrait l'épuiser? Votre palais, seigneur, est plein de ces richesses; et l'opulence, non l'indigence, est votre partage. Ah! combien de tapis aurais-je promis de fouler aux pieds, si les oracles eussent mis à ce prix le retour d'un mortel si chéri! Tant que vit le tronc de l'arbre, le feuillage renaît, et son ombre nous défend des ardeurs de la canicule. Votre retour en ces lieux, la présence d'un époux tant aimé, est comme un soleil brillant dans l'hiver,

ou comme la fraîcheur du zéphir dans ces jours brûlans qui mûrissent le raisin [1]. Jupiter, puissant Jupiter, entends mes prières, daigne accomplir ce que tu as résolu !

## SCÈNE III.

LE CHOEUR.

D'où vient que la terreur assiége obstinément mon esprit occupé de présages ? D'où vient qu'un oracle secret, qui n'est point demandé, point acheté, me parle sans cesse, et qu'une juste confiance ne peut le rejetter comme un songe confus, et s'asseoir dans mon âme ? Le temps des alarmes était celui où l'armée, attachant les cables au rivage, et tirant les navires sur le sable, s'avança vers Ilion.

Mes yeux m'apprennent son retour, j'en suis témoin ; toutefois, je crois entendre autour de moi le chant lugubre et dissonant d'Erynnys ; mon cœur, de soi-même, intérieurement averti, ne se livre point entièrement à la douce espérance. Ah ! ce n'est point en vain que mes entrailles tressaillent, et que, dans la pensée d'une juste vengeance, l'esprit est enveloppé d'un sombre nuage

[1] M. le Franc avouait que ce passage était d'une très-grande obscurité ; et, dans la façon de l'expliquer, il n'y voyait qu'un galimathias qu'il n'a pas eu le courage d'insérer dans sa traduction. Ce sont ses termes. La façon dont M. du Theil l'a interprété est naturelle et ingénieuse, et lève toutes les difficultés.

Fasse le ciel que mes pressentimens soient au moins en partie démentis, et non entièrement vérifiés !

La santé trop robuste finit avant la jouissance ; le mal est voisin, et habite auprès d'elle. Le destin trop prospère de l'homme, échoue à un écueil invisible. La prévoyance qui, d'un bras mesuré, rejette le surcroît d'une charge trop riche, prévient seule un naufrage total et la submersion du navire. Les dons abondans de Jupiter, des moissons annuelles peuvent éloigner l'indigence famélique ; mais le sang d'un homme, une fois versé et tombé sur la terre, quel enchantement peut le rappeler dans les veines ? Jupiter dans sa sagesse, n'arrêta-t-il pas jadis celui qui savait ranimer les morts ? [1] Si l'ordre établi par les dieux ne me défendait pas de pénétrer plus avant, peut-être mon cœur forcerait ma langue à tout expliquer ; mais hélas ! mon âme frémit dans la nuit, affligée et sans espoir de jamais démêler à temps rien de ce qui la trouble aujourd'hui.

[1] Le scholiaste remarque qu'il est ici question d'Esculape, que Jupiter avait frappé de la foudre, pour le punir d'avoir redonné la vie à Hippolyte.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, CASSANDRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Vous aussi, Cassandre, entrez dans ce palais, puisque Jupiter veut que vous y soyez reçue avec bienveillance parmi nos nombreuses esclaves, à l'ombre des autels domestiques. Descendez de ce char.... Déposez tout orgueil.... Songez que le fils d'Alcmène lui-même a été vendu comme un captif, et a subi le joug de l'esclavage. Quand la fortune nous force à servir, il est doux d'être soumis à des maîtres accoutumés à l'opulence. Ceux qu'une moisson inattendue vient d'enrichir, sont injustes et cruels envers leurs esclaves. Ici vous éprouverez un traitement convenable.

LE CHŒUR, à Cassandre.

La reine vient de s'expliquer clairement avec vous. Enlacée dans les liens de l'infortune, obéissez; croyez-moi....Mais vous ne m'écoutez pas...

CLYTEMNESTRE.

Si mon langage n'est pas entièrement nouveau

pour cette étrangère, mes discours doivent la persuader.

LE CHOEUR, à Cassandre.

Suivez la reine; ce qu'elle vous conseille est ce qui convient le mieux à votre état : obéissez; descendez de ce char.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai pas le loisir de l'attendre aux portes du palais. Déjà les victimes, destinées aux dieux en reconnaissance de notre bonheur inespéré, sont rangées près du foyer domestique. Vous, Cassandre, si vous voulez me suivre, ne tardez plus. Si vous ne pouvez comprendre mes discours, ni vous faire entendre, répondez au moins par des signes.

LE CHOEUR.

Cette étrangère, ce me semble, a besoin d'interprètes. Elle est aussi farouche que les hôtes des forêts nouvellement pris par les chasseurs.

CLYTEMNESTRE.

L'insensée! qu'elle écoute mal la raison! Elle a vu la ruine de sa patrie, et ne saura pas obéir au frein avant de l'avoir couvert d'une écume sanglante. Mais je ne veux point m'abaisser à lui parler davantage.

## SCÈNE II.

### CASSANDRE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Pour moi, j'écoute la pitié, non la colère. Venez, infortunée; quittez ce char; subissez volontairement le joug de la nécessité.

CASSANDRE.

Ah! ah! dieux! ô Apollon! Apollon!

LE CHŒUR.

Pourquoi ces soupirs envoyés vers Apollon? La plainte n'est point l'hommage qui lui convient.

CASSANDRE.

Ah! ah! dieux! ô Apollon! Apollon!

LE CHŒUR.

Elle poursuit ses tristes plaintes, et les adresse à un dieu qu'on n'invoque point dans les larmes.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur! Apollon, dieu trop bien nommé [1] pour moi, tu vas donc me perdre encore une fois?....

LE CHŒUR.

On dirait qu'elle va prophétiser sur ses propres

[1] Le nom d'Apollon en grec, signifie *qui perd*.

malheurs : tout esclave qu'elle est, un dieu l'inspire encore.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur ! Apollon, dieu trop bien nommé, pour moi, où m'as-tu conduite ?

LE CHŒUR.

Dans le palais des Atrides ; si vous l'ignorez encore, je vous l'apprends, et ne vous trompe point.

CASSANDRE.

Dans un palais abhorré des dieux, complice de forfaits parricides, et d'apprêts de mort ; en ce lieu du massacre d'un époux, en ce réceptacle de sang !

LE CHŒUR.

Quelle est donc la sagacité de cette étrangère[1] ? elle connaît trop bien ces lieux ensanglantés.

CASSANDRE.

J'en crois ces témoins... ces enfans qui crient... qu'on égorge... dont les chairs servent de nourriture à leur père.

LE CHŒUR.

Vous avez le don des oracles, je le sais ; mais qu'avons-nous besoin de prophètes ?

CASSANDRE.

Ah dieu ! que prépare-t-on ? quel crime nou-

[1] Littéralement : Elle semble avoir la sagacité d'un chien.

veau, quel forfait horrible médite-t-on en ce palais? Attentat odieux à des sujets fidèles, crime irréparable... Le secours est éloigné...

LE CHŒUR.

Je ne puis comprendre ces derniers oracles; le reste nous est connu; ces murs en parlent encore.

CASSANDRE.

Ah! malheureuse! tu l'oses?... Après avoir servi ton époux dans le bain... Achèverai-je?... L'instant approche... Les coups se succèdent et se pressent...

LE CHŒUR.

Je ne vous entends plus : je ne puis comprendre des oracles enveloppés d'énigmes.

CASSANDRE.

Ciel! ô ciel! que vois-je? est-ce le filet de l'enfer?... Quel piége?... L'assassin, c'est l'épouse elle-même!... Furies insatiables du sang de Pélops, réjouissez-vous sur ce sanglant sacrifice.

LE CHOEUR.

Quelles sont ces furies que vous invitez à la joie? Vos paroles m'alarment... Mon sang troublé se retire vers mon cœur, comme s'il venait d'être frappé d'un coup mortel, et que mes yeux se fermassent pour jamais au jour. Un malheur prochain nous menace.

CASSANDRE.

Voyez... voyez... Ecartez le taureau de la génisse... Elle le surprend enveloppé dans un funeste vêtement... Elle le frappe... Il tombe dans son bain... dans le vase de la ruse et de la mort.

LE CHŒUR.

Je ne me vante point de savoir expliquer les oracles ; cependant, je crois entrevoir ici de grands désastres. Hélas ! quel bonheur les oracles annoncent-ils jamais aux mortels ? L'art antique des devins n'a jamais su nous porter que le trouble et la terreur.

CASSANDRE.

Infortuné ! quel est ton destin déplorable ? car je puis mêler ici mes propres malheurs. Dieux ! où amenez-vous la triste Cassandre ? où ?... si ce n'est à la mort.

LE CHŒUR.

Quel dieu, quelle fureur vous transporte ? Vous prononcez contre vous-même des paroles funestes. Ainsi la tendre Philomèle, insatiable de pleurs, dans ses complaintes lamentables, gémit sur Iris, et nourrit sa vie d'amertume.

CASSANDRE.

Trop heureux le destin de Philomèle ! les dieux lui ont donné des aîles ; ses jours sont doux et sans douleurs ; un fer aigu tranchera les miens.

LE CHŒUR.

Ces terreurs subites, ces vains transports vous viennent-ils des dieux? Pourquoi ces cris, ces cris effrayans, inarticulés, et ces accens aigus? Qui vous ouvre la voie prophétique de ces oracles sinistres?

CASSANDRE.

O noces de Pâris, fatales à tous les siens! O Scamandre qui abreuvais ma patrie! tes rives ont vu croître et s'élever mon enfance; bientôt je rendrai mes oracles sur les bords du Cocyte et de l'Achéron.

LE CHŒUR.

Ah! ce dernier oracle ne se fait que trop bien entendre; un enfant le comprendrait. Je suis frappé d'une crainte mortelle; chaque nouveau malheur qu'elle déplore est un trait qui me déchire.

CASSANDRE.

O travaux infructueux d'un empire renversé! Nombreux sacrifices de taureaux engraissés, que mon père offrait aux dieux sous nos murs, de quoi nous avez-vous servi? Ilion n'est plus, et moi je verserai bientôt ici tout mon sang.

LE CHŒUR.

Vos discours ne se démentent point. Un démon trop puissant qui vous possède, vous inspire ce sinistre langage, et vous fait annoncer des

maux déplorables et funestes. Quel terme auront ces présages?

CASSANDRE.

Eh bien! mon oracle ne sera plus enveloppé de voiles, comme une épouse nouvelle, mais clairement énoncé; pareil au vent qui grossit les flots en les poussant vers les côtes de l'orient, il mettra dans leur jour plus de maux que vous n'en pressentez. Je ne parle plus par énigmes. Soyez témoins si je suis sur la trace de vos antiques malheurs. Ce palais retentit sans cesse d'un concert dissonant et funeste. Ivre de sang humain, une troupe enhardie de furies domestiques y habite, on ne peut plus les en chasser. Fixées dans cette demeure, elles y ont entonné l'hymne des enfers, signal de la mort; et dans un odieux refrein, elles ont proclamé le nom détestable de celui qui souille la couche de son frère. Me trompé-je, ou ai-je frappé le but? Suis-je un faux prophète, un vain imposteur? Rendez plutôt témoignage à mes paroles, et jurez que je connais les anciens forfaits de cette race.

LE CHŒUR.

Hélas! un serment, si j'osais le faire, remédierait-il à nos maux? Mais que vous m'étonnez! Élevée au-delà des mers, dans une ville étrangère, vous parlez comme si vous étiez née parmi nous.

CASSANDRE.

Le dieu prophète m'a fait don de cet art; jadis j'eusse rougi de l'avouer.

LE CHŒUR.

Ce dieu n'était-il point frappé des traits de l'amour? Quiconque peut tout, est bien porté à n'écouter que ses désirs.

CASSANDRE.

Il m'attaqua long-temps; sa passion était extrême.

LE CHŒUR.

Répondites-vous enfin à ses transports?

CASSANDRE.

Je le promis; mais je trompai le dieu des oracles.

LE CHŒUR.

Étiez-vous déjà instruite de cet art divin?

CASSANDRE.

Déjà ma voix avait prédit aux Troyens tous leurs malheurs.

LE CHŒUR.

Mais la colère du dieu vous laissa-t-elle impunie?

CASSANDRE.

Après mon mensonge, personne ne crut mes oracles.

LE CHŒUR.

Cependant ils ne nous paraissent que trop véridiques....

CASSANDRE.

Ah ciel! ô douleurs!... Un nouveau transport prophétique m'agite, de nouveaux présages me troublent... Voyez-vous dans ce palais ces enfans pareils aux spectres de la nuit? massacrés par ceux qui doivent les chérir.... Ils portent dans leurs mains leurs chairs, leurs entrailles, leurs cœurs! Mets épouvantables! Leur père en a goûté..... Pour les venger, un lion, mais un lion sans courage, après avoir souillé le lit conjugal, n'attend que le retour de mon maître; (esclave, je dois m'accoutumer à ce nom) le chef des Grecs, le destructeur d'Ilion, ne sait pas quels maux lui prépare le monstre domestique dont la bouche semblait le flatter et le visage lui sourire.... Une femme l'oser!.... Égorger un homme!..... Comment la nommerai-je? serpent à double tête, ou Scylla, habitante des rochers, fléau des nautonniers, mère de l'enfer, quelle haine inextinguible elle souffle dans sa famille! L'impie!... elle pousse des cris de joie, comme après une victoire! on dirait qu'elle revient triomphante .... Dussiez-vous ne pas me croire (car tel est mon sort), ma prédiction s'accomplira bientôt; vous en serez les

témoins : bientôt en gémissant vous m'appellerez la trop véridique prophétesse.

LE CHŒUR.

J'ai reconnu le repas affreux de Thyeste ; j'en ai frémi. A ce récit fidèle, la crainte m'a saisi, j'ai écouté le reste ; mais je ne puis le comprendre.

CASSANDRE.

Vous verrez, je vous le déclare, vous verrez la mort d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Que dites-vous ? malheureuse, étouffez ces paroles.

CASSANDRE.

Il n'est point de remède à ce malheur.

LE CHŒUR.

Non sans doute, quand il sera venu ; mais puisse-t-il ne pas arriver !

CASSANDRE.

Ici, vous faites des vœux ; là, on songe à frapper.

LE CHŒUR.

Et quel homme méditerait ce forfait ?

CASSANDRE.

Vous avez donc bien mal écouté mes oracles ?

LE CHŒUR.

Je n'ai point reconnu l'auteur du complot.

CASSANDRE.

Cependant j'ai su vous parler votre langue...

LE CHŒUR.

Et celle des oracles ; ils sont obscurs.

CASSANDRE.

O dieux ! quel feu me dévore ! O Apollon, dieu du Lycée! Infortunée Cassandre! La lionne, unie avec un loup, dans l'absence d'un lion généreux, va m'immoler à mon tour. Elle cherche une excuse ; je servirai de prétexte à sa fureur. C'est pour le punir de m'avoir amenée, dit-elle, en aiguisant son poignard, qu'elle égorge son époux. Que fais-je encore de ce sceptre, de ces couronnes, la risée de mes ennemis ? Vains ornemens, soyez brisés avant ma mort; c'est tout ce que je vous dois. Allez parer d'autres infortunées. Viens, Apollon, viens reprendre cette robe prophétique. Sous cet appareil, tu m'as vue l'objet des railleries injustes et de mes amis et de mes ennemis; traitée, comme les femmes à prestiges, de misérable, de mendiante, de famélique, j'ai tout enduré. Aujourd'hui, dieu prophète, à quelle mort mènes-tu ta prophétesse? Au lieu de l'autel où mon père fut immolé, c'est sur le plus infâme trône que je vais être égorgée. Toutefois les dieux ne laisseront point ma mort impunie. Bientôt celui qui doit la venger, reviendra. Rejeton funeste à sa mère, ven-

geur des mânes paternels, maintenant exilé, errant loin de cette terre, il reviendra pour combler les maux de cette famille; l'imprécation d'un père mourant le ramènera. Étrangère, qu'ai-je à déplorer ici? J'ai vu le destin d'Ilion; celui de ses vainqueurs est une justice des Dieux. Affrontons la mort puisque ces dieux en ont prononcé le terrible serment. Portes des enfers, je vous invoque; ouvrez-vous! Puisse au moins la mort me frapper d'un seul coup! Puisse mon sang s'écouler à grands flots, et mes yeux se fermer sans effort!

LE CHOEUR.

O fille trop malheureuse, trop éclairée, que d'événemens renfermés dans votre prédiction! Si votre sort en effet vous est connu, pourquoi courir à l'autel comme une victime entraînée par les dieux?

CASSANDRE.

Amis, je ne puis, par des délais, éviter mon destin.

LE CHOEUR.

Le différer est toujours un avantage.

CASSANDRE.

Le jour est venu; la fuite serait inutile.

LE CHOEUR.

Infortunée, que nous admirons votre courage!

CASSANDRE.

C'est l'unique consolation des malheureux.

LE CHŒUR.

Il est beau sans doute, de mourir généreusement.

CASSANDRE.

O malheureux père! ô enfans généreux! quel fut votre sort!

LE CHŒUR.

Qu'est-ce donc? quel nouvel effroi vous ramène?

CASSANDRE.

Hélas! hélas!

LE CHŒUR.

D'où viennent ces soupirs? l'horreur vous saisit.

CASSANDRE.

Ce palais respire le carnage; il dégoûte de sang.

LE CHŒUR.

Oui, du sang des victimes brûlées sur l'autel.

CASSANDRE.

J'y vois la vapeur des tombeaux.

LE CHŒUR.

Quel exécrable encens!

CASSANDRE.

Entrons, et jusques dans ce palais déplorons le sort d'Agamemnon et le mien. J'ai assez vécu....

O mes hôtes! je n'hésite point comme l'oiseau qui presse le piège.... Rendez-en témoignage quand la mort d'une femme expiera ma mort, et le sang d'un homme, le sang d'un époux malheureux; c'est le présent d'hospitalité que je demande en mourant.

LE CHŒUR.

Infortunée, que je m'attendris sur ton sort que tu nous viens d'annoncer!

CASSANDRE.

J'ajoute encore un mot, ce sera mon chant de mort, et mon dernier adieu. Soleil qui me luis pour la dernière fois, et vous, mes futurs vengeurs, faites payer cher à mes barbares assassins la mort trop facile d'une esclave sans défense. O destins des humains! Heureux, une ombre les renverse; malheureux, ils sont oubliés comme un trait effacé par l'éponge humide. Toutefois leur bonheur fait plus de pitié que leur malheur.

## SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Les hommes ne se rassasient jamais du bonheur. Nul de ceux que distingue la fortune, ne lui ferme sa porte, et lui dit : n'entre plus ici. Voyez le fils d'Atrée : les dieux lui ont livré la ville de Priam, il revient honoré par le ciel; mais s'il

AGAMEMNON.



Ah! Dieux! on me frappe encore.

expie un sang versé depuis long-temps; si, sacrifié à des mânes irrités, sa mort paie trop chèrement d'autres morts, qui des mortels se vantera d'être né sous un astre bienfaisant? [1]

## SCÈNE IV.

AGAMEMNON, derrière le théâtre; LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Ah ciel! je suis percé d'un coup mortel.

LE CHOEUR.

Ecoutons. J'entends des cris : qui donc est frappé?

AGAMEMNON.

Ah! dieux! on me frappe encore.

LE CHOEUR.

C'en est fait; c'est le roi que j'entends : amis, que faut-il faire?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Si vous m'en croyez, appelons ici le peuple.

[1] Si on se rappelle ce que nous avons dit dans le discours sur *l'objet de la tragédie grecque*, on verra qu'Eschyle établissait ici la grande vérité morale dont Sophocle a fait depuis le fondement de toutes ses tragédies; l'incertitude du bonheur de l'homme, et les révolutions de la vie humaine. Voilà ce que présentaient aux Athéniens ces pompeux spectacles, dont nous ne pouvons jouir qu'en idée; voilà les impressions morales qu'on ne peut s'empêcher de recueillir à la lecture seule de ces pièces, dont toutes les passions qui amollissent l'âme sont rejettées, et où l'on apprend à braver la douleur et la mort, et à ne point trop compter sur les faveurs de la fortune.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Il vaut mieux entrer dans le palais, et surprendre les assassins le poignard à la main.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

J'approuve ce conseil: agissons; le temps presse.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Consultons cependant : ce prélude horrible annonce des tyrans.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Nous balançons; et ils agissent, sans s'occuper de l'avenir.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Je ne sais quel parti prendre ; il faut bien examiner avant que d'agir.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Il est vrai; car enfin si le roi est mort, nous ne saurions le rappeler à la vie.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Mais faut-il donc, pour prolonger nos jours, céder à de lâches assassins?

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Non, sans doute, plutôt mourir; la mort est plus douce que les tyrans.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Ces cris perçans nous annoncent trop que le roi n'est plus.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Il faut nous en assurer ; conjecturer ou savoir, sont deux choses différentes.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Je me rends à cet avis : entrons ; voyons par nous-mêmes quel est le sort du fils d'Atrée.

## SCÈNE V.

### CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Jusqu'ici j'ai dû conformer mon langage aux conjonctures ; je ne rougirai pas d'en changer avec elles. Je voulais me venger d'un ennemi qui paraissait m'être cher ; il fallait l'entraîner dans un piège de malheur dont il ne pût se dégager. Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon antique haine méditait ce combat. Enfin le jour est venu : l'ennemi est arrivé où je l'attendais : tout était prêt. Je ne le nie point ; il n'a pu ni fuir , ni se défendre : je l'ai enveloppé dans un superbe voile, comme le poisson dans un filet sans issue ; je l'ai frappé deux fois , deux fois il a gémi : ses genoux ont plié, il est tombé ; un troisième coup a été mon offrande au dieu des enfers [1], et l'a précipité

[1] Expression métaphorique , qui fait allusion à un usage des Grecs. A la fin d'un repas , ils faisaient hommage à Jupiter, ou à quelque autre dieu, du dernier coup qui se buvait.

chez les ombres. Son sang a rejailli sur moi : rosée de mort, qui m'a réjouie comme la pluie du ciel réjouit la terre, quand les germes de son sein vont éclore. Voilà ce que j'ai fait. Vieillards, soyez-en satisfaits ou non, je ne m'en glorifie pas moins. Que n'avais-je de quoi faire des libations sur son corps! j'en eusse fait, et avec justice. La coupe, que, dans ce palais, le cruel avait remplie de tant d'exécrables horreurs, il l'a bue lui-même à son retour.

LE CHOEUR.

Quel discours audacieux! vous insultez ainsi à votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Je suis femme, et vous croyez m'intimider; mais sachez que mon cœur est intrépide; votre éloge ou votre blâme me sont indifférens. Oui, voilà le corps d'Agamemnon, de mon époux; l'exploit de mon bras, l'œuvre de ma justice : je vous le dis.

LE CHŒUR.

Quel poison de la terre, quel venin de la mer vous inspire cette rage, vous fait braver les imprécations du peuple? vous avez frappé, égorgé votre époux; l'exil, l'exécration publique seront votre partage.

CLYTEMNESTRE.

Vous m'annoncez l'exil, la haine des Argiens,

les imprécations du peuple, sans rien prononcer contre celui qui, regardant sa propre fille, le fruit chéri de mon amour, comme une victime prise au hasard parmi de nombreux troupeaux dans un gras pâturage, l'immola pour obtenir des vents favorables? N'était-ce pas lui qu'il fallait exiler, pour punir un pareil sacrilège? Mais c'est pour moi seule que vous êtes un juge sévère. Menacez, j'y consens. Si vous l'emportez sur moi, je suis prête à vous obéir : si le ciel en ordonne autrement, vous apprendrez, mais trop tard, à vous contenir.

LE CHŒUR.

Dans vos desseins, dans vos discours, vous bravez tout; vous respirez le carnage. Le sang sort de vos yeux enflammés. Mais bientôt abandonnée de tous, vous expierez ce meurtre par votre mort.

CLYTEMNESTRE.

Entendez ici mon serment: j'en jure par la vengeance de ma fille, j'en jure par l'enfer et les furies, à qui j'ai sacrifié ce barbare; jamais je ne marcherai dans le sentier de la crainte, tant que l'astre qui brille dans mon palais, Égiste, me conservera son amour : il est mon bouclier, l'appui de mon courage. Le voilà, couché dans la poussière, l'auteur de mes larmes, l'amant de Chryséis, avec la captive, sa prophétesse inspirée

des dieux, la tendre amante qui partageait son lit dans son vaisseau, sous les yeux de ses matelots! Qu'ils sont bien tous deux traités comme ils le méritaient; lui, dans l'état où je le vois, et à ses pieds, celle qu'il a tant aimée, ce cygne qui a si bien chanté sa propre mort, et qu'il amenait pour suppléer aux plaisirs incomplets de la couche d'une épouse!

LE CHŒUR.

O mort! que ne viens-tu sans retard, abrégeant nos douleurs et notre angoisse, plonger nos yeux dans un sommeil éternel! Notre défenseur chéri n'est plus! Après mille travaux soufferts pour une femme, une femme lui ravit le jour. O criminelle Hélène! que de héros toi seule as fait périr devant Troie; et c'est encore toi qui rends le plus accompli, le plus illustre de tous, victime d'un forfait inexpiable! Certes un démon de discorde est le fléau de ce palais!

CLYTEMNESTRE.

Que votre affliction ne vous fasse point invoquer le trépas: n'accusez point non plus Hélène d'avoir causé tant de morts, d'avoir seule perdu tant de Grecs, et fait couler des larmes intarissables.

LE CHŒUR.

Fatal démon, attaché au palais et aux deux neveux de Tantale! leurs épouses te font remporter une double victoire, qui déchire mon cœur....

L'impie! Pareille à un vautour ennemi, acharné sur ce cadavre, elle fait gloire encore de chanter son triomphe!

CLYTEMNESTRE.

Plus juste maintenant, vous accusez le génie de cette race infortunée; c'est lui qui perpétue chez elle une soif inextinguible de sang. Avant qu'une plaie se ferme, une autre vient s'ouvrir.

LE CHŒUR.

Vous parlez du génie trop puissant qui opprime cette famille. Triste souvenir d'une suite constante de malheurs, dont hélas! Jupiter tout-puissant est la cause! car enfin, qu'arrive-t-il aux mortels sans l'aveu de Jupiter? De quoi les dieux n'ont-ils pas ici disposé? O Agamemnon! ô mon roi! quelles larmes, quels regrets assez sincères vous donnerai-je? Je vous vois couché dans ce voile, privé du jour, par un forfait impie! Quelle indigne mort! Victime de la fraude, la hache a tranché vos jours.

CLYTEMNESTRE.

Vous dites que c'est là mon ouvrage, l'ouvrage de son épouse; non, ce n'est point moi, c'est le démon vengeur du cruel festin d'Atrée, qui, empruntant mes traits, a puni sur un homme l'injuste massacre de deux enfans.

LE CHŒUR.

Vous êtes innocente! où en sont les témoins?

où sont-ils? Qu'il vienne donc, ce démon, aider aussi à venger un père. Mars ne fait couler ici le sang que par des parricides. Il s'en prépare un.... L'ombre de Thyeste elle-même en frémira. O Agamemnon! ô mon roi! quelles larmes, quels regrets assez sincères vous donnerai-je? Je vous vois couché dans ce voile, privé du jour, par un forfait impie! Quelle indigne mort! Victime de la fraude, la hache a tranché vos jours [1].

CLYTEMNESTRE.

Non, cette mort n'est point indigne de lui. N'employa-t-il pas la ruse pour faire mon malheur? Ah! s'il a traité ainsi le fruit de notre hymen, la déplorable Iphigénie, comme elle ne le méritait pas; il est traité comme il le mérite, et n'aura pas la joie de se glorifier chez les ombres. Le fer meurtrier lui a fait payer le prix de son crime.

LE CHŒUR.

Que ferai-je? Ma raison s'égare; à quel soin m'arrêter? Ce palais s'écroule; le sang n'y tombe plus goutte à goutte, il y coule à grands flots, et va l'inonder. La parque aiguise le fer vengeur pour de nouveaux coups.

[1] Les mots qui terminent ce couplet, sont les mêmes que ceux qui finissent le précédent. Eschyle aimait beaucoup ces sortes de refrain, qui, soutenus par la musique, devaient produire le plus grand effet.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

O terre! ô terre! que ne suis-je rentré dans ton sein avant d'avoir vu mon roi couché dans ce bain fatal! Qui l'ensevelira? qui le pleurera? Sera-ce vous? vous, qui avez égorgé votre époux? Oserez-vous pleurer sa mort! oserez-vous lui offrir cette réparation d'un irréparable forfait?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Quels éloges funèbres, quelles larmes véritables honoreront assez cet homme divin?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'est point vous que regarde ce soin. Nous l'avons immolé, nous l'ensevelirons. Si les larmes de tous les siens ne l'accompagnent pas au tombeau, sa fille Iphigénie viendra recevoir, comme elle le doit, son tendre père, et l'embrasser au passage du rapide fleuve des douleurs.

LE CHŒUR.

L'outrage succède à l'outrage : quel en sera le terme? Mais le meurtre punit le meurtre; et qui frappe est frappé à son tour. La peine attend le coupable; Jupiter la lui réserve à l'instant prescrit. Qui peut chasser pour toujours un fils de la maison paternelle? Songez que nous sommes attachés à sa race.

CLYTEMNESTRE.

L'oracle, il est vrai, m'en menace. Eh bien!

je cède au génie des Tantalides, et me soumets à tout pour l'apaiser. Qu'il sorte de ce palais, qu'il porte ailleurs la mort et la haine : la moindre part de nos richesses me suffit pourvu que nous soyons enfin délivrés de ces fureurs homicides.

## SCÈNE DERNIÈRE.

### CLYTEMNESTRE, ÉGISTE, LE CHOEUR.

ÉGISTE.

O douce clarté du jour de la justice ! je dirai donc qu'il est des dieux vengeurs qui veillent d'en haut sur les maux des mortels, puisque mes regards satisfaits voient cet homme couché dans ce voile tissu par les furies, expiant la ruse cruelle de celui dont il tenait la naissance... Le père d'Agamemnon, Atrée, roi de ce pays, disputant le sceptre à Thyeste son frère et mon père, vous vous en souvenez, le chassa de sa maison et de sa patrie. L'infortuné Thyeste revenu, suppliant, dans ses propres foyers, obtint l'assurance que sa mort n'ensanglanterait point le palais de ses ancêtres; mais, pour présent d'hospitalité, l'impie Atrée, l'invitant, avec une perfide joie, à célébrer un festin, lui fit servir les chairs de ses propres enfans, dont il avait caché sous la cendre les membres mutilés. Le malheureux père goûta de ce mets déguisé, devenu fatal aujourd'hui à la race d'Atrée. Le forfait reconnu, il gémit, rejetta de

son sein l'horrible nourriture, renversa la table, et dévoua les Pélopides au plus affreux destin. Dès lors, dut périr la race de Plisthène; dès lors, fut arrêtée la mort d'Agamemnon : c'est avec justice que j'en suis l'instrument. Troisième fils d'un père infortuné, dès mon berceau, je fus exilé avec lui. Élevé pour la vengeance, la justice m'a ramené; c'est moi qui, par la main d'autrui, ai frappé le coup : mes conseils ont tout fait. Désormais, je puis mourir content sur l'ennemi tombé dans le piége de la vengeance.

LE CHŒUR.

Égiste, l'insolence dans le crime est horrible à mes yeux. Vous osez vous vanter d'avoir été l'assassin de ce prince, d'avoir seul conseillé sa mort déplorable. Ah! vous en répondrez sur votre tête! Un juste supplice et les imprécations du peuple vous attendent.

ÉGISTE.

Est-ce vous qui parlez ainsi au pilote, vous, assis au dernier banc des rameurs! Vieillards, on dit, vous le savez, qu'il est difficile d'apprendre la sagesse à votre âge; cependant les fers, les horreurs de la faim sont de grands maîtres, même pour la vieillesse; ils guérissent l'erreur... Vos yeux ne s'ouvriront-ils pas à de semblables images? Ne vous roidissez pas contre le joug; craignez de l'aggraver.

LE CHŒUR, à Clytemnestre.

Femme cruelle ! c'était donc ainsi que vous attendiez votre époux au retour des combats ! C'était peu d'avoir déshonoré sa couche, vous prépariez la mort d'un héros.

ÉGISTE.

Ah! ces mots vous coûteront bien des larmes! Vous ne ressemblez point à Orphée, qui entraînait tout par les charmes de sa voix, vous qui nous aigrissez par vos clameurs insensées; vous serez traînés dans les fers; la force vous adoucira.

LE CHŒUR.

Croyez-vous régner jamais sur les Argiens, vous qui après avoir préparé la mort de leur roi, n'avez pas osé la lui donner vous-même?

ÉGISTE.

Son épouse seule pouvait le tromper : notre haine antique me rendait trop suspect; mais je saurai me servir de sa puissance pour régner à sa place. J'accablerai d'un joug pesant le coursier indocile qui refusera d'obéir : enfermé dans un lieu obscur, les ténèbres et la faim le dompteront.

LE CHŒUR.

Lâche! que ne l'avez-vous immolé vous-même? Il fallait qu'une femme, l'exécration d'Argos et de nos dieux, vous prêtât son bras! Mais Oreste

vit encore.... Les dieux, les justes dieux le ramèneront, et, vous deux, vous tomberez ses victimes.

ÉGISTE.

Puisque vous voulez sans cesse agir et parler ainsi, vous connaîtrez bientôt.... Holà! gardes, à moi! le moment presse; préparez vos épées....

LE CHŒUR.

Avec l'épée aussi je saurai me défendre, ou mourir.

ÉGISTE.

Mourez, j'en accepte l'augure.... Interrogeons le sort....

CLYTEMNESTRE.

Ah! cher Egiste, n'ajoutons pas à nos maux. N'en avons-nous pas recueilli une déplorable moisson? C'est assez de désastres, ne versons plus de sang. Vieillards, entrez dans vos maisons : n'attendez pas qu'on vous y force. Les circonstances exigeaient ce que nous avons fait. S'il nous faut une peine, c'est assez que nous soyons frappés par le courroux pesant du ciel. Tel est le conseil d'une femme; daignez l'écouter.

ÉGISTE.

Quoi donc! ils jouiront du fruit de leur audace; ils iront par-tout invoquer les dieux; ils oseront accuser leurs maîtres!....

LE CHŒUR.

Jamais! jamais les Argiens ne flatteront un tyran!

ÉGISTE.

Je saurai vous rejoindre quelque jour....

LE CHŒUR.

Ah! si le ciel ramène jamais Oreste!....

ÉGISTE.

Toujours les proscrits se repaissent d'espérance.

LE CHŒUR.

Poursuivez... jouissez.... outragez la justice... vous le pouvez.

ÉGISTE.

Vous paierez cher cette folle insolence...

LE CHŒUR.

Triomphez avec audace auprès de votre conquête [1].

CLYTEMNESTRE.

Méprisez, cher Égiste, ces vaines clameurs. Maîtres de ce palais, nous saurons bien, vous et moi, nous faire obéir.

[1] Littéralement : *Comme le coq près de la poule.*

FIN D'AGAMEMNON.

# EXAMEN
## DE LA TRAGÉDIE
## D'AGAMEMNON.

Le savant M. Schütz, qui nous a donné une nouvelle édition d'Eschyle, accompagnée de notes fort utiles, a raison de remarquer que cette pièce, indépendamment du sujet, est construite de manière à exciter les plus fortes impressions de terreur et de pitié. Un roi couronné de gloire, vainqueur d'un peuple ennemi, revient au bout de dix ans dans sa patrie, et y est assassiné par sa femme, dont d'indignes amours avaient corrompu le cœur. Sans doute cet événement seul était bien propre à exciter la commisération du spectateur; mais le poëte a su fort heureusement préparer cette impression pour la rendre plus profonde. Ce roi vainqueur n'arrive point dans sa patrie avec la fierté d'un conquérant; il n'ose marcher sur les tapis que la reine a fait étendre devant son char, au moment qu'il en va descendre. Il attribue aux dieux seuls l'avantage qu'il a de revoir sa patrie; il veut qu'on réserve pour eux seuls la pompe

qu'on lui destine ; il convient qu'il n'est qu'un homme, et qu'il ne faut point l'honorer comme un dieu. Cette modestie, si éloignée du caractère superbe que l'on prête ordinairement à Agamemnon, paraît n'avoir été ainsi annoncée que pour disposer les esprits en sa faveur, et, pour faire voir avec plus d'éclat un exemple des grandes révolutions humaines. Ce conquérant si fier, ce roi des rois, ce vainqueur de l'Asie vient dans son palais pour y périr sous les coups d'une femme. Il semblerait donc qu'Eschyle dans cette pièce avait déjà tourné les effets de la tragédie vers son véritable objet, dont nous avons assez parlé. Le Père Brumoy, et les autres critiques, ne se sont pas contentés de cet objet seul ; ils ont cru que la tragédie devait présenter aussi la punition des méchans; et, comme ils n'ont pas vu Clytemnestre punie dans cette pièce, ils ont dit que la sédition annoncée à la fin faisait entrevoir la punition de cette reine coupable ; mais c'est vouloir forcer le sens des choses pour y trouver ce qui n'y est pas. Si la punition n'est pas dans la pièce, c'est qu'elle n'en fait point partie; et si elle n'en fait pas partie, comment peut-elle en être la fin ?

Au reste, il faut convenir que le sentiment de pitié, excité par le sort d'Agamemnon, que le poëte a voulu rendre intéressant, est bien moins fort que celui de la terreur, qui est porté au der-

nier degré par les prédictions de Cassandre. Il n'est point de lecteur qui, en lisant ces prédictions, ne se rappelle la magnifique scène de la prophétie de Joad, dans *Athalie*. Les prophètes ont inspiré sans doute à Racine les sublimes images dont elle est remplie ; mais c'est Eschyle qui lui aura appris l'art de les mettre en scène.

On a reproché, avec raison, à cette tragédie le peu d'action qui règne dans les premiers actes ; le poëte tient trop long-temps l'esprit suspendu dans l'attente de l'arrivée d'Agamemnon. Il est vrai qu'il remplit une partie de cet intervalle par un grand spectacle, par la pompe des sacrifices de Clytemnestre, et par la préparation de ce qui doit arriver ; mais le chœur, qui dans toutes les pièces d'Eschyle ajoute beaucoup à l'intérêt, par les émotions qu'il éprouve et qu'il communique, ne pouvait pas dans celle-ci prendre part à l'action, puisque l'action même est le dénouement de la pièce, et a été forcé de s'abandonner à des réflexions trop générales. Mais le plus grand vice de la constitution de cette tragédie, est l'invraisemblance de l'arrivée d'Agamemnon, peu d'heures après que les signaux de la prise de Troie se font apercevoir. Quelques critiques, comme l'abbé d'Aubignac, ont voulu sauver cette invraisemblance, en supposant que la première scène de cette tragédie n'est qu'un prologue, où on annonce

un événement, celui de l'apparition des fanaux, bien antérieur à l'action de la tragédie; mais cela ne peut guère quadrer avec ce que dit Clytemnestre au chœur, que la ville de Troie a été prise la nuit précédente. Il paraît donc que les tragiques grecs, assez sévères sur la vraisemblance des actions qui se passaient sur le théâtre, l'étaient beaucoup moins sur ce qui se passait hors de la scène. Cependant il serait possible de sauver cette absurdité à Eschyle, en démontrant qu'il n'a point suivi dans cette pièce l'unité de temps, ou la règle indéfinie des vingt-quatre heures. Il suffirait même de ces vers, que Clytemnestre adresse au héraut qui vient lui annoncer l'arrivée d'Agamemnon :

Ἀνωλόλυξα μὲν πάλαι χαρᾶς ὕπο,
Ὅτ' ἦλθ' ὁ πρῶτος νύχιος ἄγγελος πυρός.

Il semble que le mot πάλαι ne saurait convenir à un événement qui s'est passé le jour précédent. Peut-être aussi le mot πάλαι n'est-il ici qu'un mot explétif, comme les Attiques l'emploient quelquefois. Ceci n'est qu'une conjecture que j'abandonne au jugement des savans.

# NOTE
## SUR L'AGAMEMNON.

Cette pièce est peut-être, de toutes les tragédies qui nous sont restées des Grecs, celle qui a donné lieu aux jugemens les plus contradictoires. Les premiers critiques modernes, embarassés par un texte plein d'obscurités, furent assez long-temps à reconnaître la véritable économie de ce drame, dans lequel Eschyle semble s'être d'ailleurs plu à répandre avec le plus de profusion, ces figures hardies, ces métaphores gigantesques, ces comparaisons ambitieuses, qui sont plus du domaine de la poésie lyrique, ou même dithyrambique, que de celui de la tragédie. Il est vrai que cette diction si fortement figurée domine particulièrement dans les chœurs; mais, comme d'un autre côté, les chœurs composent presque toute l'action, et occupent continuellement la scène, ce défaut n'en est pas moins sensible, et il en résulte, sur-tout dans une traduction qui ne peut rendre les beautés purement poétiques de l'original, une impression peu analogue à celle que doit produire la tragédie.

Je ne puis être de l'avis du savant éditeur, M. Schütz, qui trouve cette pièce *construite de manière à exciter les plus fortes impressions de terreur et de pitié*. Je ne puis concevoir non plus, qu'après avoir confirmé ce jugement, M. de Rochefort convienne *du peu d'action des premiers actes*, et de quelques autres défauts non moins graves de la constitution de cette tragédie. Il me semble qu'il y a là quelque contradiction, du moins dans les termes, et que, pour apprécier avec équité l'œuvre du poëte grec, il faut partir d'autres données que celles qu'ont employées ces deux critiques.

A ne considérer l'*Agamemnon* que d'après les principes de notre imitation théâtrale, il est certain que cette pièce est de tout point défectueuse. Elle n'offre qu'une exposition longuement prolongée entre le chœur des vieillards argiens, le héraut grec et Clytemnestre, et une catastrophe brusquée par le meurtre d'Agamemnon. Point de nœud, point d'incidens propres à retarder cette catastrophe, à moins qu'on ne regarde les prophéties de Cassandre, comme pouvant servir à prévenir le coup qui menace Agamemnon. Mais il faudrait pour cela qu'il assistât lui-même à ces prédictions, dont l'effet, en son absence, ne peut être que celui d'une crainte ou d'une compassion également stériles. Les caractères ne sont pas plus

développés que l'action. Agamemnon ne se montre que pour aller, le moment d'après, recevoir le coup mortel. Cassandre, bornée à son rôle d'inspirée, ne se lie à la catastrophe qui se prépare, que par son délire prophétique, qui, grâce à l'inaction du chœur, ne sert qu'à la faire paraître plus inévitable et plus prochaine. Égiste paraît pour la première fois à la dernière scène, pour se vanter avec impudence d'un crime commis avec lâcheté. Le personnage de Clytemnestre offre seul quelques développemens. Mais peut-on nier que la profonde dissimulation de cette reine, pendant tout le cours de la pièce, et l'audacieuse atrocité avec laquelle elle accomplit et confesse devant tout le peuple le crime qu'elle a si long-temps médité, ne soient propres à produire une impression d'horreur, plutôt que ces émotions de la terreur et de la pitié qui naissent du combat des grandes passions? En jugeant cette pièce d'après les idées communes, Laharpe a donc eu raison de dire qu'elle était *froidement atroce*. Mais peut-être qu'un critique moins superficiel aurait dû chercher à l'envisager sous d'autres rapports, avant de déclarer, en termes aussi décisifs et d'une manière aussi tranchante, qu'il n'y trouve *absolument rien à tolérer*.

Eschyle et les Athéniens de son temps ne con-

cevaient pas la tragédie uniquement comme un ouvrage d'esprit, qui dût par des alternatives savamment ménagées de crainte et d'espérance, tenir occupée pendant cinq actes l'attention et la curiosité du spectateur. On ne connaissait pas ces péripéties, ces ressorts, ces intrigues compliquées du jeu de toutes les passions et de l'intérêt de plusieurs personnages; en un mot, cet art que les modernes ont porté si loin. Pour Eschyle et ses contemporains, la tragédie n'était encore qu'une grande idée morale mise en action, accompagnée de cette pompe imposante et religieuse que la Grèce aimait à déployer dans ses solennités publiques, et appliquée à quelqu'une de ces grandes catastrophes dont son histoire abonde, et dont le spectacle, incessamment exposé sous les yeux de ses citoyens, devait affermir les âmes contre les coups d'une aveugle fatalité.

Le chef des rois de la Grèce, rappelé depuis dix ans par les craintes et les vœux de ses sujets; le vainqueur de Troie, rentrant dans ses foyers, aux acclamations de tout un peuple fidèle; Agamemnon enfin, le plus puissant et le plus glorieux des hommes, enveloppé dans un piége domestique, égorgé de la main d'une femme adultère, et trouvant ainsi la mort la plus imprévue et la plus horrible au sein même de la prospérité, à la vue

des compagnons de ses travaux, et dans le palais de ses pères; voilà certainement un tableau propre à produire cette tristesse majestueuse, l'âme du théâtre grec, et à donner aux hommes rassemblés cette grande et salutaire leçon, que, jusqu'à son dernier moment, un mortel ne saurait se croire à l'abri des revers et du courroux des dieux. Envisagé comme tableau moral et politique, on ne saurait donc nier que le drame d'Eschyle n'ait rempli les conditions d'un pareil poëme, qui ne sont pas celles que nous exigeons dans nos tragédies, mais qui, jointes à l'intérêt d'un sujet national, à la magnificence du spectacle grec que nous ne connaissons qu'imparfaitement, et à la magie d'une poésie admirable, dont presque tout le mérite est également perdu pour nous, devaient suffire alors à l'esprit le plus difficile, comme au goût le plus sévère.

Pour être entièrement justes envers Eschyle, il faudrait convenir encore que, même sous le rapport de l'art, on remarque ici un progrès sensible dans la manière de disposer et de traiter un sujet tragique. Les premières scènes de l'exposition, au moyen du vieillard placé en sentinelle et du chœur, offrent un artifice assez heureux, et un spectacle intéressant. Si le caractère de Clytemnestre est d'une dissimulation et d'une atrocité qui révoltent, la peinture n'en est que plus naïve

et plus fidèle, en se reportant aux traditions et mœurs des âges héroïques. La douleur maternelle, l'ambition, l'amour d'Égiste, la jalousie contre Cassandre, toutes ces passions, qui se combattent dans le cœur de Clytemnestre et dont le développement eût pu devenir si fécond en situations dramatiques, sont du moins indiquées par Eschyle ; et il y a là le germe d'un caractère éminemment théâtral. Le rôle de Cassandre est enfin une conception tout-à-fait tragique, et à l'égard de laquelle il me semble que M. de Laharpe n'a pas été suffisamment juste, lorsqu'il s'est contenté de dire que des prophéties étaient *un beau détail, et non pas un caractère;* la scène toute entière, entre Cassandre et le chœur, est d'un grand intérêt de situation, et l'imitation qu'en a faite l'auteur de l'*Agamemnon* moderne, autant que le comportait la différence du génie des deux théâtres, forme une des parties les plus brillantes de son ouvrage. Que l'on compare avec le rôle de Cassandre, tel que l'a conçu Eschyle, celui que le même personnage remplit dans les *Troyennes* de Chateaubrun, et l'on verra à quelle distance du poëte grec est resté l'auteur français, sous le double rapport de l'invention et de l'intérêt dramatique.

Je terminerai cette note en mettant sous les yeux de nos lecteurs l'imitation en vers qui a été faite par M. Terrasson, de la scène entière de

Cassandre, dans son *Essai d'Imitations d'Eschyle*, p. 136—146.

CASSANDRE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Cédez aux lois du sort, malheureuse Cassandre.

CASSANDRE.

Apollon !

LE CHŒUR.

De ce char hâtez-vous de descendre.

CASSANDRE.

O terre ! ô d'Apollon redoutable courroux !

LE CHŒUR.

Quelle plainte à ce dieu, prêtresse, adressez-vous ?

CASSANDRE.

Réponds-moi : dans quel lieu, cruel, m'as-tu conduite ?

LE CHŒUR.

Dans le palais d'Atrée.

CASSANDRE.

A quoi suis-je réduite ?
O demeure! ô séjour que détestent les dieux !
De carnage et de sang réceptacle odieux!
O tragiques horreurs! ô triomphe des crimes !
O lamentables voix!... quelles sont ces victimes?
Voyez-vous ces enfans dont les filles d'Enfer
Déchirent les lambeaux palpitans sous le fer,

Repas dont se nourrit l'avidité d'un père?
Mais quel nouveau forfait, dans ce sanglant repaire,
S'annonce, se prépare? ô funeste attentat !
Citoyens, gémissez sur vous, sur tout l'état.
Le monstre est là : le bras qui fut votre espérance
Attend aux bords lointains l'heure de la vengeance.

LE CHŒUR.

Quel étrange discours! qui comprendrait jamais
Cet effrayant langage?

CASSANDRE.

O comble de forfaits!
Que fais-tu, misérable? une épouse cruelle
Immole, au bain funeste, où sa rage l'appèle,
Son malheureux époux offert à ses regards.
Oui, le moment approche, et je vois les poignards.
Dieux de sang! triomphez! deux monstres homicides
Sur cet infortuné lèvent leurs bras perfides.
Arrêtez!

LE CHŒUR.

Quel mystère!

CASSANDRE.

Ah! c'en est trop; mes yeux
Ne peuvent soutenir ce spectacle odieux.
Et l'on a choisi l'heure où règnent les ténèbres!
La couche a disparu sous ces réseaux funèbres!
Barbare! est-ce donc là le voile nuptial,
Vil complice du meurtre, à l'hymen si fatal,
Dont le tissu perfide enveloppait le crime?
O toi, qu'avec horreur vit sortir de l'abîme

L'astre dont ta présence a souillé les rayons !
Frémis : de tes enfans les imprécations
De ton crime à jamais poursuivront la mémoire,
Et l'avenir tremblant refusera d'y croire.

LE CHŒUR.

Quel est ce monstre affreux ? quelles calamités
Dans Argos vont frapper les Grecs épouvantés ?
Dérobez-nous, prêtresse, au coup qui nous menace.
Nos yeux sont obscurcis, et notre sang se glace.

CASSANDRE.

Dieux ! ô dieux ! les voilà ! voilà les assassins.
Ils ne peuvent céler leurs funestes desseins.
Éloignez le taureau de sa compagne horrible.
Pris au lien fatal, dans un transport terrible,
Il tombe, au fond du vase où le piège est tendu.
On l'immole, et ce cri... l'avez-vous entendu ?

LE CHŒUR.

Quel présage ! souvent, à nos vœux favorable,
L'oracle a démenti le sort inexorable ;
Mais, hélas ! quelquefois sombre, artificieux,
L'interprète s'égare, ou méconnaît les dieux.

CASSANDRE.

Misérable, et je pleure aussi ma destinée.
Qui m'a conduite ici ? victime infortunée,
J'aborde enfin les lieux où m'attend le trépas.

LE CHŒUR.

O prêtresse ! avec vous qui ne gémirait pas ?

Comme le triste oiseau qui déplore sans cesse
La mort de son Itys, si cher à sa tendresse,
Votre plainte s'exhale en lugubres clameurs;
Mais rentrez en vous-même, et suspendez vos pleurs.

CASSANDRE.

Hymen qui de Priam perdis la race antique!
Pâris, amant fatal d'une amante impudique!
Fleuve de la patrie! ô divin Simoïs,
Qui vis mes jours heureux sitôt évanouis!
Bientôt je descendrai sur l'infernale rive;
L'Achéron entendra ma voix triste et plaintive.
O travaux d'un empire abandonné des dieux!
De l'auguste Priam sacrifices pieux!
Qu'avez-vous obtenu de la faveur céleste?
Troie en flamme est tombée, et seule ici je reste,
Et mon dernier moment m'attendait dans Argos.

LE CHŒUR.

Éclairez-nous, grands dieux! sur nos malheurs
nouveaux.

CASSANDRE.

Écoutez d'Apollon la déplorable amante.
O Grecs! vous saurez tout; mon secret me tourmente,
Il m'oppresse, il m'échappe, et va se révéler.
J'en appelle à vous tous qui me faites parler.
Ces lieux, sanglans témoins de tant de barbaries,
Sont l'infernal séjour qu'habitent les Furies,
Et le dieu des banquets, une coupe à la main,
Avec elles s'assied à l'horrible festin.

Il s'enivre de sang. Ces filles des ténèbres
Ont jadis sur le seuil hurlé des chants funèbres,
Et guidé vers le crime, en troublant son esprit,
Le frère qui d'un frère a profané le lit.
O peuple! sont-ce là des paroles perfides,
Et n'ai-je point connu les forfaits des Atrides?

LE CHŒUR.

Qui donc vous instruisit? répondez.

CASSANDRE.

Apollon.
J'étais heureuse alors : épargnez ma raison,
Et l'aveu d'un secret renfermé dans mon âme.
Il m'aimait.

LE CHŒUR.

Étiez-vous insensible à sa flamme?

CASSANDRE.

Des sermens que j'ai faits l'importun souvenir
Me reproche un parjure : oui, je pus obtenir
Du dieu qui m'adorait l'entière confiance,
Et ravir de son art la profonde science.
Déplorables Troyens j'annonçai vos malheurs.

LE CHOEUR.

Le Dieu vous punit-il de vos longues rigueurs?

CASSANDRE.

A mes prédictions sa fatale puissance
D'un doute injurieux attacha la vengeance;
Et je ne parle enfin qu'à l'incrédulité.

LE CHOEUR.

Hélas ! de vos discours la triste vérité
A frappé nos esprits.

CASSANDRE.

Quelle horreur me transporte !
Regardez ce palais : sur sa funeste porte
Sont des enfans pareils aux spectres de la nuit.
Égorgés par le fer qu'un barbare a conduit,
Ils portent dans leurs mains leurs entrailles sanglantes,
Les lambeaux déchirés de leurs chairs palpitantes!...
Effroyable repas qu'un père a dévoré!
Pour venger ce forfait, de l'abîme ignoré,
Un monstre de mon maître a juré la ruine...
Mon maître!... hélas! objet de la haine divine,
Cassandre, dans les fers, marche au bord du cercueil.
Roi, vainqueur d'Ilion, sais-tu quel est l'accueil
Qu'en son perfide cœur te prépare une femme?
Crains un feint repentir qui n'est point dans son âme :
Elle ose l'immoler! Eh quel nom te donner,
Serpent, dont les replis viendront l'environner?
O mère de l'enfer! ô Scylla! que de haines
Répandent dans Argos tes fureurs inhumaines!
Barbare! elle triomphe au milieu de la nuit,
Et rit, comme à l'aspect d'un ennemi qui fuit.
Le retour d'un époux semble causer sa joie.
Je vais parler : qu'importe, en effet, qu'on me croie?
L'heure s'avance, et rien ne peut la reculer :
J'en atteste vos pleurs déjà prêts à couler.

LE CHŒUR.

Vous retracez, hélas ! le festin de Thyeste.
Une ombre impénétrable enveloppe le reste.

CASSANDRE.

Je le dis, vous verrez la mort d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Arrêtez, malheureuse, et respectez ce nom.

CASSANDRE.

Ainsi l'a prononcé le sort irrévocable.

LE CHŒUR.

Puisse-t-il se tromper!

CASSANDRE.

La vérité m'accable.
Quand vous faites des vœux, l'assassin s'est armé.

LE CHŒUR.

Mais cet affreux complôt, quel monstre l'a formé?

CASSANDRE.

Vous ne m'entendez pas ! Dieux ! quel accès m'agite !
Apollon, Apollon ! vainement je t'évite.
Infortunée, hélas ! voici mon dernier jour.
L'homicide viendra m'immoler à mon tour;
Elle cherche à son crime une excuse fatale :
L'époux, comme infidèle, et moi, comme rivale,
Nous mourrons tous les deux. Stériles ornemens !
Allez, portez ailleurs mes douloureux tourmens.
Loin de moi pour jamais ! ô mort ! tu m'environnes!
Eh ! que me font encor ces sceptres, ces couronnes,

De mon art impuissant funestes attributs,
Symboles d'un pouvoir que ma bouche n'a plus?
Loin de moi! d'Apollon la main m'a dépouillée;
Il m'arrache ma robe à ses regards souillée.
Tu m'en as revêtue, ô le plus grand des dieux!
Oui, toi seul; et, cent fois tu l'as vu de tes yeux,
Les guerriers de la Grèce et ceux de la Phrygie,
A l'insulte ajoutant la sanglante ironie,
Osaient me prodiguer l'honneur de leurs dédains,
Et j'étais cependant l'ouvrage de tes mains!
L'injure et le mépris flétrissaient ma jeunesse,
Et ta flamme divine éclairait ta prêtresse!
Tes oracles sacrés ont enivré mes sens,
Et l'abîme s'entr'ouvre, et bientôt j'y descends!
Hélas! comme mon père, au lieu d'être entraînée
Vers l'autel de ces dieux qui m'ont abandonnée,
Tout mon sang, sous le fer levé pour m'immoler,
Sur un indigne tronc sans honneur va couler.
Mais, grâce aux immortels! armé contre sa mère,
Mon vengeur est un fils qui vengera son père:
Il plongera le glaive au flanc qui le nourrit.
Long-tems jouet du sort, long-tems errant, proscrit,
Il doit frapper, aux lieux d'où l'exila le crime,
Les lâches assassins d'une auguste victime.
Même la voix du sang ne saurait le fléchir.
Et moi, quand de mon sort rien ne peut m'affranchir,
Pourquoi gémir? pourquoi verser encor des larmes?
O Grecs! j'ai vu tomber, sous l'effort de vos armes,
Du superbe Ilion les murs épouvantés;

Et vous, vous, de Priam vainqueurs ensanglantés,
Je vous ai vu périr : il est temps que j'expire.
Mais d'une mort trop lente, ô dieux du sombre
empire!
Tandis qu'avec mes jours vont finir mes malheurs,
Daignez, daignez du moins m'épargner les horreurs!

LE CHŒUR.

Si vos pressentimens ne vous ont point trompée,
Fuyez donc cette mort dont vous êtes frappée.

CASSANDRE.

Argiens, je ne puis me soustraire au destin,
Mon heure est arrivée, et je fuirais en vain.

S'avançant vers la porte du palais.

Malheureux père! enfans plus malheureux encore!

Elle recule vers le chœur.

LE CHŒUR.

Quel effroi vous ramène?

CASSANDRE.

O palais que j'abhorre!
Dieux! ô dieux!

LE CHŒUR.

Quelle horreur semble enchaîner vos pas?

CASSANDRE.

Parlez, peuple d'Argos, ne respirez-vous pas
Un souffle impur?

LE CHŒUR.

L'odeur du pieux hécatombe.

CASSANDRE.

Cette infecte vapeur s'exhale de la tombe.

LE CHŒUR.

Abominable encens!

CASSANDRE.

Précurseur de ma mort!
Ainsi que sur le mien je pleure sur ton sort,
O fils d'Atrée, adieu. Vous, témoins de ma plainte,
Vers le piège fatal je vais marcher sans crainte :
J'ai vécu; mais du moins sachez vous souvenir
Qu'un vengeur est pour moi caché dans l'avenir.
L'adultère mourra : le sang, le sang du crime
Un jour doit effacer celui de la victime.
Recevez mes adieux, et n'oubliez jamais
Ces mots dont en mourant j'ai payé vos bienfaits.
Toi qui sur l'univers fais briller ta lumière,
Sacré soleil, entends ma parole dernière.
L'esclave abandonnée à leurs sanglantes mains,
Implore ta fureur contre ses assassins :
Venge-moi! ta clarté dans Argos m'est ravie.
Néant trompeur du monde! ô songe de la vie!
Qu'est-donc que la joie ou l'infortune! hélas!
Une ombre qui s'efface, et qu'on n'aperçoit pas;
Et, pour son vain bonheur plus que pour ses alarmes,
La pitié doit à l'homme un regard et des larmes.

---

# LES COÉPHORES[1],

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

Ce titre signifie *des personnes qui portent des libations.* Il est tiré du fond du sujet, qui est le même que l'*Électre* de Sophocle. Eschyle a pris pour son chœur des filles étrangères, esclaves de Clytemnestre, et attachées à Électre. Comme il les introduit portant des présens au tombeau d'Agamemnon, il leur a donné le nom de *Coéphores*, dont il intitule sa tragédie.

## ACTE PREMIER.

Le commencement n'est pas entier; mais ce qui y manque n'empêche pas qu'on n'entrevoie l'exposition du sujet: le fond de la scène est le tombeau d'Agamemnon. Oreste y arrive avec Pylade; il invoque Mercure, qui préside aux

[1] Il serait plus exact d'écrire *Choéphores*, pour conserver l'étymologie de ce mot, χοὴ, libation.

funérailles ; il coupe sa chevelure pour la répandre sur le monument, suivant l'usage; et, tandis qu'il est occupé à cette pieuse cérémonie, il aperçoit de loin Électre sa sœur, à la tête d'une troupe de jeunes filles qui s'avancent avec des dons pour le mort. De peur d'en être vu, il se coule un peu à l'écart avec son ami, après avoir demandé à Jupiter de le secourir dans le projet de vengeance qu'il a médité. Cette exposition est nette et noble ; elle fait voir que l'inventeur de la tragédie en avait conçu des idées bien précises.

Les jeunes filles arrivent, et celle qui parle pour les autres, dit qu'elle conduit la cérémonie funèbre en battant des mains. « Leurs joues, ajoute-» t-elle, montrent encore les traces récentes que » la douleur y a imprimées. Leur cœur ne se » nourrit que de soupirs; leurs voiles et leurs » vêtemens sont déchirés. Un songe affreux, sus-» cité sans doute par Agamemnon, effraie Clytem-» nestre, et l'engage à les envoyer à son tombeau » pour l'apaiser par des dons. O maison déplo-» rable! ô palais haï du soleil et des hommes! » D'épaisses ténèbres te couvrent, et vengent le » meurtre de ton souverain. Cette majesté du trô-» ne, si respectable autrefois, et dont la renom-» mée s'étendait si loin, s'est évanouie.... Que la » justice est inégale dans ses châtimens ! Elle fond » tout à coup sur les uns, elle poursuit lentement

» les autres, et quelques-uns se dérobent à ses re-
» gards, à la faveur d'une nuit sombre qui les en-
» veloppe[1]... Malheureuse dans l'esclavage où je
» suis, il faut que je cache ma haine pour mes
» maîtres, et que j'approuve des iniquités. Mais
» Agamemnon est l'objet de ma secrète douleur ».
Il n'est pas possible de rendre à la lettre la force et l'énergie des vers de ce chœur.

## ACTE II.

Électre prend la parole, et demande à ces filles comment elle doit invoquer son père pour lui faire agréer ces libations, qu'on l'oblige de porter à son sépulcre. « Lui dirai-je que ce sont
» là des dons qu'une épouse chérie envoie à son
» époux... Hé! puis-je le dire sans rougir? Dois-
» je le prier de payer ces dons, qu'une main bar-
» bare lui envoie, par un retour digne d'elle et de
» lui? Ou vaut-il mieux me taire, détourner les
» yeux avec horreur, et jetter comme des choses
» exécrables, ces indignes présens »? Le chœur lui conseille de faire des vœux favorables pour elle,

[1] Le texte ne présente point ce sens là. Il dit au contraire que la justice atteint le coupable jusque dans l'obscurité de la nuit. Le lecteur peut consulter la traduction de M. du Theil à la suite de cet extrait.

pour Oreste, pour quiconque hait Égiste, et d'y mêler des imprécations contre ses ennemis. Ceci se fait par vers entrecoupés d'interrogations et de réponses, pour instruire Électre de ce qu'elle doit demander.

Elle commence donc ainsi : « Mercure souterrain, daignez m'assurer que mes vœux seront » agréables aux dieux infernaux, témoins du » meurtre de mon père[1], et à la terre dont le sein » libéral produit tout et fait tout rentrer en elle-» même; c'est dans cette vue que je fais cette li-» bation. O mon père! jettez sur nous un regard » de pitié; rendez la liberté et l'empire à Oreste » et à moi. Une mère inhumaine, qui vous a » donné pour successeur Égiste, votre assassin, » nous a tous trahis. Je suis esclave, et mon frère » est écarté du trône paternel, tandis qu'ils jouis-» sent impunément du fruit de vos travaux. Rap-» pelez Oreste en ces lieux, et faites que mes mains » soient moins criminelles que celles de ma mère! » Quant à nos ennemis, paraissez à leurs yeux » comme un vengeur irrité, et ravissez le jour à » ceux qui vous l'ont ravi! Telle est l'imprécation » que j'ose prononcer contr'eux ». Elle invite en-

(1) Le texte dit simplement : *témoins des regards paternels* ; ce qui a rapport à la présence d'Agamemnon au milieu des divinités infernales. R.-R.

suite le chœur à pousser des cris lugubres, et à chanter autour du tombeau.

La cérémonie faite, Électre aperçoit avec surprise des cheveux coupés, tout semblables aux siens; elle sait que ce ne sont pas ceux de Clytemnestre. Une lueur d'espérance lui fait soupçonner que ce pourraient être ceux d'Oreste. Cette idée lui pénètre le cœur comme un trait, et lui fait verser des larmes de joie. Ainsi s'exprime-t-elle par l'instinct de la nature. Mais la crainte succède à l'espérance, et rien ne peut la tirer de son incertitude. Elle avance; elle voit sur la terre des traces semblables à celles de ses pieds. Tout cela ne fait que la rendre plus inquiète: elle demeure donc dans ce trouble jusqu'à ce qu'Oreste paraisse à ses yeux. Il se montre tout à coup, et se fait reconnaître pour son frère, en lui présentant un voile qu'elle a tissu elle-même.

Cette reconnaissance n'est pas à la vérité si brillante ni si pathétique que celle de Sophocle; mais elle est naturelle, et je ne vois pas pourquoi M. Dacier dit qu'*elle se fait de la manière du monde la plus grossière*, ni pourquoi il regarde comme un très-grand défaut, qu'elle se fasse de si bonne heure. Car, quant à ce point, « C'est, » dit-il, un vice que la reconnaissance soit si » éloignée de la peripétie », c'est-à-dire, du changement d'état. Cela serait bon, si la reconnaissance

produisait immédiatement, et tout à coup, ce passage de l'état malheureux à une heureuse fortune, comme il arrive dans la plupart des sujets tragiques. Mais il n'en est pas ainsi dans le sujet présent. Il faut qu'Oreste concerte avec sa sœur la révolution qu'il médite de faire dans le royaume, en tuant sa mère et l'usurpateur. Il est donc nécessaire que la reconnaissance se fasse de bonne heure, afin de produire insensiblement, et avec vraisemblance, un effet qui ne saurait être prompt et qui exige des mesures. Ainsi Eschyle n'a point péché en ceci, non plus qu'Euripide, comme on le verra ci-après. Pour ce qui regarde la *grossièreté* [1], je ne puis mieux en justifier Eschyle qu'en traduisant ce morceau de sa pièce. Le voici :

ORESTE, paraissant tandis qu'Electre tient les cheveux qu'elle a trouvés.

Priez les dieux qu'ils accomplissent ainsi le reste de vos désirs.

ÉLECTRE.

Eh! qu'ai-je obtenu d'eux?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous avez tant désiré de revoir.

ÉLECTRE.

De qui, je vous prie, parlez-vous?

(1) La *grossièreté*, s'il y en a, ne peut être que dans la pensée, ou, du moins, dans l'expression du critique. R.-R.

ORESTE.

D'Oreste, dont je sais que vous souhaitez ardemment le retour.

ÉLECTRE.

Hé! les dieux me l'ont-ils accordé?

ORESTE.

Oui, c'est moi. Ne l'attendez plus.

ÉLECTRE.

Voulez-vous, ô étranger! me tendre un piége?

ORESTE.

Ce serait contre mes propres intérêts.

ÉLECTRE.

Venez-vous insulter à ma douleur?

ORESTE.

Elle m'est commune avec vous.

ÉLECTRE.

Quoi! c'est à Oreste que je parle!

ORESTE.

Je parais à vos yeux, et je vous suis méconnaissable, moi dont vous sembliez reconnaître la présence dans les restes de ma chevelure, et jusque dans les traces de mes pas! approchez de votre tête [1] les cheveux d'un frère qui vous ressemble.

[1] Oreste était absent depuis dix années, et il était enfant quand Électre l'envoya en Phocide. Or, quand il est de retour à Mycènes, déjà devenu homme, sa sœur peut-elle le reconnaître à la couleur de ses cheveux, et sur-tout *à la mesure de ses pieds?*

Reconnaissez ce voile, ouvrage de vos mains, ce tissu précieux, ces figures d'animaux, etc.

Je sais qu'Aristophane, dans ses *Nuées*[1], se moque en passant de cette reconnaissance fondée sur la ressemblance des cheveux; trait de satyre fort indirect, puisque madame Dacier paraît ne l'avoir pas aperçu, ou n'a pas voulu l'apercevoir. Mais ce trait tombe à faux, puisqu'Électre ne conclut pas simplement de cette ressemblance, que son frère soit de retour, mais qu'elle tire cette conséquence de plusieurs réflexions justes.

Je sais encore qu'Euripide, dans son *Électre*, a badiné sur les trois marques dont se contente cette princesse; à savoir sur le rapport qu'elle voit entre les cheveux répandus et les siens, sur la conformité des traces marquées sur la terre avec celles de ses pieds, et enfin sur le tissu qu'Euripide appelle une robe de sa grâce; quoique le mot ὕφασμα signifie aussi un voile, et soit pris par Eschyle dans ce sens. Ne le fût-il pas, Oreste pouvait avoir conservé et apporté avec lui cette robe, pour se faire plus sûrement reconnaître. Mais, outre qu'Euripide dégrade en ceci la majesté de la tragédie, qu'il abaisse au comique, il exagère le ridicule, ou plutôt il veut en trouver où il n'y en a point.

[1] Voyez les *Nuées* d'Aristophane. Act. 1, scène dernière.

Sa façon de le faire est pourtant si plaisante, qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici ce morceau de son *Électre*, avant que de voir la pièce elle-même. Un vieillard, domestique d'Agamemnon, revient de son tombeau; il paraît comblé de joie. « J'ai trouvé, dit-il à Électre, des boucles d'une chevelure blonde et j'ai été surpris de voir qu'on ait osé les porter à ce tombeau. Ce n'est sans doute aucun Argien. C'est donc apparemment votre frère qui a voulu honorer les mânes du déplorable Agamemnon. Considérez ces cheveux, approchez-les de votre tête, et comparez la couleur; car enfin vous savez que ceux qui sont issus du même sang ont coutume de se ressembler.

ÉLECTRE.

Vous n'y songez pas, ô vieillard! pensez-vous que le brave Oreste vînt en cachette à Argos, et fût arrêté par la crainte d'un Égiste? (Mauvaise raison contre Eschyle. Oreste était seul, et il devait user de stratagême pour faire une révolution d'état.) D'ailleurs, comment voulez-vous que sa chevelure se rapporte à la mienne? L'une doit se sentir de la manière dure dont un jeune homme de condition[1] est élevé; l'autre se ressent toujours

[1] Il faut convenir que cette expression : *un jeune homme de condition*, fait un singulier effet dans un sujet grec. Est-il rien qu'on ne pût rendre ridicule, avec une pareille manière de traduire les anciens ? R.-R.

de la mollesse que lui donne le soin qu'on a de parer le sexe.

LE VIEILLARD.

Du moins, ajustez vos pieds sur les vestiges des siens, et voyez s'ils ne s'y rapportent pas ?

ÉLECTRE.

Hé! comment les traces des pas seraient-elles imprimées sur la pierre et sur la terre dure? Mais quand cela pourait être, peut-on imaginer que les pas d'un frère et d'une sœur puissent être semblables?

LE VIEILLARD.

Mais si Oreste était de retour, ne pourriez-vous pas reconnaître la robe tissue de vos mains dont il était paré, lorsque je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE.

Ignorez-vous donc, ô vieillard! que j'étais encore enfant lorsqu'Oreste fut enlevé? mais quand il serait possible que je lui eusse tissu une robe, pourrait-il la porter encore? il faudrait que les vêtemens suivissent la destinée des humains pour croître comme eux. Croyez-moi, c'est quelque étranger ami d'Agamemnon, ou quelque citoyen qui aura trompé des yeux attentifs, pour porter ces tristes dons au tombeau, etc. »

Enfin je sais qu'Aristote [1] ne met qu'au second

[1] Aristote, *Poët.* chap. 17.

rang des reconnaissances, celles qui ne sont fondées que sur la ressemblance et le raisonnement. Il cite même cette reconnaissance d'Oreste dans Eschyle. Mais ce n'est pas là prouver qu'elle soit *grossière*.

Après les premiers transports d'une reconnaissance si subite, Oreste fait une prière éloquente à Jupiter, pour le conjurer de conserver ce qui reste d'une illustre maison. Il ajoute que c'est un oracle d'Apollon qui l'a contraint de venir venger un père, en ôtant le jour à ses assassins; que ce dieu l'a menacé des plus cruels supplices, s'il ne le faisait; qu'en le faisant même, il serait livré aux furies, frappé de lèpre, ou de quelque maladie horrible, séparé du commerce des hommes, et obligé de traîner une vie languissante. Voilà une étrange doctrine! criminel en obéissant, ou en n'obéissant pas, Oreste est également menacé d'être puni [1]. Il se résout à obéir : la tendresse pour un père l'emporte sur tout autre égard, aussi bien

[1] Qui ne s'étonnerait de voir le P. Brumoy méconnaître le génie du théâtre grec, au point de blâmer comme une *étrange doctrine* celle qui en faisait précisément le mérite et l'intérêt? Ces terreurs d'une inévitable destinée ne sont-elles pas, en effet, le principal ressort, et, pour ainsi dire, l'âme de la tragédie grecque? Et les combats d'Oreste poussé au parricide par l'oracle, retenu par ses remords, et enfin précipité au-devant des coups d'une aveugle fatalité, ne forment-ils pas un caractère éminemment dramatique, et l'une des plus belles conceptions du génie d'Eschyle?

R-R.

que la pitié pour un peuple sacrifié à l'ambition d'un usurpateur, et d'une mère parricide. C'est ainsi qu'Eschyle tâche d'assaisonner [1] un autre parricide pour le rendre supportable par la nécessité de le commettre.

Le chœur fait des vœux en faveur d'Oreste; et, ici commence un retour de tendresse entre le frère et la sœur. Dans cette scène, qui est très-vive, quoiqu'assez longue, il se fait un combat entre l'horreur naturelle du crime, et le désir effrené d'une vengeance qui paraît légitime. C'est une perte pour notre langue, qu'on ne puisse rendre la délicatesse de tous ces mouvemens qui se trouvent confondus dans une foule d'expressions et de vers d'une telle énergie, qu'ils perdraient tout leur prix dans une traduction littérale. On y voit dans Oreste la vengeance dominante, mais combattue par un reste de scrupule qu'Électre et le chœur aperçoivent malgré lui, et qu'ils tâchent de vaincre sans lui faire sentir qu'ils l'aperçoivent. « O mon père! s'écrie-t-il, où êtes-vous? où est ce » lit fatal où vous avez perdu la vie » ? Électre entre dans le même mouvement, et le chœur les exhorte, non à pleurer, mais à venger celui qu'ils

[1] Je ne puis m'empêcher d'avertir encore ici le lecteur, de ne pas juger Eschyle d'après la trivialité des expressions du P. Brumoy. Cet *assaisonnement* d'un parricide ne se trouve pas dans le texte grec et ne serait supportable nulle part. R.-R.

pleurent. « Hélas! continue la princesse, si du » moins quelque Lycien vous eût ravi le jour au » siége de Troie, vous auriez confondu vos cen- » dres avec celles de tant d'illustres héros dont » vous fûtes le roi ». Le chœur invoque Jupiter vengeur et les furies. « Où êtes-vous, déesses in- » fernales? ô vous! qui prenez l'intérêt de ceux » qu'on a indignement égorgés, jettez les yeux » sur ces tristes restes des Atrides». Mais Électre, qui se sent trop attendrie, en ne considérant qu'un père mort, ranime son courroux par l'idée et la peinture d'une femme barbare qui a donné la mort à son époux. Sur quoi Oreste lui dit qu'il prend le parti de plonger le poignard dans le sein de sa mère; il ajoute, en soupirant, et de mourir après elle. Électre, qui regarde ce dernier mot et ce soupir comme un reste de remords qui se réveille, achève d'aigrir le courroux de son frère, contre Clytemnestre. « Elle a coupé, dit-elle, » les pieds et les mains à son époux, et voici le lieu » où elle l'a inhumé ». Électre retrace ici en peu de mots sa propre misère; puis elle invoque son père et les dieux. Ces fréquentes invocations, continuées alternativement, donnent de l'ame à toute cette scène, et sont l'expression pure de la vengeance et de la douleur. Car on y prie Agamemnon de se souvenir des indignes traitemens qu'il a

soufferts, et on lui rappelle toute la noirceur de l'appareil de sa mort.

Oreste enfin demande par quelle bizarrerie Clytemnestre s'avise d'envoyer des libations sur le tombeau d'un mari qu'elle a massacré. C'est, lui dit-on, l'effet d'un songe effrayant. La reine a cru voir en dormant un serpent sortir de son sein; elle a cru l'allaiter; et le serpent lui a tiré du sang au lieu de lait. Rien de plus naïf que cette courte narration. Telle est la manière des anciens : elle peint en peu de mots. Oreste, qui conçoit le sens de ce songe, jure qu'il l'accomplira ; et pour cela il envoie Électre dans le palais, afin d'observer ce qui s'y passe; il engage le chœur à un secret impénétrable, et il destine Pylade à le seconder dans son projet. Le chœur, pour l'intermède accoutumé, repasse les amours funestes qui se sont cimentées par le sang. C'est un tissu des amours de la fable, mis en strophes pour le chant.

## ACTE III.

Un esclave sort du palais : Oreste l'appelle, et lui ordonne d'annoncer qu'un étranger est arrivé.

Clytemnestre survient suivie d'Électre. Oreste se dit un homme de Daulie, chargé par Strophius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreste, et il feint de ne connaître ni la reine, ni la princesse. Ce prince, inconnu de Clytemnestre, s'excuse d'être obligé de faire un rapport si affligeant à des personnes qui l'honorent de l'hospitalité. Pour Clytemnestre, elle reçoit froidement cette nouvelle, et dit à l'étranger prétendu, qu'il n'en sera pas moins cher à Égiste. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement destiné aux étrangers. Oreste entre donc dans le palais, aussi bien que Clytemnestre et Électre, qui se retirent de leur côté; ce qui donne au chœur l'espérance d'un heureux succès.

La vieille qui a élevé Oreste, va chercher Egiste par ordre de la reine. « L'inhumaine, dit-elle, » affecte une feinte douleur, mais elle a peine à » cacher sa joie. C'est à moi de pleurer le malheu- » reux Oreste ». Elle fait voir en effet la plus vive douleur. Le caractère de cette nourrice est très-naïf; car elle se rappelle assez en détail toutes les peines que lui a coûtées l'enfance d'Oreste. Il faut passer cela aux mœurs anciennes. Elle parle en un mot à peu près comme Phénix dans Homère, à l'égard d'Achille, chose dont on a fait un crime à Homère, et qu'on ne pardonnerait pas d'avantage à Eschyle. Le chœur, pour consoler cette femme,

lui laisse entrevoir que le bruit du trépas d'Oreste est un faux bruit semé à dessein, et l'engage à ne pas différer davantage d'avertir Égiste. Durant cet intervalle, il chante à l'ordinaire pour occuper le théâtre, et ses chants ne sont que des prières pour la réussite de l'entreprise d'Oreste. Il ne faut pas omettre que dans l'entretien du chœur avec la vieille, elle dit qu'elle a ordre d'avertir Égiste de venir avec ses gardes. C'est une précaution qu'a prise le poëte pour marquer le caractère des tyrans, qui, ayant tout à se reprocher, vivent toujours dans la crainte, et en même-temps pour surprendre l'esprit du spectateur par ce nouvel obstacle. Mais le chœur le lève aussitôt en disant à la gouvernante de se bien garder de parler à Égiste de cette circonstance, et de l'engager au contraire à paraître seul, en le prévenant sur les bonnes nouvelles qu'on vient lui annoncer.

## ACTE IV.

Égiste paraît en effet accompagné d'un seul homme qui l'avait appelé de la part des deux étrangers. Il vient s'instruire de la vérité du fait sur la mort d'Oreste. Il ne fait point éclater sa joie comme dans Sophocle; au contraire, sa politique défiante lui fait dire qu'il est fâcheux de répandre

de pareils bruits, s'ils ne sont éclaircis et fondés; qu'on en peut tirer de dangereuses conséquences, en se rappelant la mort d'Agamemnon; que peut-être ces bruits ne sont nés que des vaines frayeurs de quelques femmes. C'est qu'il a été aussi averti par la nourrice de la part de la reine. Il interroge l'homme qui l'accompagne, et celui-ci le renvoie aux deux étrangers pour être plus sûrement informé.

Égiste entre dans leur appartement, tandis que le chœur fait des vœux contre lui; mais en entrant, il est frappé par Oreste. On entend ses cris sur le théâtre : les filles qui composent le chœur s'écartent un peu en partie de frayeur, et en partie pour ne paraître pas complices de cette action. Un domestique sort tout effaré; il annonce par ses cris la mort de son maître, et fait promptement ouvrir l'appartement de la reine. Elle sort; et il lui apprend ce qui vient de se passer. « Ah! s'écrie » Clytemnestre, nous sommes trahis, nous périssons par les embuches, comme nous avons fait » périr Agamemnon. » Elle demande des armes. Mais Oreste se présente à elle. « Je vous cherche encore, lui dit-il; pour Égiste il est puni. » Et comme Clytemnestre pousse un soupir sur la mort de son cher Égiste: « Barbare, ajoute Oreste, » vous aimez cet époux. Hé bien! vous l'accompagnerez au tombeau ». Clytemnestre, qui re-

connait son fils à cet exploit, lui demande grâce, et lui montre le sein qui l'a allaité. Oreste est ébranlé à ce spectacle. « Que dois-je faire? dit-il » cher Pylade? » Pylade le raffermit en alléguant l'ordre du ciel. « Où sont les oracles d'Apollon? » où sont vos sermens? Tout vous doit être ennemi, » hors les dieux ». Oreste étouffe sa tendresse, et ordonne à la reine de le suivre dans l'appartement où est le corps d'Égiste, pour y être immolée auprès de lui. « Un double crime vous a unis pen» dant la vie, le même sort va vous réunir; venez » l'épouser encore une fois. » Le discours entrecoupé du fils et de la mère est court et vif; il commence ainsi :

CLYTEMNESTRE.

O mon fils! songez que je vous ai nourri; donnez-moi la vie.

ORESTE.

Vous avez tué mon père, et vous verriez le jour avec moi!

CLYTEMNESTRE.

C'est le destin qui donna la mort à Agamemnon.

ORESTE.

Et le destin le venge par la vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Serpent que j'ai nourri dans mon sein! ah! mon songe était trop vrai.

ORESTE.

Votre main a commis un parricide, mourez par un parricide.

Il faut convenir que cela a quelque chose de trop barbare pour nos mœurs, quelqu'adoucissement qu'Eschyle semble y apporter. Oracle tant qu'on voudra, c'est toujours un fils qui tue une mère, et une mère suppliante. Sophocle est un peu moins dur en ceci qu'Eschyle et Euripide. Le chœur termine cet acte par une espèce de triomphe sur cette vengeance opérée, dit-il, par la justice même, fille de Jupiter.

## ACTE V.

Oreste sort du palais, et fait ouvrir les portes. Il montre de loin au peuple les corps d'Egiste et de Clytemnestre. D'un autre côté, il leur fait voir le voile dont l'un et l'autre couvrirent Agamemnon pour le massacrer, et les chaînes dont ils le lièrent. « Qu'on l'étende, dit-il, ce voile abominable, non » pour être vu de mon père, mais afin que le so- » leil, témoin de tant de sang répandu, me soit » garant que c'est avec justice que j'ai osé tuer une » mère. Car, pour Égiste, je n'en parle pas; il » porte la juste et trop douce peine de son adul- » tère. » Le chœur, à ce spectacle sent réveiller sa

douleur et son indignation ; mais Oreste a beau se rassurer à cette vue, le fruit de sa victoire est d'être obligé de fuir à Delphes, suivant les ordres d'Apollon. Il sent même déjà sa raison se troubler. Mais, avant que les furies viennent l'agiter, il prend les Argiens à témoin de son innocence, et les laisse jouir de la liberté qu'il vient de leur procurer, pour s'exiler lui-même loin de sa patrie. A l'instant, il croit voir les Euménides avec les serpens qui sifflent sur leurs têtes, et des yeux qui distillent[1] de sang. Ce n'est là qu'une fureur commencée. Aussi Eschyle ne l'a fait qu'ébaucher en grand maître. En effet, Oreste ne perd pas entièrement l'usage de la raison. Il se retire avec Pylade, et le chœur finit en plaignant la destinée de cette maison, où se sont commis tant d'attentats, et même le sort d'Oreste, obligé de les venger sur une mère, et d'être coupable malgré lui.

Je ne dois pas oublier que les furies dont Oreste est agité, et que Clytemnestre appelait *les chiens irrités d'une mère*, sont une peinture très-ancienne et très-noble des remords qui aiguillonnent la conscience d'un coupable ; remords que la nature rend plus vifs et plus sensibles, quand il s'a-

[1] Toutes les éditions portent la même faute ; il faut dire : *qui distillent le sang*. Mais nous n'avons point entrepris de corriger, ni de relever les fautes de ce genre, qui ont pu échapper au P. Brumoy. C'est le savant, et non l'écrivain, que nous avons promis d'examiner.

git d'un crime qui l'offense aussi violemment que le parricide. Cicéron dit admirablement à ce sujet. « [1] Ne vous imaginez pas, que, comme vous » le voyez souvent aux spectacles, un homme cou» pable d'impiété ou de quelque attentat, soit » réellement agité et saisi d'effroi par les torches » ardentes des furies. Le scélérat est tourmenté par » ses propres fautes, poursuivi par ses frayeurs, » agité par ses fureurs, bourrelé par ses noirs pro» jets, déchiré par ses remords. Voilà les furies » domestiques qui s'attachent pour toujours aux » impies. Ce sont elles qui, jour et nuit, vengent » par de cruels, mais justes supplices, le sang des » pères sur des fils parricides. » *Nolite enim putare, quemadmodùm in fabulis sæpe numerò videtis, eos qui aliquid impiè sceleratèque commiserint, agitari et perterreri furiarum tædis ardentibus. Sua quemque fraus, et suus terror maximè vexat : suum quemque scelus agitat, amentiaque afficit : suæ malæ cogitationes conscientiæque animi terrent. Hæ sunt impiis assiduæ domesticæque furiæ quæ, dies noctesque, parentûm pœnas à consceleratissimis filiis repetunt.*

[1] Cicer. *pro Rosc. Amer.* n. 40.

## PERSONNAGES.

ORESTE.

PYLADE.

LE CHOEUR; il est composé de femmes esclaves, vraisemblablement des captives troyennes.

ÉLECTRE.

UN PORTIER.

CLYTEMNESTRE.

GYLISSE, nourrice d'Oreste.

ÉGISTE.

UN OFFICIER DU PALAIS.

PEUPLE.

La scène est à Argos, devant le palais et le tombeau d'Agamemnon.

# LES COÉPHORES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

### ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

O toi! que ton père a commis à la garde des morts, Mercure souterrain [1], sois mon protecteur et mon appui! après un long exil, je reviens enfin dans ma patrie. Au pied de ce tombeau, mon père, je t'appelle; entends-moi. Vois ces cheveux que je coupe pour la seconde fois, et dont Inachus, pour prix de la nourriture qu'il me donna dans mon enfance, reçut jadis les prémices; c'est à toi que je les consacre; ils sont l'offrande de la douleur..... Que vois-je? quelles sont ces femmes assemblées, vêtues d'habits lugubres? Que dois-je penser? un nouveau malheur afflige-t-il ce palais? serait-ce des libations qu'elles apportent pour appaiser les mânes de mon père? oui sans doute....

[1] Les Grecs donnaient à Mercure ce surnom χθόνιος, et y joignaient encore l'épithète de conducteur, parce qu'il conduisait les âmes dans les enfers. Sophocle, dans sa tragédie d'*Ajax*, donne à ce dieu ces deux surnoms, Πομπαῖον Ἑρμῆν χθόνιον.

Ah! c'est Electre; c'est ma sœur; je la reconnais à sa profonde tristesse. O Jupiter, fais que je puisse venger la mort de mon père! prête-moi ton secours! Pylade, retirons-nous; sachons l'objet de cette pompe lugubre.

## SCÈNE II.

### LE CHOEUR, ÉLECTRE [1].

ÉLECTRE.

Envoyée par les maîtres de ce palais, j'apporte des libations; je frappe ma poitrine à coups redoublés; mes joues ruissèlent de sang, et mes ongles y viennent de tracer leur sillon. Mon cœur se nourrit de soupirs. Ces tissus déchirés, ces voiles en lambeaux sur mon sein découvert, annoncent la douleur et la triste infortune.

La terreur aux cheveux hérissés, fille prophétique des songes, du sein du sommeil annonçant la vengeance, a rempli l'appartement des femmes, au fond de ce palais, et troublé par son cri le silence de la nuit. Les devins ont déclaré, de la part des dieux, que des mânes en courroux s'élevaient contre leurs assassins.

O terre! ô terre! c'est pour détourner ces me-

[1] C'est une femme du chœur, et non Électre elle-même, qui prononce les paroles qu'on va lire. Il y a donc ici erreur dans la traduction de M. du Theil. Au reste, il ne faut pas oublier que le commencement de cette tragédie s'est trouvé mutilé dans tous les manuscrits qui nous ont conservé le texte. R.-R.

naces, qu'une épouse (oserai-je prononcer ce nom!) qu'une épouse impie t'envoie cette offrande! offrande trop inutile! Comment racheter le sang qu'elle a versé? O malheureux foyers!.. déplorable séjour! Plus de soleil pour toi! d'odieuses ténèbres t'enveloppent depuis la mort de mon maître.

Il n'est plus ce souverain puissant, invincible, dont la majesté soumettait tous les cœurs. La crainte y règne aujourd'hui. Quiconque est heureux est un dieu et plus qu'un dieu pour les mortels. Mais la justice visite bientôt les coupables; elle les frappe, soit au grand jour, soit dans l'obscurité de la nuit.

La terre féconde a bu du sang; le trépas vengeur a germé; il doit éclore. Le crime est pour son auteur la source des maux les plus cruels; il n'est point de grâce pour qui profane le sanctuaire de l'hymen. En vain se réuniraient les fleuves de l'univers, ils ne laveraient point un odieux parricide.

Pour moi, que les dieux ont enveloppée dans la ruine de ma patrie, qu'ils ont arrachée de la maison paternelle, et réduite à l'esclavage, je dois, étouffant la haine amère dans mon cœur, approuver, justes ou injustes, les volontés du tyran impétueux, qui dispose aujourd'hui de ma vie. Mais en secret, dévorant mes soupirs, je pleure la triste destinée de mon roi.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### ELECTRE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

ESCLAVES fidèles, puisque vous m'accompagnez dans ce triste devoir, aidez-moi de vos conseils. Lorsque je répandrai ces libations funèbres sur le tombeau, quels souhaits formerai-je, quels vœux adresserai-je à mon père? Lui dirai-je que j'apporte ces dons de la part de ma mère, de la part d'une épouse chérie, à l'époux qu'elle chérissait? Non, je n'aurai pas ce courage. Quels mots puis-je donc proférer en arrosant la tombe de mon père? Le prierai-je d'envoyer, ainsi qu'il est juste, à ceux qui lui font ces présens, la digne récompense de leurs forfaits? ou bien, puisque mon père a péri par un crime, dois-je répandre en silence cette liqueur sacrée, et, comme dans les sacrifices expiatoires, jettant au loin derrière moi ce vase, fuir sans détourner les yeux? Chères amies, c'est à vous de me conseiller; car, sans doute, vous partagez ma haine. Ouvrez-moi sans crainte votre cœur. Hélas! maîtres, esclaves, nous sommes tous également au pouvoir du destin. Si

vous avez quelque avis meilleur, je désire que vous m'en fassiez part.

LE CHŒUR.

Vous l'ordonnez, je m'expliquerai sans détour; j'en atteste ce tombeau, aussi sacré pour moi qu'un autel.

ÉLECTRE.

Parlez, puisque vous respectez le tombeau de mon père.

LE CHŒUR.

En arrosant sa tombe, priez-le pour ceux qui l'aimaient.

ÉTECTRE.

Et quels amis pourrai-je lui nommer?

LE CHŒUR.

Vous d'abord, et quiconque est l'ennemi d'Egiste.

ÉLECTRE.

Ne prierai-je donc que pour vous et pour moi?

LE CHŒUR.

C'est à vous d'y penser, à vous de le dire.

ÉLECTRE.

Et quel autre puis-je associer à nous?

LE CHŒUR.

Ah! songez à Oreste, tout absent qu'il est.

ÉLECTRE.

Oui, vous éclairez mon cœur.

LE CHOEUR.

Puis, rappelant le crime, souhaitez à ceux qui en furent les auteurs....

ÉLECTRE.

Quoi ?.... délivrez-moi de mon incertitude.

LE CHŒUR.

Qu'un dieu ou un mortel vienne....

ÉLECTRE.

Les juger ou les punir ?...

LE CHOEUR.

Dites hardiment, donner la mort à des assassins.

ÉLECTRE.

Puis-je sans impiété adresser aux dieux de pareils souhaits?

LE CHŒUR.

Pourquoi non? c'est rendre à vos ennemis le mal qu'il vous ont fait.

ÉLECTRE.

Mercure souterrain, fais-moi connaître que mes vœux sont agréés des divinités infernales qui règnent où mon père habite, et de la terre elle-même, qui enfante, nourrit et reprend tout. En répandant ces libations funèbres, mon père, je t'appelle; jette un regard de pitié sur moi et sur ton cher Oreste; fais-nous rentrer dans ton palais.

Maintenant nous sommes errans, trahis par celle dont nous tenons le jour. Elle a donné ton lit à Égiste, le complice de ta mort. Je suis esclave; Oreste est indigent et fugitif; tandis que les coupables, dans le sein des plaisirs, jouissent insolemment du fruit de tes travaux. Fais qu'Oreste revienne et triomphe en ces lieux. Entends ma voix, ô mon père! accorde-moi d'avoir un cœur plus chaste et des mains plus pures que ma mère: voilà mes vœux pour tes enfans. Quant à tes ennemis, parais à leurs yeux, armé de la vengeance. Viens leur donner la mort comme ils te l'ont donnée. Telles sont les imprécations que je mêle à mes prières; sois-nous favorable. Que les dieux, la terre et la justice vengeresse se joignent à toi. Avec mes vœux reçois ces libations.

**En disant ces mots, elle arrose le tombeau; elle se tourne ensuite vers le chœur.**

Vous, suivant l'usage, faites entendre vos gémissemens, chantez l'hymne funèbre.

LE CHŒUR.

Versons, versons un torrent de larmes pour un maître trop malheureux; que sa tombe en soit arrosée, qu'elles se mêlent à ces libations, qu'elles servent avec elles à détourner nos maux, pour en accabler nos ennemis. Du sein des ténèbres, ô mon maître! ô mon roi! écoutez-nous! Hélas! hélas! qui sera votre vengeur? qui sauvera vos

enfans? Que le dieu des Scythes, que Mars lance lui-même ces traits déchirans, ces traits imprévus, qui portent par-tout une mort inévitable.

ÉLECTRE.

C'en est fait; mon père a reçu les libations. Divin messager de l'olympe et des enfers....

En disant ces mots, elle aperçoit les cheveux qu'Oreste avait mis sur le tombeau; elle accourt aussitôt vers le chœur.

Chères amies, partagez ma surprise.

LE CHŒUR.

Parlez; mon cœur palpite de crainte.

ÉLECTRE.

J'ai trouvé sur la tombe cette boucle de cheveux...

LE CHŒUR.

De qui sont-ils? Quel homme ou quelle femme les y a déposés?

ÉLECTRE.

Il n'est pas difficile de le conjecturer.

LE CHŒUR.

Comment? Quoique plus jeune, instruisez-moi.

ÉLECTRE.

Je suis la seule ici qui pût offrir ce présent à mon père...

LE CHŒUR.

Tous ceux qui lui devaient cette offrande sont ses ennemis.

ÉLECTRE.

Ces cheveux d'ailleurs sont tout-à-fait semblables...

LE CHŒUR.

A quels cheveux?... je brûle de l'apprendre...

ÉLECTRE.

Aux miens; ils semblent être les mêmes.

LE CHŒUR.

Serait-ce un présent fait en secret par Oreste?

ÉLECTRE.

Il est assez vraisemblable que ces cheveux sont à lui [1].

LE CHŒUR.

Comment aura-t-il osé venir en ces lieux?

ÉLECTRE.

Il aura envoyé cette offrande à son père.

LE CHŒUR.

C'est un nouveau sujet de larmes, si elle annonce qu'il ne reverra plus sa patrie.

ÉLECTRE.

Ah! mon cœur est assailli des flots de la tristesse; un trait perçant m'a frappée. En regardant ces cheveux, mes yeux sont inondés des larmes

[1] Voilà le véritable sens du texte, qui n'a rien en soi que de raisonnable; au lieu que ceux qui l'on traduit ainsi : *Ils ressemblent parfaitement aux siens*, ont fait dire une absurdité à Eschyle.

les plus amères. A qui des Argiens pourraient-ils appartenir? Ce ne peut être à celle qui assassina son époux, à ma mère, dont la sacrilège aversion pour ses enfans dément un nom si tendre. Mais comment m'assurer qu'ils sont un don d'Oreste, du mortel le plus cher? Toutefois l'espoir me flatte... Hélas! que ces cheveux ne peuvent-ils parler, et dissiper mon cruel embarras? que ne me disent-ils si, séparés d'une tête ennemie, je dois les rejetter avec indignation, ou si, venant de mon frère, et légitime offrande de sa douleur, commune avec la mienne, ils sont un digne ornement du tombeau paternel. Dieux, qui le savez, je vous invoque!... De quelle tempête mon âme est agitée!... Si le salut m'attend, que ce faible germe jette donc une profonde racine!............ Encore un autre indice... des pas tracés, égaux aux miens... Je vois des vestiges différens... Les uns sont d'Oreste, les autres de quelque ami qui l'aura suivi... Le contour des pieds, les talons se rapportent aux miens... Hélas! tout accroît mon trouble et ma douleur.

## SCÈNE II.

### ÉLECTRE, LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Priez les dieux d'accomplir aussi bien le reste de vos souhaits.

ÉLECTRE.

Et qu'ai-je obtenu jusqu'à présent?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous désirez depuis longtemps.

ÉLECTRE.

Qui m'avez-vous donc entendu regretter?

ORESTE.

Je sais vos vœux ardens pour Oreste.

ÉLECTRE.

Eh bien! en quoi sont-ils exaucés?

ORESTE.

Le voici, n'en cherchez point un autre, et qui vous aime davantage.

ÉLECTRE.

Étranger, vous voulez me tendre quelque piége...

ORESTE.

C'est donc pour y tomber moi-même...

ÉLECTRE.

Vous voulez insulter à mes maux...

ORESTE.

A vos maux; dites-donc aux miens en même-temps...

ÉLECTRE.

Quoi! vous êtes Oreste? c'est à lui qne je parle?

ORESTE.

Je suis devant vous, et vous me méconnaissez! vous, qui, à l'aspect de ces cheveux offerts à mon père, étiez enivrée d'espérance; vous qui, observant les vestiges de mes pas, croyiez déjà me voir. Prenez cette boucle, approchez-la de mes cheveux, qui sont semblables aux vôtres, reconnaissez l'endroit d'où elle a été coupée; regardez ce voile, ouvrage de vos mains; si vos doigts ont formé ce tissu, ont tracé ces figures... Contenez-vous; modérez votre joie : ceux qui devraient le plus nous chérir sont devenus nos ennemis.

ÉLECTRE.

Cher objet des regrets de ta famille, espoir de ma vie, toi que j'ai tant pleuré! ah! ton courage te rendra le sceptre de ton père. Doux objet qui rassembles toutes les affections de mon ame! car je ne puis plus m'en défendre : oui, tout ce que je dus d'amour à mon père, à une mère, qu'il faut bien que je haïsse, à une sœur cruellement sacrifiée; tout est réuni pour toi, tendre frère, qui vas faire mon bonheur et ma gloire. Puissent la victoire, la vengeance, et sur-tout le Souverain des dieux, venir à notre secours!

ORESTE.

O Jupiter! Jupiter! contemple l'état où nous sommes réduits; vois les aiglons d'un aigle géné-

reux, qu'un affreux serpent étouffa dans ses replis; malheureux orphelins, que presse une faim cruelle, trop faibles pour rapporter au nid leur nourriture accoutumée. Tel est Oreste; telle est Electre, enfans privés de leur père, et tous deux bannis de leur palais. Si tu laisses périr les rejetons du roi qui t'honora jadis, et t'offrit de si pompeux sacrifices, de quelle main recevras-tu de semblables offrandes? Si tu perds la race de l'aigle, quel oiseau portera tes augures aux mortels? Cet arbre antique, s'il est séché jusqu'en sa racine, n'ombragera plus tes autels, aux jours de tes sacrées hécatombes. Protége-nous! Il t'est facile de tirer de son abaissement et de relever cette maison qui paraît anéantie.

LE CHŒUR.

Enfans, sauveurs de vos foyers paternels, n'élevez point votre voix; craignez de vous trahir, et qu'un vil délateur n'avertisse ceux qui régnent encore. Ah! puissé-je les voir dévorés par les feux du bûcher!

ORESTE.

L'oracle du puissant Apollon ne me trahira pas. Il m'ordonne de tout entreprendre; sa voix a tonné jusqu'au fond de mon cœur; il m'annonce d'effroyables malheurs, si je ne poursuis pas les assassins de mon père; il veut que je les frappe

comme ils l'ont frappé. Ses menaces instantes m'effraient encore. Si je n'obéis, des maux innombrables vengeront sur moi-même une ombre qui doit m'être chère. Celui qui apprend aux mortels à calmer des mânes irrités, m'a dit qu'un mal cruel, envahissant mes chairs, la lèpre, avec ses dents aiguës, attaquerait le principe de ma vie; que mes cheveux blanchiraient avant le temps. Il a parlé de furies redoutables qui naîtraient du sang de mon père; d'un spectre dont je verrais étinceler les regards dans la nuit. Car le trait, que du sein des ténèbres lancent ceux dont une main parricide a terminé la vie, et l'effroi nocturne, et la rage armée d'un fouet d'airain, déchirent, troublent et poursuivent de ville en ville le malheureux qui ne les venge pas. Dans cet état, plus de part aux sacrifices, aux libations; plus de place aux autels; plus d'hospitalité, ni de société, pour l'objet visible de la colère d'un père. Abhorré, méprisé du monde entier, il faut subir une mort lente dans de pénibles tourmens. Sans doute je dois croire à de tels oracles, et, quand je n'y croirais pas, je ne courrais pas moins à la vengeance. Trop de motifs sont ici réunis; l'ordre du ciel, la mort déplorable d'un père, la misère qui me presse, enfin la honte de voir asservis à deux femmes les citoyens courageux et célèbres qui détrui-

sirent Ilion; car Égiste a tout le cœur d'une femme : nous verrons bientôt si je me trompe.

LE CHŒUR.

O puissantes Parques! que Jupiter fasse éclater sa justice! que l'outrage soit puni par l'outrage! L'équité crie hautement, et réclame ses droits. Que le meurtre soit vengé par le meurtre! que celui qui frappe soit frappé! c'est la plus ancienne des lois [1].

ORESTE.

O mon père! père trop malheureux! revenu de mon exil au pied de ta couche funèbre, que dirai-je? que ferai-je pour obtenir que le jour ici succède à la nuit? Hélas! la pompe du deuil est le seul tribut que reçoive l'antique maison des Atrides.

[1] Cette loi, qu'on a nommé la *loi du talion*, était en effet fort ancienne, puisque les Grecs l'appelaient la loi de Rhadamante τὸ Ῥαδαμάνθυος δίκαιον. Elle était conçue ainsi, suivant Aristote (*in Ethicis*, lib. 5, cap. 8).

Εἴ κε πάθοι τά κ' ἔρεξε, δίκη κ' ἰθεῖα γένοιτο.

« Que la peine soit réputée juste, si le coupable souffre le » même mal qu'il a fait ».

Cette loi paraît être celle qui a été le plus universellement adoptée chez tous les peuples du monde. Moyse l'établit chez les Juifs : *œil pour œil, dent pour dent.* Solon rendit la loi du talion plus sévère encore chez les Athéniens. Il ordonna que celui qui crèverait un œil à un citoyen, aurait les deux yeux crevés. Voy. Diog. Laërce, *Vie de Solon.*

LE CHŒUR.

Mon fils, la dent dévorante du feu ne détruit pas le sentiment chez les morts. Leur courroux se montre après eux. Les mânes ont gémi, le vengeur a paru. Le père et les enfans confondent leurs larmes, et demandent justice.

ÉLECTRE.

Ecoute, à leur tour, ô mon père, mes regrets lamentables. Tes enfans pleurent sur ce tombeau, tous deux supplians, tous deux fugitifs. Quel bien leur est-il resté? que n'ont-ils pas souffert? Mais leurs maux ne sont pas sans remède.

LE CHŒUR.

Les dieux, s'ils le veulent, changeront ces plaintes en cris de joie; au lieu de ces lamentations funèbres, des chants de victoire ramèneront dans son palais ce frère qui vous rejoint.

ÉLECTRE.

Que n'es-tu mort, ô mon père! sous les murs de Troie, par le fer des Lyciens, laissant ton palais plein de ta gloire, et tes enfans assurés d'une vie honorable! Dans le sein d'une terre étrangère, tu aurais trouvé un superbe tombeau; mourant avec les amis qui moururent généreusement pour toi, tu eusses été grand jusques chez les ombres, prince toujours auguste, et honoré

des maîtres redoutables des enfers, parce que tu fus roi pendant ta vie, et que le destin avait mis entre tes mains le sceptre et la puissance. Mais, hélas! tu n'es point mort devant Ilion, et tu n'es point enseveli sur les rives du Scamandre, avec tous ces Grecs immolés par le fer. Ah! plût au ciel que ceux qui t'ont assassiné eussent péri de cette manière, et qu'exempt des maux que tu as éprouvés, tu eusses appris de loin leur trépas[1].

LE CHOEUR.

Ce destin, ô ma fille, eût été trop beau! vous demandez une faveur plus précieuse que toutes les faveurs du sort le plus prospère..... Vous cédez à la douleur.... mais la fortune vous a frappée d'un double coup. Vos défenseurs ne sont plus, et les mains de nos odieux tyrans ne respectent rien. Malheureux enfans! c'est vous sur-tout qui l'éprouvez!..

ÉLECTRE.

Cruelle pensée! trait qui déchire mon cœur! Jupiter! Jupiter! fais donc sortir enfin des enfers la punition due à de coupables et parricides mor-

[1] On a suivi le sens adopté par Paw; ce qui paraît d'autant plus naturel, qu'il donne lieu au chœur d'observer à Electre que le souhait qu'elle fait est au-dessus de toutes les faveurs de la fortune. Si l'on admet l'interprétation de Stanley, qui fait souhaiter à Electre que son père fût mort devant Troie, et, qu'exempte de tourmens, elle en eût appris la nouvelle, il semble qu'il n'y a pas lieu de s'écrier beaucoup sur un pareil souhait.

tels! Quand jouirai-je des larmes amères de ces indignes époux, à leur dernier soupir? C'est ma mère.... Eh! je le sais... Mais pourquoi me contraindre?... Le dieu de la vengeance vole autour de moi. La fureur et la haine enflamment mon visage, embrâsent mon cœur.... Jupiter, qui retient ton bras puissant? frappe, frappe des têtes criminelles, et fais-toi connaître à tes coups. Je demande justice de ces injustes mortels.... Déesse, qui vengez les morts, écoutez-moi: le sang versé demande du sang; ainsi le veut la loi: les furies appellent la mort pour venger des mânes infortunés.... Puissances de l'enfer, où êtes-vous? Imprécations des mourans, où est votre pouvoir? Voyez les restes infortunés des Atrides, honteusement chassés de leur palais. Jupiter, où sera notre réfuge?

LE CHŒUR.

Mon cœur tressaille lorsque j'entends ces plaintes lamentables. Tantôt vos gémissemens me jettent dans un affreux désespoir; tantôt votre audace, en se ranimant, suspend ma douleur, et me rend l'espérance.

ÉLECTRE.

Que dirai-je? rappellerai-je tous les maux que m'a fait souffrir une mère?.. Irai-je la flatter?... rien ne peut l'attendrir. Telle qu'un loup cruel, son ame féroce ne peut-être adoucie. Plus barbare

qu'une Cissienne [1], elle a frappé un coup terrible. Elle a redoublé, et bientôt on ne peut compter les blessures. Infortunée !... ma tête retentit encore du bruit de ces funestes coups !... O ma mère !... ô femme impie !... vous avez osé ensevelir un roi sans le concours de son peuple, un époux sans larmes ni regrets !

ORESTE.

Ah ! ciel, que d'outrages vous m'apprenez ! Les dieux et cette main les lui feront payer bien cher. Puissé-je mourir après m'être vengé !

ÉLECTRE.

A peine expiré, on lui coupa les extrémités du corps [2].... et, après l'avoir ainsi traité, elle l'ensevelit ici... Elle croyait vous dévouer à l'infortune.... Vous entendez l'horrible insulte faite à votre père...

ORESTE.

Quoi ! ce fut là son destin ?

ÉLECTRE.

Et moi accablée de mépris, d'indignités, écartée du palais comme un animal dangereux ; étran-

[1] Les Cissiens étaient une nation des Perses, dans le voisinage de Suze.

[2] Triclinus observe que les anciens croyaient qu'en coupant les extrémités du corps d'un homme assassiné, ils se mettaient à l'abri de la vengeance des furies que les morts suscitent contre leurs assassins.

gère à la joie, ne connaissant que les larmes, mon bonheur fut de cacher mes soupirs et mes pleurs. Que ce récit se grave dans votre cœur; que vos oreilles le transmettent jusqu'à votre ame : voilà ce qu'ils ont fait, voilà ce que vous vouliez savoir: que votre cœur soit inflexible. Et toi, mon père, viens te joindre à tes enfans; je t'appelle en pleurant, et tout ce qui est ici se réunit à moi, écoute-nous: reviens au jour; aide-nous contre tes ennemis, la force va lutter contre la force, la vengeance contre la vengeance; dieux, secondez la justice!

LE CHŒUR.

Je tremble en écoutant cette prière. L'arrêt est porté depuis long-temps; que nos vœux en précipitent l'effet! O suite fatale de malheurs! ô coups sanguinaires! coups sacrilèges de la vengeance! ô deuil funeste! ô maux sans remède, et enracinés dans la maison des Atrides! Ce n'est point par des mains étrangères, c'est toujours par les mains les plus chères qu'ils perdent la vie. Déesses des enfers, déesses de sang, vous entendez l'hymne qui vous est consacré! Dieux souterrains, écoutez nos prières; prêtez votre secours à ces enfans, et faites-les triompher!

ORESTE.

O mon père! tu tombas sous d'indignes coups! rends-moi ton sceptre et ta puissance.

ÉLECTRE.

Et moi aussi, mon père, j'ai besoin de ton secours pour tromper Égiste, et lui donner la mort; alors les humains te rendront de légitimes honneurs; et, dans les jours consacrés aux mânes, tu ne seras point honteusement privé d'offrandes et de sacrifices. Alors, rétablie dans ton palais et dans mes biens, aux jours de mon hymen, je t'apporterai des libations, et ta tombe sera le premier objet de mon culte.

ORESTE.

Terre ouvre-toi; que mon père voie ce combat[1].

ÉLECTRE.

O Proserpine! donne-nous une victoire éclatante!

ORESTE.

Mon père, souviens-toi du bain où tu perdis la vie!

ÉLECTRE.

Souviens-toi de ces lacs où tu trouvas la mort!

ORESTE.

Tu fus arrêté dans de honteuses chaînes!

ÉLECTRE.

Tu fus surpris dans un infâme piége!

ORESTE.

Réveille-toi au souvenir de ces outrages.

[1] Voilà de ces *duo* à la manière d'Eschyle, tels qu'on n'en trouve point de pareils dans les autres tragiques. Cette invocation à deux voix alternatives, composée de vers égaux, est du plus grand effet. Elle a été imitée dans la dernière *Electre* française.

ÉLECTRE.

Lève, lève ta tête auguste; envoie la vengeance au secours de tes enfans, ou plutôt rends toi-même les coups qui te furent portés, si tu veux vaincre ainsi que tu fus vaincu. Entends cette dernière prière, ô mon père! Tu vois à ce tombeau deux orphelins; prends pitié de ton fils et de ta fille; ne laisse point périr en eux la race de Pélops. Par eux tu survis à toi-même. La gloire de ses enfans ressuscite un père, pareille au liége qui soutient le filet, et l'empêche de se perdre au fond des eaux. Ecoute-nous; c'est sur toi que nous pleurons. Tu t'assureras toi-même, en exauçant nos vœux, ces justes hommages dus à ta tombe et à tes cendres mal honorées jusqu'ici. (*à Oreste.*) Le projet est formé, il est temps de l'exécuter; il est temps d'éprouver les dieux.

ORESTE.

J'y cours.... Toutefois, avant tout, apprenez-moi pourquoi elle a envoyé ces offrandes. Qui l'engage à tenter aujourd'hui de réparer un mal irréparable? Honneurs tardifs rendus à une cendre insensible! Que peut-elle attendre de ces dons? ils sont trop au-dessous de son forfait. Toutes les libations réunies n'expieraient point le sang d'un seul homme: telle est la loi. Cependant instruisez-moi, si vous le pouvez.

LE CHŒUR.

Je le puis, ô mon fils! car j'étais présente. Effrayée par un songe et des visions nocturnes, cette femme impie a ordonné ces sacrifices.

ORESTE.

Savez-vous quel est ce songe?

LE CHŒUR.

Elle a cru, nous a-t-elle dit, enfanter un serpent.

ORESTE.

Et cette vision, comment a-t-elle fini?

LE CHŒUR.

Le monstre nouveau né, comme un enfant dans ses langes, s'est approché pour chercher sa nourriture; et dans ce songe elle lui a présenté la mamelle.

ORESTE.

Sans doute cet odieux serpent l'a blessée?

LE CHŒUR.

Il a sucé à longs traits le sang avec le lait.

ORESTE.

Ah! ce songe sera réalisé.

LE CHŒUR.

Saisie d'effroi, elle s'éveille, elle crie; aussitôt les lampes éteintes ont commencé à briller dans le palais. Ensuite elle a ordonné ces libations funèbres, dans l'espérance de prévenir ainsi les maux qui la menacent.

ORESTE.

O terre! ô tombeau de mon père! puissé-je accomplir ce songe! il me paraît avoir avec moi un entier rapport. Le serpent est né dans le sein qui m'a conçu: enveloppé de langes, il a sucé la mamelle qui m'a nourri, mais il en a fait couler le sang avec le lait. De douleur et d'effroi la nourrice a gémi; le monstre affreux, par elle-même allaité, est le présage de sa mort. Je serai le serpent: je lui arracherai la vie; je vérifierai le songe. Vous-même ne l'interprétez-vous pas ainsi?

LE CHŒUR.

Ah! telle en soit l'issue! Mais instruisez vos amis. Qui doit agir? qui doit rester?

ORESTE.

Un mot expliquera tout. Électre doit rentrer, et cacher soigneusement mes projets. Par la fraude ils ont immolé un héros; par la fraude, et dans un piége, ils mourront à leur tour. Ainsi l'a prédit le dieu des oracles, Apollon, prophète qui jusqu'ici ne fut jamais menteur. Pour moi, sous l'extérieur d'un voyageur, je me présenterai avec Pylade aux portes de ce palais, comme hôte et ami de guerre de cette famille. Nous imiterons le langage usité près du Parnasse, et l'accent phocéen. Sans doute personne ne nous accueillera dans ce palais : car tout y respire la violence.

Nous attendrons que quelque passant nous aperçoive, et leur dise : « Pourquoi rebuter ces étran- » gers? Égiste n'est-il pas ici? ne les y sait-il » point»? Si une fois je passe le seuil de la porte, soit que je le trouve assis au trône de mon père, soit qu'il vienne à moi pour me parler et me considérer; n'en doutez pas, avant qu'il ait pu me dire : Étranger, qui êtes-vous? je l'étends mort à mes pieds du coup le plus rapide; et bientôt un sang plus précieux abreuvera, pour la troisième fois, la furie qu'ici la mort ne cesse d'accompagner. Vous donc, Électre, faites que dans le palais tout concoure à l'exécution de mon dessein. (*Au chœur.*) Vous, faites des vœux; sachez parler et vous taire à propos. Pylade aûra l'œil sur le reste, et m'assurera le succès de ce sanglant combat.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

L'air est peuplé d'oiseaux cruels et redoutables : les antres de la mer abondent de monstres ennemis des mortels; les tempêtes dans les nues se forment des vapeurs de la terre; des oiseaux, des monstres, des tempêtes on peut connaître, on peut prévenir la fureur.

Mais qui connaît jusqu'où va l'audace des humains, l'emportement des femmes, la fureur de

l'amour, toujours voisin du malheur, et la rage des passions? L'odieux amour dans le cœur d'une femme, est plus féroce que l'homme et la brute. Témoin, sans nous élever à des pensées plus hautes, le projet conçu par une mère barbare, la malheureuse Althée[1], d'enflammer le tison fatal auquel les Parques avaient attaché la vie de son fils, au moment qu'il avait vu le jour, et fait entendre ses premiers cris.

Témoin la sanguinaire et détestable Scylla[2], qui sacrifia à ses ennemis le mortel le plus cher. Séduite par les colliers brillans des Crétois, par les dons de Minos, l'impie! elle coupe sans balancer, l'immortel cheveu de son père endormi, et soudain Nisus descend chez les ombres. Puis-

[1] Althée était la mère de Méléagre. Homère en parle au IX[e] liv. de l'*Iliade*, mais sans rien dire de ce tison fatal, auquel les parques avaient attaché la vie de Méléagre. Ovide en fait mention au VI[e] livre des *Métamorphoses* :

Stipes erat quem cùm partus enixa jaceret
Thestias, in flammam tristes posuere sorores,
Staminaque impresso fatalia pollice nentes,
Tempora, dixerunt, eadem lignoque tibique
O modo nate, damus.

[2] Ovide, liv. VIII des *Métamorphoses*, dit que Scylla fut séduite par l'Amour, lorsqu'elle se détermina à couper le cheveu fatal d'ou dépendait la vie de Nisus son père :

. . . . . . . . . . Suasit amor facinus.

que nous retraçons ces tristes histoires, rappelons, quoiqu'avec peine, un odieux hymen, funeste à une famille entière, et la trahison d'une épouse contre un époux vaillant et courageux. Qu'un homme se venge de ses ennemis, c'est là sa gloire: l'honneur d'une femme est de régler en paix sa maison; que jamais elle n'ose armer ses mains!

Mais tout céde au crime de Lemnos: crime exécrable, par-tout détesté [1]. Quel forfait lui peut-on comparer? Aussi la race entière qu'avait souillée un odieux sacrilège, a disparu de la terre, en butte au mépris des humains: nul d'eux ne respecte ce que haïssent les dieux.

Que ne dois-je point justement augurer d'un tel exemple! Le glaive tranchant de la vengeance brille sur des têtes coupables. Ce n'est point impunément qu'on foule aux pieds toutes les loix. La majesté de Jupiter a été outragée; mais les fondemens de sa justice sont inébranlables. La Parque aiguise le fer, et ramène un fils dans cette maison. Erynnys, à qui rien n'échappe, vient demander compte du sang versé depuis long-temps.

[1] Il est question du massacre que les femmes de *Lemnos* firen en une seule nuit de tous leurs maris, massacre que racontent en détail Stace, dans le V$^{e}$. livre de sa *Thébaïde*, et Valérius Flaccus, dans le II$^{e}$. de ses *Argonautiques*. R.-R.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE.

Ils frappent à la porte du palais.

ORESTE.

Esclaves, répondez-moi..... (*Il frappe une deuxième fois*). N'y a-t-il donc personne dans ce palais... (*Il frappe une troisième fois*). Pour la troisième fois, je demande celui qui doit recevoir les étrangers, si Égiste connaît l'hospitalité.

## SCÈNE II.

LES MÊMES. LE PORTIER.

LE PORTIER.

Me voici, étrangers, qui êtes-vous?

ORESTE.

Allez m'annoncer à vos maîtres, ce sont eux que je cherche; je leur apporte des nouvelles intéressantes; hâtez-vous, le char ténébreux de la nuit approche; il est temps, pour des voyageurs, de s'arrêter chez des hôtes favorables. Que celle qui commande ici, que la maîtresse vienne... ou plutôt amenez ici le maître; je lui parlerai sans con-

trainte : un homme devant un homme s'explique librement et sans détour.

Le portier rentre, et fait venir Clytemnestre.

## SCÈNE III.

### LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Étrangers, dites-nous ce que vous demandez? Vous trouverez ici ce que vous avez droit d'attendre : des bains, des lits pour vous remettre de vos fatigues, et des cœurs remplis de bienveillance; si quelqu'affaire plus importante vous amène, ce soin regarde mon époux, je l'en instruirai.

ORESTE.

Je suis Phocéen de Daulis, je venais à Argos, chargé moi-même comme vous voyez de mon propre bagage; j'ai rencontré un homme qui m'était inconnu, mais qui m'a dit être Strophius le Phocéen, il m'a demandé où j'allais, m'a montré le chemin : « Étranger, a-t-il ajouté, puisque » vous allez à Argos souvenez-vous de dire aux » parens d'Oreste qu'il est mort; ne l'oubliez point. » A votre retour, vous m'apprendrez s'ils veulent » qu'on le rapporte à Argos, ou qu'on l'ensevelisse » à jamais dans la terre étrangère où il avait trouvé » l'hospitalité. Pour ce moment, sa cendre juste-

» ment honorée de nos larmes, est enfermée dans » une urne d'airain ». Je vous rends ce qu'il m'a dit, j'ignore si je parle à ceux qu'intéresse cette nouvelle; mais il faut que la mère d'Oreste en soit instruite.

ÉLECTRE.

O malheureuse! je suis perdue sans ressource! Destin irrésistible qui poursuis notre race, rien ne t'échappe; tu me prives de tous les objets qui m'étaient chers; tes traits inévitables atteignent jusqu'à ceux qui étaient les plus éloignés. Oreste se tenait prudemment dans un port assuré contre la tempête; mais aujourd'hui tu détruis avec lui l'espoir consolateur qui nous restait de revoir les jours de la joie.

ORESTE.

C'était en apportant d'heureuses nouvelles que j'eusse désiré de me faire connaître à des hôtes si respectables, et mériter d'en être accueilli. Qui, plus qu'un hôte, souhaite du bien à ses hôtes? Mais, après ma promesse, je me serais fait un crime de ne point informer de cet événement des personnes généreuses dont je reçois l'hospitalité.

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en serez ni moins dignement traité, ni moins ami de cette maison; tôt ou tard, quelqu'autre voix nous eût instruits; mais il est temps

pour des voyageurs fatigués d'une longue journée, de goûter quelque repos; esclave, menez-le avec ceux qui le suivent dans l'appartement des hôtes; qu'ils y trouvent tout ce qui convient; je vous en charge, et vous m'en répondrez. Pour nous, allons informer de cette nouvelle le maître de ces lieux; nous avons des amis; délibérons avec eux sur cet événement.

## SCENE IV.

LE CHŒUR.

Gardons, chères compagnes, gardons bien le secret d'Oreste; ô vénérable terre! ô tombe respectable, étendue sur la cendre d'un roi, qui commanda jadis à mille vaisseaux, écoutez nos vœux, protégez Oreste! Voici l'instant où l'artifice doit le servir; que le dieu des ombres, Mercure souterrain, le mène lui-même à ce sanglant combat.

**Elles aperçoivent quelqu'un qui sort du palais; aussitôt elles changent de discours.**

Cet étranger n'aura porté ici que le deuil....

## SCÈNE V.

LE CHOEUR; GYLISSE, nourrice d'Oreste.

LE CHŒUR.

Je vois la nourrice d'Oreste, baignée de larmes. Gylisse, qui vous fait ainsi franchir les portes du

palais? La douleur qui vous accompagne, éclate malgré vous.

GYLISSE.

Celle qui reçoit ces étrangers, m'ordonne de chercher Égiste sans tarder, afin qu'il puisse lui-même apprendre de leur bouche, avec certitude, la nouvelle qu'ils ont apportée. Devant ses esclaves elle a caché, sous un visage triste, la joie que lui donne cet événement. Ces hôtes ont comblé son bonheur, et le malheur de cette famille. Certes, Égiste pourra s'abandonner à la joie en écoutant ce récit. Ah! malheureuse! les maux affreux, accumulés depuis long-temps dans le palais des Atrides, avaient bien affligé mon cœur; mais je n'avais pas encore éprouvé de douleur pareille. Mon courage m'avait fait tout supporter; mais, mon cher Oreste... l'affection de mon âme... que j'avais nourri au sortir du sein maternel... dont les cris m'ont si souvent appelé dans la nuit!... Que de peines et que de fatigues perdues! car pour élever un enfant dépourvu de raison ainsi que la brute, ne faut-il pas mille attentions? Enveloppé dans ses langes, soit que la faim, la soif, ou d'autres nécessités le pressent, il ne peut s'exprimer. Le faible instinct auquel il obéit, est tout ce qui le guide. Hélas! nourrice et gouvernante, l'une et l'autre sont bien trompées dans leurs soins! l'une et l'autre en reçoivent le même prix. Ce double office, c'est

moi qui en avais été chargée, en recevant Oreste des mains de son père; et maintenant, infortunée! j'apprends qu'il n'est plus... Mais allons trouver celui qui a causé tous nos malheurs. Qu'avec plaisir il m'écoutera!

LE CHŒUR.

Mais, comment a-t-elle ordonné qu'il vînt?

GYLISSE.

Comment?... Expliquez-vous; je ne vous entends pas.

LE CHŒUR.

A-t-elle dit qu'il vînt seul, ou avec ses gardes?

GYLISSE.

Avec la suite armée qui l'accompagne.

LE CHŒUR.

C'est ce qu'il ne faut point dire à ce maître odieux; dites-lui qu'il vienne seul et sans crainte apprendre la nouvelle. Faites promptement ce message avec joie: votre bonheur, sans que vous le sachiez, en dépend.

GYLISSE.

Y pensez-vous? après cette nouvelle?...

LE CHŒUR.

Mais, si Jupiter enfin détournait nos maux...

GYLISSE.

Eh! comment? Oreste n'est-il pas mort, et notre espoir avec lui?

LE CHOEUR.

Pas encore : qui lirait bien dans l'avenir en jugerait autrement.

GYLISSE.

Que dites-vous ? Seriez-vous mieux instruite que nous ?

LE CHŒUR.

Allez, exécutez les ordres qu'on vous a donnés ; laissez au ciel le soin d'accomplir ses desseins.

GYLISSE.

Je vais donc, et vous obéis. Puissent les dieux nous regarder favorablement!

## SCÈNE VI.

LE CHŒUR.

Maintenant, père des dieux de l'Olympe, exauce mes vœux! fais que mes justes désirs aient leur entier accomplissement! Tu sais pourquoi je t'implore, ô Jupiter! veille sur lui, dieu puissant ; fais que dans cette maison il surmonte ses ennemis. Si tu lui prêtes ton invincible appui, il leur fera sentir tout le poids de sa vengeance. Tu vois le fils d'un homme qui te fut cher, enchaîné au char de l'infortune ; modère l'excès de ses travaux. Pourra-t-il fournir jusqu'au bout sa pénible carrière? Le verrons-nous toucher enfin au terme désiré de ses peines? Et vous tous, hôtes de ces vénérables

foyers, dieux bienfaisans, écoutez-nous! voici votre jour; vengez ceux dont jadis on versa le sang.

Mais que la mort n'engendre plus la mort. Ces derniers coups seront justes. Habitant de l'antre prophétique! qu'Oreste rentre dans son palais; que nos yeux le voient libre, et sorti des ténèbres qui le couvrent! Qu'avec toi le fils de Maïa lui prête un juste secours, et seconde ses projets! Trop souvent tes oracles sont obscurs, et tes paroles inexplicables s'enveloppent d'une nuit qu'aucun jour ne dissipe. Mais si tu lui donnes la victoire, nous te présenterons les plus riches offrandes, en honorant de nos larmes le tombeau de notre roi. Le succès d'Oreste fera notre bonheur, et sera la fin des maux d'une famille que nous aimons. Et toi, cher prince, raffermis ton courage; à l'instant de frapper, si elle te dit : Mon fils, c'est ta mère qui te prie; rappelle ce qu'elle osa contre ton père; achève une horrible vengeance; endurcis ton cœur [1]; rends à l'ombre qui t'est chère, aux vivans que tu hais, ce que leur doit ta colère; fais couler le sang; immole de coupables assassins.

[1] Littéralement : *Prenant un cœur de Persée.*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

## SCENE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, ÉGISTE, GYLISSE.

ÉGISTE.

On est venu me chercher, je suis accouru. J'apprends que des étrangers arrivés ici, répandent la nouvelle de la mort déplorable d'Oreste. L'annoncer dans le palais, ce serait ajouter une nouvelle amertume aux cuisans souvenirs dont un meurtre récent a rempli les cœurs. Mais comment m'assurer de la vérité d'un pareil discours? Ne serait-ce point un bruit légèrement adopté par des femmes craintives, et qui tombera bientôt? Êtes-vous bien instruite de cette nouvelle?

GYLISSE.

Je l'ai entendu dire : mais entrez; interrogez ces étrangers. Les rapports ne sont d'aucune importance, quand on peut soi-même s'éclaircir.

ÉGISTE.

Oui, je veux les voir, et apprendre s'ils ont eux-mêmes été témoins de sa mort, ou si c'est un bruit peu fondé. Ils ne pourront tromper ma pénétration.

Il entre avec Gylisse.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

O Jupiter! que dirai-je? par où commencerai-je mes prières et mes supplications? comment exprimer tous mes vœux? Bientôt le fer meurtrier, rougi de sang, anéantira pour jamais la race d'Agamemnon, ou lui rendra l'éclat, la liberté, le sceptre, et les biens de son antique héritage. Tel est le combat qu'Oreste va livrer seul à deux sacrilèges assassins. Puisse-t-il remporter la victoire!

ÉGISTE, derrière le théâtre.

Hélas! hélas! ah! dieux!

LE CHŒUR.

Frappe, redouble..... (*Ils voient quelqu'un qui sort du palais.*) Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il dans le palais?.... (*A part.*) Tout est fait; éloignons-nous, afin de paraître n'y prendre aucune part.

## SCENE III.

LE CHOEUR, UN ESCLAVE ou OFFICIER, qui sort du côté où est entré Égiste, et va frapper à l'appartement de la reine, auquel on doit supposer que conduit une porte différente de celle par laquelle Égiste est entré.

L'ESCLAVE.

Ah! malheureux, malheureux! mon maître est



mort!... Ah! trois fois malheureux! Egiste n'est plus!... Mais ouvrez vîte, ouvrez l'appartement des femmes.... Dépêchez.... non pour secourir Égiste.... hélas! il n'est plus temps.... Ouvrez donc... Personne n'entend... Ils semblent endormis.... mes cris sont inutiles.... Où est Clytemnestre? que fait-elle? Ah! bientôt sa tête va tomber aussi sous le glaive de la vengeance.

## SCÈNE IV.

### LE CHOEUR, L'ESCLAVE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Qu'est-ce? d'où viennent ces cris?

L'ESCLAVE.

Ceux qu'on disait morts ont tué les vivans.

CLYTEMNESTRE.

Ah! dieux, j'entends cette énigme. La ruse nous perd comme elle nous avait servis.... Qu'on me donne au plutôt une hache, quelqu'arme.... Puisque j'y suis réduite, voyons à qui demeurera la victoire.

## SCÈNE V.

### LE CHOEUR, CLYTEMNESTRE; ORESTE, une épée à la main.

ORESTE.

C'est vous que je cherche; Égiste a reçu son salaire.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! malheureuse ! cher Égiste, tu n'es plus !

ORESTE.

Vous l'aimiez ? eh bien ! vous serez dans le même tombeau; soyez-lui fidèle jusqu'après sa mort. Il la saisit, et veut la tuer.

CLYTEMNESTRE.

Arrête, ô mon fils ? Respecte le sein où tu reposas si souvent, où tu suças le lait qui t'a nourri.

ORESTE, Il s'arrête, et se tourne vers Pylade.

Pylade, que ferai-je ? Puis-je, sans frémir, poignarder ma mère !

ORESTE.

Où sont les oracles de Pytho ? où sont tes sermens ? Ne crains d'ennemis que les dieux.

ORESTE, après une pause.

...... Tu l'emportes; et tes conseils sont justes... ( *à Clytemnestre, en l'entraînant.* ) Suivez-moi ; c'est auprès de lui ( *montrant, derrière le théâtre, l'endroit où l'on doit supposer qu'il a tué Egiste* ) que je veux vous immoler. Vivant, vous l'avez préféré à mon père; que la mort vous unisse encore avec lui ; vous, l'amante de ce traître ; vous, l'ennemie de votre époux !...

CLYTEMNESTRE.

J'ai nourri ton enfance, épargne ma vieillesse.

ORESTE.

Vous avez tué mon père; vivrais-je avec vous?

CLYTEMNESTRE.

Le destin, mon fils, a tout fait.

ORESTE.

C'est le destin aussi qui va vous donner la mort.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, crains les imprécations d'une mère.

ORESTE.

Ma mère?... vous, qui m'avez abandonné à l'infortune.

CLYTEMNESTRE.

Je ne t'ai abandonné qu'à des hôtes fidèles.

ORESTE.

Vous m'avez vendu, moi, fils d'un père libre.

CLYTEMNESTRE.

Eh! où est le prix que j'en ai reçu?

ORESTE.

Le prix! je rougirais de le dire....

CLYTEMNESTRE.

Dis-le, mais dis aussi les infidélités de ton père.

ORESTE.

Etait-ce à vous, assise en ce palais, d'accuser un héros éloigné?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, l'absence d'un époux est pénible à sa femme.

ORESTE.

Mais l'époux absent ne travaille que pour elle.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, tu veux donc tuer ta mère?

ORESTE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui vous condamnez.

CLYTEMNESTRE.

Songes-y : des chiens dévorans vengeront une mère.

ORESTE.

Ne vengeront-ils pas un père, si je l'oublie?

CLYTEMNESTRE.

En vain je pleure au bord du tombeau....

ORESTE.

Le destin de mon père a décidé votre sort.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! j'ai engendré et nourri ce serpent! Songe effroyable, vous n'étiez que trop vrai!

ORESTE.

Coupable d'un parricide, un parricide vous punit.

Il entraîne Clytemnestre hors du théâtre.

## SCÈNE. VI.

LE CHŒUR.

Plaignons-les l'un et l'autre; mais si le malheureux Oreste est contraint de répandre tant de sang, souhaitons du moins que le flambeau de cette race ne s'éteigne point à jamais!

Le temps a vengé Priam et ses sujets : deux guerriers, deux lions sont entrés dans la maison d'Agamemnon; instruit par l'oracle d'Apollon, le héros exilé a tout accompli. Envoyé par l'ordre du ciel, qu'il triomphe dans son palais; il a trouvé le terme de ses peines; il rentre dans ses biens qu'avaient usurpés deux impurs assassins.

Ceux qui avaient vaincu par la fraude, sont punis par la ruse. La véritable fille de Jupiter a saisi le glaive : mortels, avec raison nous la nommons la justice; sa colère exterminatrice a soufflé sur ses ennemis; le prophète du Parnasse, qui sur ce mont habite l'antre profond de la terre, l'avait prédit hautement; Thémis visite enfin dans sa vengeance la femme perfide qui l'avait outragée.

La divinité est comme forcée à ne point servir les méchans; adorons, il est juste, la puissance qui régle les cieux.

**Oreste paraît en ce moment; les portes du palais sont ouvertes; on voit dans l'éloignement les corps d'Egiste et de Clytemnestre. On apporte en même temps la robe dans laquelle Agamemnon s'était trouvé enveloppé, lorsqu'il avait été assassiné au sortir du bain.**

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, ORESTE, ÉLECTRE, PYLADE, ARGIENS.

LE CHŒUR.

Enfin le jour luit : notre joug pesant est brisé ; long-temps nous avons craint ici de vous voir couché pour jamais dans la nuit du malheur ; bientôt le temps qui fait tout, changera la face de ce palais, quand vos expiations en auront lavé les souillures ; la fortune plus riante, écoutera nos vœux ; les destins de cette famille prendront un autre cours : enfin le jour luit.

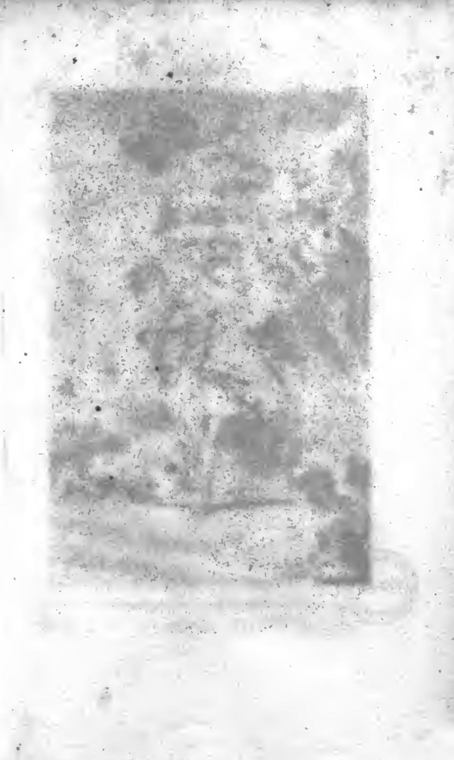
ORESTE.

Voyez ces deux tyrans d'Argos, (*il montre les deux corps*) ces parricides destructeurs de ma maison, naguères assis orgueilleusement sur le trône, unis par l'amour, et maintenant encore, comme on en peut juger, fidèles à leurs sermens. Tous deux s'étaient juré de tuer mon malheureux père, et de mourir ensemble ; ils ont tout accompli. Voyez, vous qui en avez si souvent entendu parler, voyez ce tissu artificieux, dont l'infortuné ne put se débarasser ; ce lien dont ses mem-

bres se trouvèrent enchaînés. (*A des esclaves qui portent la robe dont il parle*) Etendez et montrez ce fatal vêtement; que le père, non celui d'Oreste, mais de toute la nature, le Soleil, voye l'ouvrage impie d'une épouse. Un jour si l'on m'accuse, il témoignera qu'avec justice j'ai donné la mort, je ne dis point à Égiste, il a subi le sort dû à un vil adultère, mais à ma mère... Quoi donc! celle qui conçut tant de haine contre un époux, de qui l'amour avait formé dans son sein des enfans, gages de sa tendresse, autrefois précieux, aujourd'hui funestes, est-ce ainsi que je dois la nommer? N'est-ce point une hydre, une vipère, dont le tact seul, même sans morsure, empoisonne? Ce filet, ce réseau, ce voile perfide, est-ce un piége destiné aux hôtes des bois, ou un vêtement de mort, un linceul sépulcral? Invention infâme, digne d'un brigand, qui, perfide envers ses hôtes, ne vivant que de vols, aidé par ce tissu dans ses assassinats, accumulerait aisément des forfaits! Grands dieux! que jamais pareille épouse n'habite avec moi; puissé-je plutôt mourir sans postérité!

LE CHŒUR.

(*Il considère les deux corps.*) Ah! déplorable spectacle!.... (*Il regarde particulièrement le corps de Clytemnestre.*) Cette mort est horrible. (*Il voit Oreste, qui, les yeux fixés sur le corps*







Mes sens égarés m'emportent malgré moi. T. II. P. 181.

*de sa mère ; commence à se troubler.*) Plus il s'arrête à la considérer, plus sa douleur augmente.

ORESTE.

Fut-elle innocente ou coupable?... Ah! j'en crois cette robe que le poignard d'Égiste a teinte d'un sang dont les taches n'ont pu être effacées par le temps. A la vue de ce tissu, fatal à mon père, tantôt je m'applaudis... tantôt je gémis, je pleure son crime, sa punition, cette race entière... Ma victoire est affreuse, et souille ma main.

LE CHŒUR.

(*Il voit le trouble d'Oreste qui s'augmente peu à peu.*) Nul des mortels ne devient criminel impunément: ils sont châtiés, les uns plutôt, les autres plus tard.

ORESTE.

Quoi qu'il en soit, je sais le sort qui m'attend; tels que des coursiers fougueux qui s'échappent, mes sens égarés m'emportent malgré moi, mon cœur soupire de crainte, et palpite de rage. Tandis que je me possède encore, chers amis, je le répète, ce n'est point injustement que j'ai tué une mère souillée du sang de mon père, et abhorrée des dieux ; le prophète de Pytho, je l'atteste, a conduit mon bras lui-même. Ses oracles m'ont assuré que cette action ne serait point regardée comme un crime. Si je ne l'eusse pas faite, il m'annonçait une punition que je ne dirai point, car aucun trait

n'en peindrait l'horreur. J'irai donc avec cette couronne et ce rameau, j'irai dans son sanctuaire, centre de la terre [1], où brûle une flamme incorruptible : là j'expierai mon parricide; il m'a défendu d'embrasser d'autres autels. Vous, Argiens, soyez témoins un jour si j'ai mérité ces maux : pour moi, désormais errant, vagabond, exilé, voilà le renom que je laisserai en mourant.

LE CHŒUR.

Votre vengeance fut légitime, ne vous accusez pas vous-même, ne présagez point de malheurs; vous avez délivré toute la ville d'Argos, et c'est justement que vous avez étouffé deux monstres.

ORESTE.

(*Il devient furieux.*) Ah! chères amies!.... je les vois ces noires Gorgones.... entourées de serpens sans nombre... Je ne puis les attendre...

LE CHŒUR.

Quels fantômes vous troublent? O prince si fidèle à votre père! que craignez-vous?

ORESTE.

Ce ne sont pas des fantômes, ce sont les chiens dévorans, les furies qui vengent une mère.

[1] Les Grecs, je ne sais sur quel fondement, avaient placé le centre de la terre à Delphes. On y entretenait, ainsi qu'à Athènes et à Rome, un feu qu'on ne laissait point éteindre. Ce n'étaient point des vierges, mais des femmes veuves qui étaient chargées de l'entretenir. (Voyez Plutarque. *Vie de Numa.*)

LE CHŒUR.

Vos mains fument encore de sang, voilà la cause de votre trouble.

ORESTE.

Puissant Apollon!... leur foule augmente.... le sang distille de leurs yeux!

LE CHŒUR.

Il est des expiations : allez implorer Apollon, il vous délivrera de vos maux.

ORESTE.

Vous ne les voyez pas.... mais moi je les vois..... elles me poursuivent, je ne puis les attendre..... Il sort.

LE CHŒUR.

Puissiez-vous être heureux, et qu'un dieu bienfaisant daigne veiller sur vous.

Trois fois la tempête a battu ce palais. On y a vu le déplorable Thyeste dévorer lui-même ses enfans; on y a vu le plus grand des rois, le chef de la Grèce massacré dans un bain; aujourd'hui Oreste est venu réparer, le dirai-je, ou combler ces malheurs. A quel terme s'arrêteront-ils? où se terminera cette suite horrible de meurtres et de vengeances?

FIN DES COÉPHORES.

# EXAMEN
## DE LA TRAGÉDIE
## DES COÉPHORES.

C'est peut-être dans cette pièce, plus que dans toute autre, qu'on peut remarquer que l'art, tel que nous l'avons défini, c'est-à-dire une heureuse combinaison de moyens pour étonner et intéresser les spectateurs, a manqué à Eschyle; et c'est en comparant cette pièce avec celle de Sophocle, qu'on pourra mieux juger de la différence qui régnait entre ces deux grands poëtes. L'ouverture de la scène se fait par l'arrivée d'Oreste, qui, sans dire, à la manière d'Euripide, *je suis Oreste*, se fait aisément connaître dans son invocation à Mercure, et par ces mots : *j'aperçois Électre, ma sœur*. Mais cette première scène, que les anciens nommaient le prologue, parce qu'elle précédait l'entrée du chœur, n'annonce pas tout ce qu'elle devrait annoncer, comme dans *l'Électre* de Sophocle. Depuis quand Oreste est-il absent d'Argos? Quel projet a-t-il, et quels moyens compte-t-il employer? Voilà ce qu'on voudrait d'abord

savoir, et ce qu'on trouve si parfaitement annoncé en peu de mots dans Sophocle. Cependant Oreste, coupant ses cheveux pour en faire une offrande au tombeau de son père, a quelque chose de tendre et de religieux qui prépare les grands mouvemens de cette tragédie, et particulièrement la reconnaissance du frère et de la sœur; et on peut dire que c'était avoir déjà le sentiment de l'art, que d'avoir aussi heureusement préparé cette belle scène. Ces cheveux offerts sur le tombeau d'Agamemnon devaient servir naturellement d'indices aux yeux d'Électre, et lui annoncer le retour de son frère, non parce que la couleur les lui fait reconnaître, comme on l'a cru, mais parce qu'Électre devait penser qu'il n'y avait que son frère qui pût présenter une pareille offrande. Ce signe de reconnaissance était suffisant pour porter la joie et l'espérance dans le cœur d'Électre; et je ne conçois pas pourquoi Eschyle a voulu y ajouter un autre signe, qu'on a regardé, avec raison, comme puéril et absurde, et qui était absolument inutile. La boucle de cheveux rapprochée de celle d'Oreste, et le voile tissu des mains d'Électre que ce frère offre aux yeux de sa sœur, étaient des moyens suffisans pour fonder la reconnaissance. Je serais presque tenté de penser qu'il y avait quelque tradition qui avait engagé Eschyle à employer comme un indice, aux yeux d'Electre, la conformité de ses

pieds avec ceux de son frère. Sans cela, comment imaginer qu'Eschyle se fût servi d'un moyen surabondant, et en même-temps tout-à-fait ridicule ?

Les moyens que le poëte emploie ensuite pour amener le dénouement sont heureusement conçus, et ont été imités par Sophocle. Mais Eschyle fait mourir Égiste avant Clytemnestre, et Sophocle fait mourir Clytemnestre avant Égiste. La gradation de l'intérêt semble mieux observée dans Eschyle ; car le meurtre de ce tyran paraît fait pour préparer l'autre. J'observerai que ces mots terribles, *frappe*, *redouble*, prononcés par le chœur, lorsqu'Oreste poignarde Égiste, sont mis, par Sophocle, dans la bouche d'Électre, au moment que son frère poignarde Clytemnestre ; et que cette imitation, devenue exagérée a rendu horrible une situation qui n'excitait que la terreur. Ce n'est pas encore la seule différence qu'il y ait dans la catastrophe de ces deux poëtes. Dans Eschyle, Oreste, prêt à tuer sa mère, est attendri ; il frémit du meurtre qu'il va commettre, et il a besoin que Pylade lui rappelle les oracles des dieux. Dans Sophocle, au contraire, Oreste ne témoigne ni alarmes, ni remords ; et cette insensibilité, horrible en soi, ne serait pas supportable, si Sophocle n'avait pas employé autant d'art pour dessiner ses caractères et préparer la catastrophe. Remarquons encore que Clytemnestre, dans Es-

chyle, armant son bras d'une épée pour attaquer son fils, devient plus criminelle, et semble ainsi mériter mieux le sort qu'elle éprouve.

Voilà donc quelques avantages qu'Eschyle pourrait avoir sur Sophocle, si on ne considérait pas que dans Eschyle les personnages n'ont presque point de caractères dessinés et marqués, et qu'au contraire c'est par-là principalement que la pièce de Sophocle est admirable. Eschyle ne donne point à son Électre une sensibilité particulière; et c'est cette sensibilité qui distingue singulièrement l'Électre de Sophocle. Aussi la reconnaissance dans Eschyle n'a-t-elle rien de bien touchant; dans Sophocle, la lecture seule fait verser des larmes. Clytemnestre, chez ce dernier, y est peinte avec toutes les agitations d'une femme coupable; Oreste, avec toute l'impétuosité d'un jeune homme bouillant de vengeance; Chrysothémis, le gouverneur, ont aussi leurs caractères; et c'est du mouvement de tous ces caractères que résultent les grands effets de l'intrigue de cette pièce: aussi est-ce dans cet ouvrage de Sophocle, plus qu'en tout autre, qu'on trouve ces changemens de situation, ces révolutions théâtrales, ces péripéties, qui, comme nous l'avons déjà observé, constituent le grand art de la tragédie. Eschyle ne paraît point en avoir eu connaissance. Le changement de situation qu'éprouve Électre dans les

*Coéphores* n'est presque point marqué; et ce défaut vient de ce que le caractère d'Électre n'est point annoncé comme il l'est dans Sophocle; elle n'a pas perdu toute espérance, elle n'est point enflammée du désir de se venger, elle n'a point enfin ce qui constitue la force des grandes passions, l'énergie de l'âme. Ainsi Eschyle n'a pas tiré e son sujet tout ce qu'il semblait lui fournir. Ses caractères n'ont rien de cette vigueur qui enchaîne et subjugue le sentiment. La marche de sa pièce n'a point assez de jeu; mais elle a des beautés qui lui sont tellement propres, que Sophocle en l'imitant n'a jamais pu les lui dérober. Tel est ce *duo* qui règne entre Oreste et Électre, que nous avons déjà remarqué; tel est ce moment terrible où Oreste fait apporter aux yeux d'Argos le tissu dont son père fut enveloppé dans le bain, et la hache dont il fut frappé; tels sont enfin les remords qui déjà saisissent Oreste après son crime, et l'aspect des furies dont il se croit tourmenté. Tout ce qui pouvait exciter la terreur, personne mieux qu'Eschyle n'a jamais su l'employer. S'il eût possédé de même les autres parties de la tragédie, peut-être n'eût-on jamais parlé ni de Sophocle, ni d'Euripide [1].

[1] Tout est bien, dans ce qu'on vient de lire, sauf la conclusion. R.-R.

# NOTE
## SUR LES COÉPHORES.

Les observations qu'on vient de lire, paraîtront sans doute pleines de goût et de jugement. On ne peut mieux indiquer les défauts qui tiennent ici, autant à la manière de l'auteur, qu'à l'imperfection de l'art; et le parallèle de la pièce d'Eschyle avec celle de Sophocle, laisse peu de chose à désirer. L'intérêt qu'Eschyle a su répandre sur le caractère d'Oreste, poussé malgré lui au crime par la voix des oracles, et tourmenté par les furies pour y avoir obéi; ce caractère lui-même, empreint d'une mélancolie si profonde, et marqué du sceau d'une fatalité si terrible, attestent un génie éminemment tragique, et suffiraient seuls à la gloire d'Eschyle, comme inventeur du théâtre. Peut-être eût-on dû remarquer, dans cette pièce, le progrès de l'art, sous le rapport de la justesse et de la vérité du dialogue, plus encore que ce qu'on appelle un *duo* entre Électre et Oreste. Cette sorte de dialogue vif, et coupé en réponses symétriques et alternatives, produit sans doute un grand effet, lorsqu'il est à sa place, et tout le mé-

rite de l'invention appartient encore à Eschyle. Mais ce qui est d'un ordre bien supérieur, en conception et en effet dramatiques, et que M. de Rochefort a eu le tort de ne pas même indiquer, c'est la scène toute entière, dans laquelle Électre, suivie du chœur, apporte sur le tombeau de son père, les libations et les offrandes destinées à appaiser l'ombre de ce héros, et dont l'effet est au contraire d'appeler sur Clytemnestre la vengeance des divinités infernales. Cette scène que Racine ne pouvait se lasser de relire et d'admirer, a été imitée en vers français par Laharpe, qui en a développé les beautés avec beaucoup de finesse et de goût. Voici ce qu'il en dit :

» *Les Coéphores* sont encore une pièce très-imparfaite, mais le sujet est dramatique : on commence à voir quelque idée d'une action théâtrale. Eschyle est même le premier qui ait imaginé d'introduire Oreste apportant la fausse nouvelle de sa propre mort ; invention heureuse et qui a été suivie. Mais d'ailleurs, il y a peu d'art dans la pièce. La reconnaissance du frère et de la sœur n'est nullement ménagée : au moment où Électre voit des cheveux sur le tombeau d'Agamemnon, elle songe à son frère et fait des vœux pour son retour. Oreste, qui est caché dans le voisinage, se montre aussitôt, et dit : *Je suis celui que vous*

*désirez ; je suis Oreste* [1]. Égyste et Clytemnestre ne paraissent qu'un moment et pour être égorgés. Nul développement dans les caractères, nulle suspension dans les événemens. Électre et Oreste ne sont jamais en danger, et leur danger devrait être la plus grande source d'intérêt. Mais enfin le style et le dialogue sont du ton de la tragédie, et la scène qui ouvre le second acte est d'un ordre supérieur. C'était pour la première fois que Melpomène prenait un ton si élevé. On aime à voir ces premiers efforts d'un art naissant, et ce doit être une chose digne d'attention, qu'une scène d'Eschyle que le grand Racine admirait comme un des plus beaux monumens de la tragédie antique. Elle est d'abord d'un appareil très-imposant, et ce n'est pas la seule fois qu'Eschyle a pu servir de modèle dans cette partie de l'art, qui consiste à donner à la représentation une pompe qui fait partie du sujet et ajoute à la situation. Électre s'avance portant des libations et des offrandes, et suivie d'un chœur de femmes esclaves, qui portent aussi des vases et des présens. C'est Clytemnestre qui a chargé Électre de ces dons funèbres, destinés à honorer le tombeau d'Agamemnon, et à fléchir, s'il se peut, son ombre irritée. Pour entrer dans l'esprit de cette scène, il faut bien se

[1] On a pu voir que la reconnaissance ne se fait pas tout-à-fait aussi brusquement et en des termes aussi naïfs. R.-R.

souvenir du pouvoir que les anciens attachaient aux imprécations religieuses et à la vengeance des mânes. Si Électre balance, comme on va le voir, à implorer l'ombre d'Agamemnon et à maudire ses assassins, c'est qu'elle est bien sûre que sa prière ne sera pas vaine, qu'elle sera entendue des dieux infernaux, et qu'ils se chargeront de l'exaucer. Demander la mort des coupables, c'est demander la mort de sa mère. Elle tremble, elle hésite, et le chœur la rassure et l'encourage. Parmi nous, elle balancerait moins à prononcer des malédictions dont l'effet ne nous paraîtrait pas devoir être si prompt et si infaillible, et qui d'ailleurs semblent être le cri naturel des opprimés et la consolation de l'impuissance. C'est par une suite de cette même croyance, qui n'est pas la nôtre, que Clytemnestre elle-même s'efforce d'apaiser, autant qu'il est possible, l'ombre de son époux massacré, et n'ose se présenter devant sa tombe qu'elle profanerait par sa présence. Elle envoie sa fille qui est innocente, et qui doit être chère à son père; et sa fille saisit ce même instant pour faire d'un sacrifice expiatoire une invocation de vengeance et de haine adressée aux divinités infernales, et dont l'effet doit tomber sur Clytemnestre. Cette idée est grande et sublime, et le moment où Électre se résout à lancer enfin ces fatales imprécations devait faire frémir les spectateurs.

ÉLECTRE, aux femmes qui la suivent.

Vous, qu'en mon infortune il m'est permis de voir,
Esclaves qui m'aidez dans ce triste devoir,
Quels vœux puis-je former sur le tombeau d'un père?
En épanchant les eaux du vase funéraire,
Dirai-je : « Agamemnon, c'est ton épouse en pleurs,
» Qui t'offre par mes mains, les dons de ses douleurs?
» Aux mânes d'un époux elle offre cet hommage! »
Non, je ne l'ose pas; hélas! et quel langage,
Quelle prière encore et quels souhaits pieux
Conviennent à sa fille en ces funèbres lieux?
Parlez, qu'en ce moment vos avis m'encouragent.
Ah! sur les meurtriers dont les présens l'outragent,
Si ma voix, appelant sa vengeance et ses coups,
De ses mânes trahis attestait le courroux!
Si mon cœur en croyait ce transport qui l'anime....
Enfin, puisque je viens pour expier un crime,
Dois-je jeter au loin ces vases odieux,
Et fuir avec horreur en détournant les yeux?
J'implore vos conseils; je m'y soumets sans peine.
Vous partagez ici mes malheurs et ma chaîne.
Ne craignez rien : songez que, sous les lois du sort,
L'esclave et le tyran sont égaux dans la mort.
Ne dissimulez point, et bannissez la crainte.

LE CHOEUR.

Nous sommes sans effroi, nous parlerons sans feinte.
J'en jure le tombeau du plus grand des mortels,
Plus auguste pour moi, plus saint que les autels.

ÉLECTRE.

Ah! si vous révérez la cendre de mon père,
Vous pouvez tout sur moi; sa fille vous est chère;
Parlez.

LE CHŒUR.

En arrosant ce marbre inanimé,
Invoquez ce héros pour ceux qui l'ont aimé.

ÉLECTRE.

Et qui dois-je nommer?

LE CHŒUR.

Les ennemis d'Égiste,
Moi, vous.

ÉLECTRE.

Moi seule, hélas!

LE CHŒUR.

Cet abandon si triste
Vous fait-il oublier qu'il est encor?.... Mais non :
C'est à vous seul, Électre, à prononcer ce nom.

ÉLECTRE.

Quel est donc votre espoir? et qui voulez-vous dire?

LE CHŒUR.

Oreste est loin de vous, mais Oreste respire.

ÉLECTRE.

Quel jour luit dans mon cœur!

LE CHŒUR.

Ce cœur infortuné

Ne doit rien voir ici qu'un père assassiné.
Contre ses assassins....

ÉLECTRE.

Faut-il que je vous croie?

LE CHŒUR.

Demandez à grauds cris que le ciel vous envoie...

ÉLECTRE.

Des juges? des vengeurs?

LE CHOEUR.

Un dieu pour vous armé,
Ou bien quelque mortel par les dieux animé,
Qui.... ( gardez d'écouter des sentimens timides)
Qui verse sans pitié le sang des parricides.

ÉLECTRE.

Est-ce à moi, juste ciel! à moi qu'il est permis
De souhaiter la mort à de tels ennemis?

LE CHOEUR.

Tout est permis sans doute à qui poursuit le crime,
A qui s'en voit encor l'esclave et la victime.

ÉLECTRE.

Eh bien donc! ô Mercure! ô dieu des sombres bords,
Dont le sceptre tranquille est redouté des morts,
Va présenter mes vœux à ces dieux inflexibles,
Dont mon père aujourd'hui subit les lois terribles;
A la terre, par qui tout naît et se détruit,

Qui rappelle en son sein tout ce qu'elle a produit.
O mon père reçois cette liqueur sacrée !

Elle répand les libations.

Je t'appelle, ô grande ombre en mon cœur adorée :
Jette un œil de pitié sur tes tristes enfans ;
Fais que dans ton palais ils rentrent triomphans !
Maintenant poursuivis, trahis par une mère,
Ils ne peuvent trouver d'asyle sur la terre.
On a souillé ton lit, et ton épouse, ô ciel !
Y reçoit dans ses bras ton assassin cruel.
Oreste est fugitif, et moi, je suis esclave ;
Et ce lâche oppresseur, Égiste qui nous brave,
Qui s'assied sur ton trône et rit de nos soupirs,
Livrant aux voluptés ses coupables loisirs,
Riche de tes trésors, tranquille sur sa proie,
Dévore insolemment les dépouilles de Troie.
Mon père, entends ma voix : fais qu'Électre à jamais
Éloigne de son cœur l'exemple des forfaits,
Des destins ennemis supporte les injures,
Et conserve des mains innocentes et pures.
Tels sont mes vœux pour moi, pour ton malheureux fils.
Exauce d'autres vœux contre tes ennemis ;
Parais, élève-toi de ta tombe insultée ;
Parais ; qu'à ton aspect leur âme épouvantée
Ressente cet effroi, précurseur du trépas ;
Lance sur eux ces traits que l'on n'évite pas,
Que prépare et conduit Némésis indignée ;
Viens, donne-leur la mort comme ils te l'ont donnée.

Et vous, faites entendre autour de ce cercueil
Les chants de la tristesse et les hymnes du deuil.

LE CHOEUR.

Pleurons, pleurons sur notre maître,
Sur notre maître malheureux.
Pleurons sur ses enfans : ah ! ses enfans, peut-être,
Ont un sort encor plus affreux.
La source de nos pleurs ne peut être tarie :
Que son ombre en soit attendrie !
Mêlons, mêlons nos pleurs à ces libations
Qu'Électre vient répandre
Sur cette auguste cendre,
Près de qui le destin veut que nous gémissions.
O grand Agamemnon ! du séjour des ténèbres
Entends nos cris funèbres !
Le malheur trop long-temps s'est reposé sur nous.
Que sur nos ennemis désormais il s'arrête.
Je dévoue aux enfers, à la mort, à tes coups
Leur criminelle tête.
Qui sera ton vengeur ? qui nous sauvera tous ?
O Mars ! de sang insatiable !
O Mars ! c'est à toi de frapper.
Descends, prends dans tes mains ce glaive inévitable,
Qui vient moissonner le coupable,
Au moment qu'il croit échapper.

---

# LES EUMÉNIDES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

---

La pièce qui porte ce nom est si bisarre [1], que je crois devoir en dire peu de chose. J'en dirai toutefois assez pour en laisser une idée juste, et pour ne paraître pas vouloir déguiser Eschyle, en ne le montrant qu'en beau.

Le sujet des *Euménides* est la suite des *Coéphores*. Oreste, après avoir tué sa mère, est obsédé par des furies qui ne le quittent plus. Apollon, pour l'en délivrer, lui conseille d'aller à Athènes implorer le secours de Minerve. Ce dieu s'y transporte lui-même. Oreste est soumis au jugement des Aréopagites, et sauvé par Minerve. Voilà en gros le sujet. On verra, par le détail, que cette tragédie nous montre l'origine et la pratique d'une loi de l'aréopage en faveur des coupables. Ce tribunal reçut son nom du dieu Mars [2], qui y fut jugé le premier, dit Pausanias [3]. Oreste

[1] La bisarrerie de cette pièce disparaîtra sans doute, quand on considérera de quel intérêt elle devait être aux yeux des Athéniens, pour qui elle était faite.

[2] Ἄρης.

[3] *In Atticis*.

le fut long-temps après sous Démophon; roi d'Athènes, comme on l'apprend par les marbres d'Arondel, et non auparavant sous Pandion, comme l'a prétendu le Scholiaste d'Aristophane *sur les Guêpes*.

## ACTE PREMIER.

L'unité de lieu n'est pas gardée dans cette pièce; car d'abord la scène est à Delphes. Mais ce n'est pas là ce qui choque le plus, comme on le reconnaîtra bientôt. Oreste donc est supposé à Delphes, dans le temple d'Apollon. Une vieille Pythonisse ouvre le théâtre par l'invocation de tous les dieux fatidiques; début un peu lent, mais qui peint bien les cérémonies de ces sortes de prophétesses. Elle s'asseoit sur son trépié, comme prête à prononcer des oracles aux Grecs assemblés, spectacle plus frappant que les vers. Dans l'enfoncement du théâtre [1], et apparemment dans le vestibule du temple, elle aperçoit Oreste environné de furies endormies par Apollon. Elle en fait une peinture horrible. Il fallait en effet que leur figure fût extrêmement hideuse, puisqu'on rapporte que dès que ces furies vinrent à se réveiller et à paraître tumultuairement sur le théâtre, où elles faisaient l'office du chœur, quelques femmes enceintes fu-

[1] Il paraît que la Pythonisse entrait un moment dans le temple, et en sortait précipitamment, hors d'elle et saisie d'effroi.

rent blessées de surprise, et que des enfans en moururent d'effroi. Le chœur était alors au nombre de cinquante acteurs. On le réduisit depuis cet accident à quinze, par une loi expresse, et depuis encore à douze.

La prophétesse expose donc le sujet fort naturellement. Elle montre de loin [1] Oreste (qu'on ne voit point encore), en forme de suppliant, la tête ceinte d'une large bande de laine blanche, tenant une branche d'olivier d'une main, et de l'autre une épée encore sanglante. Elle en laisse le soin à Apollon qui paraît avec Oreste.

Ce dieu l'assure qu'il ne l'abandonnera pas, et qu'il saura le tirer des mains des furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laissent pour se réfugier à Athènes, où ce dieu achévera de le délivrer de leurs mains. Car enfin, ajoute-t-il, c'est moi qui vous ai porté à tuer Clytemnestre. Oreste, après une courte prière à Phébus, se retire; et Apollon prie Mercure de conduire heureusement ce fugitif qu'il a pris sous sa protection.

A peine Apollon et Oreste ont disparu, qu'on voit sortir de terre l'ombre de Clytemnestre; tant cette tragédie est féconde en spectacles. Elle ap-

[1] Elle ne le montre point, mais elle annonce l'état où elle a vu le suppliant, qui ne paraît que dans la scène suivante, où l'intérieur du temple se fait apercevoir.

pelle à haute voix les furies pour les réveiller. Apparemment elles sont étendues sur le théâtre. L'ombre se plaint d'être négligée parmi la foule des morts, sans vengeance, sans ressource contre un fils qui a tué sa mère, tandis qu'elle paie bien cher la mort de son époux. Elle leur montre les blessures qu'elle a reçues d'Oreste, et leur reproche leur nonchalance à la venger. Etait-ce là le prix de tant de sacrifices qu'elle leur a faits ? « Quoi, dit-elle, vous dormez! et votre captif, » semblable à un faon, s'est échappé de vos mains.»

L'on aurait peine à deviner ce qui va suivre; et, pour le dire sans aucun déguisement, le chœur entier, où la principale furie ne répond que par des ronflemens redoublés, que l'auteur a marqués très-exactement, tantôt plus, tantôt moins forts, suivant différens tons. Cela ferait croire que les instrumens exprimaient [1] ceci, comme ils exprimaient apparemment les plaintes et les pleurs à diverses reprises dans certains autres chœurs, par exemple dans la tragédie *des Perses*. Toutefois, à quelque assaisonnement qu'on mette ces ronflemens de furies, on convient aisément qu'ils n'en valent pas mieux, au moins pour notre siècle, où l'on a cependant vu les ris mis en rime et en mu-

[1] On peut penser la même chose des croassemens des grenouilles, et du ramage des oiseaux dans *Aristophane*. Voyez la troisième partie.

sique dans un opéra [1]. Il faut encore ajouter qu'après quelques importunités de l'ombre de Clytemnestre, la Furie principale rêve, et s'écrie en rêvant, comme si elle poursuivait une bête à la chasse. Enfin elle se réveille, et réveille ses compagnes, fort étonnées à leur réveil de voir que leur proie leur est échappée. Elles s'en prennent à Apollon, et sont fort scandalisées qu'un jeune dieu ait duppé de vieilles divinités.

## ACTE II.

Apollon survient d'un air courroucé, et leur ordonne de sortir de son temple, sous peine d'être percées de ses traits, et d'être blessées jusqu'à rendre par leurs blessures tout le sang humain dont elles se repaissent. Il les renvoie dans les lieux de la Grèce où se commettent les crimes énormes, le meurtre, la vengeance qui fait arracher les yeux, [2] et la fureur qui fait qu'on lapide les hommes,

[1] Oh! qu'il est beau! ho! ho! ho!
Qu'il est joli! hi! hi! hi! etc.

*Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, act. II, scène II.

[2] Les Athéniens étaient le peuple le plus doux de la Grèce, et celui chez lequel les supplices barbares étaient le moins connus, ces supplices n'étant en usage que chez les peuples où régnaient les tyrans. La liberté et la barbarie ne pouvaient pas exister ensemble.

qu'on les empale, qu'on leur coupe les extrémités du corps, qu'on les rend eunuques. « Voilà, dit-il, vos régals ordinaires. C'est l'antre d'un lion » sanguinaire qui doit être votre retraite, et non » ce temple des oracles. » Cependant, sur le reproche que lui font les Euménides d'être le fauteur d'un fils meurtrier de sa mère, il se disculpe autant qu'il peut en deux mots, et il les renvoie au jugement de Minerve. Elles le quittent déterminées à poursuivre Oreste, et le laissent résolu de le défendre.

## ACTE III.

Tout-à-coup le lieu de la scène change, et *Delphes* devient *Athènes*. On voit Oreste prosterné aux pieds de la statue de Minerve, à laquelle il fait une prière courte et touchante. Les Euménides qui, en qualité de déesses, parcourent la terre d'un bout à l'autre en un instant, se trouvent à ses côtés, et reconnaissent leur captif à l'odeur du sang maternel qu'il a versé. Elles lui déclarent qu'elles boiront long-temps du sien, sans lui donner la consolation de mourir, et qu'elles le livreront enfin à Pluton, ce dieu redoutable aux impies. Oreste a beau s'écrier qu'il a été purifié dans le temple de *Delphes* par le sang des animaux

répandu sur lui, et plus encore par le temps qui efface tous les crimes; il a beau dire qu'il vient invoquer Minerve, et lui offrir pour appui son bras, son sceptre et son royaume. Les Euménides lui répètent qu'il leur est dévoué, et que ni Minerve, ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups. En signe de réjouissance de l'avoir retrouvé, elles se mettent à chanter autour de lui une ode magique et infernale. Cette espèce d'hymne est pleine du feu d'Eschyle, et inspire je ne sais quelle horreur. Plusieurs des couplets [1] finissent par un refrain qui montre que ce chant est un chant de furies, un chant qui lie les hommes coupables, et qui les fait sécher de frayeur. Tout ce qu'elles disent tend à faire voir qu'elles sont les vengeresses de la justice, et les bourreaux des criminels.

## ACTE IV.

Minerve descend avec majesté dans son temple. Elle voit Oreste aux pieds de sa statue, et les furies qui l'affligent. « Que prétendez-vous, leur

[1] Ce refrain, dont parle le P. Brumoy, et qui termine deux strophes du chœur, a cette énergie propre à Eschyle, et qui consiste particulièrement dans un choix de mots presque de même mesure et de même consonnance, comme nous l'avons déjà observé dans un chœur de la tragédie des *Sept Chefs*.

» dit-elle, vous qui ne ressemblez ni aux divini-
» tés, ni aux hommes? » Les furies font connaître à la déesse ce qu'elles sont et ce qu'elles veulent; et, comme elles la voient déterminée à ne pas condamner Oreste sans l'entendre, elles consentent à la prendre pour arbitre de leurs prétentions contre lui.

Ce prince commence son apologie par déclarer qu'il a été purifié avant que de toucher la statue qu'il tient embrassée. Il raconte ensuite son histoire en peu de mots : il convient du fait; mais il le justifie sur l'ordre d'Apollon, et remet sa cause entre les mains de Minerve. Par provision, elle le prend sous sa sauve-garde, et veut qu'il soit jugé dans les formes par des Athéniens choisis, qui jureront de prononcer suivant l'équité. Voilà, selon Eschyle, l'origine des procédures de l'aréopage, par rapport aux affaires criminelles.

Minerve sort avec Oreste : mais le chœur, fort méeontent d'un commencement de procès qui prend le train de leur enlever leur victime, se plaint amèrement de cette prétendue injustice.
« Oui, s'écrient les Euménides, si cet assassin
» nous échappe, toutes les lois sont renversées.
» L'impunité rendra les hommes plus prompts à
» l'imiter; et combien de mères auront le sort de
» Clytemnestre?... Qui voudra désormais nous in-
» voquer? quel malheureux s'écriera, ô justice! ô

» trône des furies!... Tout roule sur cette morale, en musique, qui remplit l'intervalle de l'acte.

## ACTE V.

Minerve reparaît à la tête des juges qu'elle a choisis. Elle ordonne au héraut d'emboucher la trompette, et d'imposer silence au peuple, qu'on suppose présent. On voit Apollon qui la suit, et qui entre en cause en faveur de l'accusé. Quoique tout ceci prenne dans l'esprit des lecteurs un je ne sais quel air comique, qui les rappelle à la comédie des *Plaideurs* [1], c'est toutefois une action très-sérieuse, ainsi que le plaidoyer d'*Horace* devant Tullus.

Minerve met la cause sur le bureau; et la principale Euménide commence à parler, non en haranguant, mais en interrogeant pied à pied l'accusé sur le fait; il en convient : sur la manière; il l'explique : sur l'auteur de ce dessein; c'est Apollon.

[1] Je ne sais trop pourquoi le P. Brumoy trouve à ceci un air *comique*, qui rappelle la *comédie des Plaideurs*. En se reportant aux idées des Grecs, et, en particulier, des Athéniens, rien ne devait être plus grave que l'action présentée par Eschyle, et, s'il y a ici quelque chose de comique, c'est le rapprochement burlesque du P. Brumoy. R.-R.

Oreste interroge à son tour l'Euménide : « Pour-» quoi n'avez-vous pas puni Clytemnestre après » qu'elle a tué son époux ? — Elle ne lui était pas » liée par le sang, répond la Furie. »

Les faits ainsi exposés, et convenus de part et d'autre, Apollon se lève à son tour; et, pour justifier Oreste, il avoue qu'il lui a commandé de tuer sa mère. Mais il ajoute que tous ses oracles sont les décrets de Jupiter même. « Quoi ! réplique le chœur, Jupiter vous a inspiré d'ordon-» ner le meurtre d'une mère, pour venger un père » mort ? — Oui, dit le dieu ; car la mort d'un hé-» ros et d'un roi [1] doit être considérée avec d'autres » yeux que celle d'une indigne épouse. » Il retrace, pour émouvoir le peuple en sa faveur, la manière horrible dont Clytemnestre a égorgé son époux et son roi. « Roi malheureux d'avoir été épargné à » Troie, qui lui eût procuré une mort moins » ignominieuse. » C'est le morceau pathétique de l'avocat.

[1] L'énergie du Grec mérite ici quelque attention. Eschyle dit : « La mort d'une femme est-elle comparable à celle d'un roi puis-» sant, qui tient son sceptre de Jupiter » ? Cette opinion sur la dignité des rois qui tiennent leur puissance du souverain des dieux, se retrouve par-tout dans Homère. Les Athéniens et les Grecs en général, n'avaient donc pas pour les rois l'horreur qu'on leur a supposée ; et ceux qui regardent l'humiliation des rois, dans les tragédies, comme l'objet principal qu'elles devaient avoir en vue, et celui qui flattait le plus le peuple, se sont donc fort écartés de la vraisemblance et de la vérité.

La Furie fait une petite objection assez impie à Apollon. «Hé! quoi, dit-elle, Jupiter a lié son » père Saturne, et il condamne une reine qui a » enveloppé son mari d'un voile pour le faire pé- » rir! » Apollon réfute cette objection, par l'extrême différence d'un dieu lié, et d'un roi mis à mort [1]. On le presse sur le titre de mère, titre si sacré parmi les hommes, qu'il fait regarder comme parricides ceux qui donnent la mort à celles dont ils ont reçu le jour. Il se tire de là par un *distinguo* très-singulier, mais reçu chez les autres tragiques grecs qui ont traité le même sujet [2]; c'est que le père est véritablement l'auteur de la vie, et non la mère, qui n'est, dit-il, que simple dépositaire de son fruit; il prend à témoin Minerve elle-même, issue sans mère du cerveau de Jupiter. Il finit en promettant à Minerve, que si elle sauve Oreste, ce prince et sa postérité seront toujours attachés au peuple d'*Athènes* par une alliance que rien ne pourra dissoudre; c'est un trait de politique d'état, qu'Eschyle avait ses raisons de placer ici; il regarde les Argiens, sujets d'Oreste. Presque toutes les tragédies anciennes sont pleines d'allu-

[1] On ne saurait s'empêcher de remarquer que c'est parodier cruellement son auteur, que de le présenter ainsi. Minerve dit « Qu'il n'est point de liens qu'on ne puisse rompre; mais que sitôt » que la poussière a bu le sang d'un homme, et qu'il est mort, il » n'est point d'enchantement qui puisse le rappeler à la vie. ».

[2] Voyez *l'Oreste* d'Euripide.

sions pareilles dont l'application nous est cachée. Nous serons plus heureux à démêler celles d'Aristophane.

Minerve ordonne qu'on aille aux voix, c'est-à-dire, qu'on mette les petites pierres dans l'urne, à la manière des aréopagites. Durant cet intervalle, où chacun donne ses suffrages pour ou contre, elle prononce la loi qu'elle veut qu'on observe dans les jugemens criminels; car c'est ici l'établissement des juges de l'aréopage. « J'entends, dit-» elle, que cet aréopage, que ce lieu qui tire son » nom de Mars, et qui fut le camp des Amazones, » quand elles firent la guerre à Thésée, conserve » la majesté de la justice, pour prévenir les cri-» mes parmi mon peuple. Plus désormais de nou-» velles loix : elles souilleraient les miennes, » comme l'eau est souillée par une matière étran-» gère. Que mes loiš régnent parmi vous, et tien-» nent lieu de monarque : sans la crainte, qui cul-» tiverait la justice? Maintenez donc ce tribu-» nal comme le rempart le plus ferme de votre » pays; tribunal que n'ont point d'autres peuples, » tribunal désintéressé, prompt à punir le crime, » et toujours attentif à veiller au salut des ci-» toyens. Tel est l'établissement que je fais pour » ma nation chérie [1] ».

[1] Ce discours de Minerve, qui a dans l'original une très-grande majesté, n'est présenté ici que par extrait.

Comme les Euménides sentent que l'air du bureau [1] n'est pas pour elles, la furie Coryphée lance quelques traits piquans pour intimider les juges, Apollon y réplique ; et l'un et l'autre imitent parfaitement deux parties adverses qui sont dans l'attente de leur jugement. Cependant Minerve donne son suffrage à Oreste ; et la raison qu'elle en apporte, c'est que, n'ayant point de mère, elle prend peu d'intérêt au meurtre de Clytemnestre, considérée comme mère. Elle donne ordre aussitôt de produire les pierres blanches et noires. « O Apollon ! s'écrie Oreste, quelle sera » l'issue de cette cause » ?... L'Euménide en fait de même dans l'incertitude du succès, et Apollon commande que l'on compte exactement les suffrages, parce qu'un seul de plus ou de moins renverse ou rétablit des familles entières. Ce sont là, comme il est visible, autant de traits pour les gens de justice du siècle d'Eschyle, et de tous les temps. Les pierres noires et blanches se trouvent en nombre égal ; ainsi Oreste est absous.

Sur quoi, s'adressant à Minerve : » O Pallas ! » dit-il, ô déesse tutélaire ! c'est vous qui me ren- » dez à ma patrie. Oui, les Grecs diront en me

[1] Est-il besoin de remarquer que toutes ces expressions triviales de *mettre la cause sur le bureau*, de *distinguo*, *d'air du bureau* rendraient ridicule la poésie la plus admirable, et qu'il ne faut pas juger le style d'Eschyle, d'après celui du P. Brumoy ? R.-R.

» revoyant : C'est par le secours de Minerve, d'A-» pollon et de Jupiter, qui prend en main les in-» térêts d'Agamemnon, qu'Oreste remonte sur le » trône de son père. Mais, avant que d'y monter, » je voue à cette terre une alliance éternelle ». Voilà le but de cette pièce ; Eschyle voulait montrer l'union des Argiens et des Athéniens. « Je » jure qu'aucun Argien n'y portera la guerre ; et si » quelqu'un des miens, après mon trépas, osait » violer le serment solennel que j'en fais, je lui » annonce par avance des malheurs qu'il ne pourra » éviter ; je lui rendrai les chemins d'Athènes im-» praticables [1] ; et, du fond du tombeau, je saurai » le faire repentir de son entreprise, prêt au con-» traire à devenir favorable à ceux qui honoreront » Athènes, et qui garderont l'alliance que je viens » de jurer, etc. ». Il se retire, et laisse les Euménides exhaler leurs plaintes et leur rage.

Minerve tâche de les adoucir en leur représentant que si Oreste est sauvé, leur honneur est à couvert, et que c'est une affaire de grâce, puisqu'après tout, les suffrages se sont trouvés égaux. Elle les prie de ne pas s'abandonner à leur courroux, ni accomplir les menaces qu'elles ont faites

[1] Cette expression du P. Brumoy est de nature à être prise à la lettre, et présente ainsi un assez mauvais sens : celle d'Eschyle est métaphorique, et veut dire, seulement, que l'entreprise sera pénible et funeste.

de désoler Athènes; elle leur promet enfin un asile, des honneurs et des autels dans la ville. Le chœur, encore irrité, répète ses plaintes et ses invectives; ce sont des furies qui s'emportent contre leurs juges. Minerve continue de les prier avec dignité; et elle mêle adroitement la douceur avec la force, comme Jupiter fit à l'égard de Phébus, quand ce dieu, au sujet de Phaëton foudroyé, voulut refuser sa lumière au monde:

Precibusque minas regaliter addit.
Ovid. *Metamorph*. l. 2, v. 337.

Elle tâche enfin de les engager à recevoir l'hommage et le culte des Athéniens; on leur passe de faire éclater quelque colère dans les premiers momens; mais il faut que la raison les rappelle à des conseils plus doux.

Cette scène, à la matière près, est bien conduite quant à la passion; les Euménides sont contraintes de céder à l'éloquente et vive douceur de la déesse; elles font leurs conditions. Minerve leur donne sa parole qu'on leur élevera un temple (c'était celui qui était à Athènes du temps d'Eschyle), et que nulle famille ne prospérera sans leur aveu; elles font à leur tour des souhaits propices à la ville d'Athènes: on les reçoit comme déesses du pays, par l'ordre de Minerve; et cette cérémonie s'exécute par une troupe de jeunes filles et de femmes

de tout âge, qui conduisent ces divinités, nouvellement adoptées, dans le lieu qui leur est destiné.

On sent assez que les traits rudes et un peu grossiers de cette pièce, sont fort opposés à notre goût, et au vrai goût du théâtre. Mais il ne faut pas confondre parmi ces traits, ce qui regarde uniquement les mœurs et les idées des Grecs. Le ronflement des furies, et ce spectacle de monstres difformes, ne vaut rien du tout. Cependant, comme c'étaient des divinités respectables pour les Grecs, ils les voyaient avec d'autres yeux que nous; à plus forte raison devaient-ils être moins choqués de voir Apollon plaider pour Oreste, et Minerve jouer le rôle qu'elle joue. Tout cela était dans leur génie; et il est nécessaire qu'on s'en rapproche autant qu'il est possible, pour ne pas trouver ridicule une tragédie qui ne l'était certainement pas au goût du peuple le plus poli de l'Univers.

---

# PERSONNAGES.

LA PYTHIE, ou prophétesse du temple de Delphes.

APOLLON.

ORESTE.

LE CHOEUR. (Il est composé des Euménides ou Furies.)

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

MINERVE.

LES ARÉOPAGITES.

Peuple d'Athènes, Femmes, Vieillards et Enfans.

La scène, au premier acte et au deuxième, est à Delphes dans le temple; au troisième, elle est à Athènes, d'abord dans le temple de Minerve, et ensuite sur la colline de Mars.

# LES EUMÉNIDES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée du temple d'Apollon à Delphes.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LA PYTHIE, ORESTE, LES EUMÉNIDES endormies.

LA PYTHIE.

OFFRONS d'abord nos hommages à la Terre, qui, la première des dieux, rendit ici ses oracles; ensuite à Thémis, qui remplaça, dit-on, sa mère dans ce sanctuaire prophétique. Par la cession libre et volontaire de Thémis, Phébé, sa sœur, en devint la troisième souveraine. Phébé, pour honorer la naissance de son neveu, lui en fit présent, et lui donna le surnom de Phébus. Ce dieu, quittant les marais et les rochers de Délos, aborda sur les rivages de Pallas, que fréquentent les nochers, et vint ensuite habiter cette contrée, et

le sommet du Parnasse. Les enfans de Vulcain [1] l'y conduisirent avec pompe et respect, et nétoyèrent les chemins des brigands qui l'infestaient. Le roi de ce pays, Delphus, et tout son peuple, honorèrent avec empressement l'arrivée du dieu prophète, qui, inspiré par Jupiter même dans l'art des oracles, s'assit le quatrième sur ce trône fatidique. Apollon est le prophète de son père; c'est à ces dieux que j'adresse les prémices de mes supplications. Après eux, je les offre à Pallas, placée devant ce temple; j'adore aussi les nymphes qui habitent le Coryce, retraite amie des oiseaux, et visitée des dieux. Bromius y fait son séjour; je n'oublierai point ce dieu; c'est de là qu'en traînant les bacchantes, il fit subir à Penthée le sort d'un lièvre timide. Invoquons aussi les sources de Plistus, le redoutable Neptune, et sur-tout Jupiter, le souverain des dieux. Maintenant asseyons-nous sur le siège prophétique. Puisse mon entrée dans le temple être aujourd'hui plus heureuse que par le passé! Si quelques Grecs sont venus me consulter, qu'ils tirent au sort selon l'usage; car

[1] Le poëte désigne ici les Athéniens dont Thésée étaitroi; et on sait que ce prince, à l'exemple d'Hercule, occupa sa valeur à détruire les brigands qui infestaient la Grèce. Eschyle, pour flatter les Athéniens, suppose que ce furent eux qui conduisirent Apollon à Delphes. En effet, on pouvait rapporter à cet événement, l'usage où étaient les Athéniens d'envoyer, tous les ans, à Delphes une procession solennelle.

je prophétise au gré du dieu qui m'inspire.... [1]. Un spectacle horrible à voir, horrible à décrire, me chasse du temple. Je ne puis ni me soutenir, ni marcher ; mes genoux sont sans force : tremblante sous le poids de l'âge, pareille à un enfant, je me traîne sur la terre.... J'entrais dans le sanctuaire redoutable ; je vois à l'autel un homme proscrit par les dieux sans doute : c'est un suppliant ; ses mains dégoûtent de sang ; il tient une épée nue, et un rameau couronné, selon l'usage, de longues bandelettes de laine blanche ; à ces marques je ne puis me tromper. Mais autour de lui dort une troupe prodigieuse de femmes assises sur les siéges.... Que dis-je de femmes ? de gorgones.... mais non.... je ne reconnais point là les gorgones ; jadis je les ai vues en peinture, enlevant le repas du malheureux Phinée : celles-ci n'ont point d'ailes ; elles sont noires, d'un aspect affreux ; un souffle bruyant sort de leurs narines ; leurs yeux distillent un odieux venin. Vêtues comme elles le sont, elles ne devraient approcher ni des statues des dieux, ni de l'habitation des hommes ; jamais race semblable ne s'offrit à mes regards. Quelle terre se vanterait de l'avoir nourrie impunément, et sans s'être repentie de ses bienfaits ? Mais c'est au puissant Loxias [2], au dieu

[1] Elle entre dans le temple, et en sort précipitamment.
[2] Apollon.

médecin, prophète, augure et purificateur suprême, de veiller à la pureté de sa propre demeure.

## SCÈNE II.

### ORESTE, LES EUMÉNIDES, toujours endormies, APOLLON.

APOLLON, à Oreste.

Je ne t'abandonnerai point; de près ou de loin, je te protégerai toujours, et tes ennemis ressentiront ma colère. Ces audacieuses, tu les vois, sont enchaînées par le sommeil; elles ont succombé à la fatigue, ces vieilles et détestables filles, dont n'approchent ni les dieux, ni les hommes, ni les brutes. Nées pour causer des maux, abhorrées de la terre et du ciel, elles habitent les ténèbres et les abymes du Tartare. Fuis, saisis cet instant, sinon elles te poursuivront par toute la terre, dans les îles et sur les mers : hâte-toi d'éviter ce tourment. Cours à la ville de Pallas, embrasse l'antique image de la déesse : là, nous aurons des juges; là, plaidant pour toi, je saurai t'affranchir à jamais de ces peines. Je le dois; car c'est moi qui t'ordonnai de tuer ta mère.

ORESTE.

Puissant Apollon, vous savez que mon bras ne fut pas injuste; songez donc à ne point m'abandonner; votre pouvoir suffit pour me secourir.

APOLLON.

Souviens-toi de mes paroles, et ne crains rien. Et toi, mon frère, fils ainsi que moi de Jupiter, prends-le sous ta garde. Fidèle à ton nom, Mercure conducteur, conduis mon suppliant. Jupiter lui-même respecte le droit des supplians, droit que le sort propice fit établir en faveur des mortels.

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE ( Elle porte les marques des blessures qu'elle a reçues d'Oreste ), LES EUMÉNIDES, toujours endormies.

L'OMBRE.

Vous dormez, furies? est-ce là votre emploi? Vous dormez! et moi, dont vous trahissez ainsi la vengeance, errante honteusement chez les morts, je m'entends reprocher sans cesse le meurtre que j'ai commis. Sachez qu'ils m'en punissent sévèrement; tandis que moi, si cruellement traitée par le mortel le plus cher, égorgée par des mains parricides, je ne trouve aucun des dieux qui s'indigne de mon sort. Voyez en esprit ces blessures : l'esprit, quand on dort, a des yeux, et, quand on veille, il est aveugle [1]. Combien de fois ne vous ai-je point abreuvées de libations sans vin, sobres et adoucissantes offrandes? Combien de fois ne vous ai-je point conviées à des festins nocturnes, auprès de mon foyer, dans ces heures

[1] C'était un principe de Pythagore, que les plus grands philosophes de l'antiquité, Aristote et Platon, adoptèrent ensuite.

où l'on n'invoque aucune autre déesse? Aujourd'hui vous foulez aux pieds mes hommages. Pareil au faon timide, le coupable vous échappe et s'enfuit; il s'est dégagé du filet, et vous insulte. Entendez les plaintes de mon ombre, déesses de l'enfer, reprenez vos sens. C'est Clytemnestre qui vous appelle en songe..... (*Ici l'on entend des ronflemens.*) Vous dormez.....; cependant il s'éloigne. Les dieux de Clytemnestre seuls n'écoutent point leurs supplians! (*Nouveaux ronflemens.*) Ah! c'est trop dormir : c'est trop peu compatir à ma peine. L'assassin de sa mère, Oreste, vous échappe. (*Ici le chœur pousse des cris confus....*) Vous criez, encore endormies! Ne vous leverez-vous pas à l'instant? ne ferez-vous donc jamais que du mal? (*Nouveaux cris du chœur.*) Le sommeil et la fatigue, ensemble conjurés, ont engourdi vos mortelles vipères.

LE CHŒUR, encore à moitié endormi.

Arrête! arrête! arrête... prends garde.....

L'OMBRE.

Vous le poursuivez en songe; ainsi que l'animal chasseur, toujours occupé de sa proie, vous poussez des cris inarticulés. Que faites-vous? Levez-vous. Surmontez la fatigue. Reconnaissez ce que vous coûte le sommeil; que mes justes reproches percent votre âme : les reproches sont l'aiguillon

des sages... N'exhalez point dans l'air ce souffle sanguinaire, ce feu dévorant de vos entrailles... Suivez le coupable; que de nouveaux tourmens le consument.

Le Chœur se réveille, l'Ombre disparaît.

## SCÈNE II.

LES EUMÉNIDES, s'éveillant les unes les autres.

LE CHŒUR.

Éveillez-vous... éveillons-nous... Tu dors?... lève-toi... chasse le sommeil. Sachons si l'alarme est vaine... Ah! dieux! il est vrai, mes amies, nos soins sont perdus... Quel affront humiliant! quelle peine insupportable! il s'est échappé du filet. Vaincues par le sommeil, nous perdons notre proie. (*A Apollon qui paraît.*) Fils de Jupiter, c'est vous qui nous l'avez dérobé. Jeune dieu, vous avez vaincu de vieilles déesses. Pour sauver son suppliant, un dieu nous enlève l'impie, le parricide assassin d'une mère! Où donc est la justice? Les reproches qu'on m'a faits en songe, ont percé mon ame comme un aiguillon déchirant; les bourreaux n'ont point de pareil supplice. Un froid, un froid glacial pénètre mon cœur et mes veines. Ainsi se conduisent les nouveaux dieux! ils règnent sans équité. Voyez ce trône placé au centre de la terre, il dégoûte de sang; celui qui s'y assied, a souffert qu'un assassin le

souillât. Dieu prophète, au mépris de votre propre sanctuaire, vous y avez appelé, amené vous-même un impur suppliant. Vous n'honorez que d'injustes dieux, et méprisez les antiques Parques. Vous m'outragez, sans toutefois sauver le coupable; car, fuirait-il sous la terre, il ne peut éviter son châtiment. Après son parricide, un démon vengeur le poursuivra toujours.

## SCÈNE III.

### APOLLON, LE CHOEUR.

APOLLON.

Sortez, je vous l'ordonne; sortez à l'instant de ce temple. Purgez ce sanctuaire prophétique, si vous ne voulez que de cet arc resplendissant parte un trait aîlé qui vous force à vomir douloureusement les flots écumans du sang humain dont vous vous abreuvez. Ce n'est point à vous d'approcher de ce séjour. Allez où la justice, punissant les assassinats, les avortemens, les mutilations, ordonne la torture et la mort; où des scélérats gémissans expirent dans les supplices. Filles abhorrées des dieux, voilà les fêtes que vous aimez.... Vos mœurs répondent à votre forme. C'est dans le repaire d'un lion sanguinaire, non dans ce temple, que doivent habiter de pareils monstres. Allez, errez, troupeau sans pasteur, que nul des dieux ne daignera conduire.

LE CHŒUR.

Puissant Apollon, écoute-nous à notre tour. Tu es, non le complice, mais l'auteur du crime : tu as tout fait.

APOLLON.

Comment? Osez le dire, et rien de plus.

LE CHŒUR.

Tu lui as commandé de tuer sa mère.

APOLLON.

Je lui ai commandé de venger son père.

LE CHŒUR.

Ensuite tu l'as reçu tout souillé de sang.

APOLLON.

J'ai voulu qu'il se rendît suppliant dans mon temple.

LE CHŒUR.

Et tu outrages celles qui le poursuivent....

APOLLON.

Ces lieux ne sont pas faits pour elles.

LE CHŒUR.

Mais il nous est ordonné.....

APOLLON.

Quoi? Vantez ce ministère auguste....

LE CHŒUR.

De persécuter par-tout les parricides.

APOLLON.

Eh! comment? Le meurtre d'une femme qui tua son époux, peut-il être un parricide [1]? Certes, ce serait bien avilir, anéantir les sermens d'hyménée, dont Jupiter et Junon sont garans. Que deviendraient les honneurs de Cypris qui dispense aux mortels les plaisirs les plus chers? La foi, qui fait partager aux époux le même lit, est à juste titre le serment le plus saint. Si vous souffrez qu'ils attentent mutuellement à leurs jours; s'ils n'ont rien à redouter de votre colère, c'est injustement que vous poursuivez Oreste. Pourquoi vous irriter de son crime, si le crime d'un autre ne peut vous offenser? C'est à Pallas que j'en appelle aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Nous ne quitterons point les pas de ce coupable.

[1] Il y a ici plus d'une erreur qu'il importe de rectifier. Le traducteur a supprimé un vers qui appartient au chœur, ou plutôt il a mis ce vers dans la bouche d'Apollon, ce qui trouble tout-à-fait le sens. Voici comment on doit lire cette partie du dialogue :

APOLLON.

Quoi! donc, celle qui brise les nœuds de l'hymen...

LE CHŒUR.

Ne commet pas du moins le crime de répandre son propre sang.

APOLLON.

Ainsi donc vous détruisez, vous anéantissez les sermens, etc.

R.-R.

APOLLON.

Eh bien! poursuivez-le; ajoutez à vos efforts...

LE CHŒUR.

Et toi, n'abolis point nos honneurs.

APOLLON.

Quels honneurs! jamais je ne les respecterai.

LE CHŒUR.

Ta gloire est de t'asseoir auprès de Jupiter; la nôtre, quand le sang d'une mère demande vengeance, est de poursuivre incessamment le criminel.

APOLLON.

Et moi, je secourrai, je sauverai mon suppliant : la colère d'un suppliant trahi, est à craindre pour les hommes et pour les dieux.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE III.

**Le théâtre change, et doit représenter d'un côté le temple de Minerve à Athènes, de l'autre, l'aréopage et la colline de Mars.**

## SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE.

Puissante Minerve, j'arrive ici par les ordres d'Apollon. Reçois avec bienveillance un malheureux persécuté, qui n'est plus impur, et dont les mains ne sont plus souillées. Épuisé de fatigue, errant dans toutes les villes et chez tous les peuples, j'ai traversé les terres et les mers, fidèle aux ordres fatidiques d'Apollon, et je viens, ô déesse, au pied de ton image, y attendre mon jugement.

## SCÈNE II.

ORESTE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Allons, voilà des marques certaines de son passage... Ces indices muets nous guident... Telles que le chien qui suit un faon blessé, suivons-le à la trace du sang qui dégoûte de son corps. Tant de fatigues m'ôtent la respiration. Nous avons parcouru la terre; nous avons volé sans ailes.. . Aussi vites que son vaisseau, nous l'avons pour-

suivi au-delà des mers. Sans doute c'est ici qu'il s'est réfugié : une odeur flatteuse de sang humain m'en assure...

Voyez.... cherchez par-tout... que ce parricide ne puisse fuir impuni.

Le voici abattu et sans force. Il embrasse la statue de l'immortelle déesse; il demande un jugement.

Le jugement est porté. Le sang maternel répandu est difficile à racheter : la terre qui en fut humectée ne le rendra plus.

A la place de ce sang, il faut que de ton vivant je suce le tien à longs traits, et que de ta substance je tire un amer breuvage. Lentement consumé, je t'entraînerai chez les morts. Là, tu subiras le châtiment des parricides; là, tu verras, punis en proportion de leurs crimes, les impies qui ont outragé les dieux, les droits de la nature ou de l'hospitalité. Pluton est sous la terre le juge absolu des mortels; rien n'échappe à sa vue, et tout se grave dans sa mémoire.

ORESTE.

Instruit par mes malheurs, je sais plus d'un moyen d'expier mon crime; je sais quand il faut parler ou me taire : un maître habile m'a enseigné ce que j'aurai à dire aujourd'hui. Le sang dont

cette main fut teinte, pâlit et s'efface [1]. Déjà la souillure de mon parricide est lavée : récente, elle a été purifiée dans le sanctuaire de Phébus par les sacrifices accoutumés : je puis désormais parler et me défendre. Ma présence n'apporte ici rien de funeste. Le temps, en vieillissant, abolit aussi tous les crimes. Aujourd'hui ma bouche est pure; je puis invoquer Minerve qui règne en ces lieux, et l'appeler à mon secours. Sans combat, elle fera pour toujours de moi, de mon pays et des Argiens les alliés fidèles de son peuple. Soit que dans les plaines de la Libye, aux bords du fleuve [2] qui la vit naître, visible ou invisible, elle combatte pour ses Africains chéris ; soit que, pareille à un vaillant général, elle parcoure les champs de Phlégra, elle est déesse, et doit m'entendre, quoique éloignée; elle est déesse, qu'elle vienne me délivrer de mes maux.

LE CHŒUR.

Le pouvoir de Phébus et de Pallas n'empêchera pas que tu ne sois toujours errant, persécuté par nous, et désormais étranger à la joie. Fantôme

[1] Cette image terrible était peut-être connue de Schakespear, lorsqu'il introduisit Macbeth sur la scène, après l'assassinat de son roi, se frottant les mains pour essuyer le sang dont elles étaient couvertes, et prononçant ces mots : *L'océan ne pourrait les laver.*

[2] Ce fleuve se nommait *le Triton.*

desséché, pâture des démons, tu ne pourras parler, tu ne pourras me répondre; ta voix expirera sur tes lèvres. Victime élevée pour moi, à moi seule consacrée, tu ne seras pas égorgé sur l'autel, mais vivant tu seras ma nourriture; tu entendras les chants qui te dévouent à moi sans retour.

Formons, formons nos chœurs; commençons nos effrayans concerts; retraçons le sort que nous destinons aux mortels.

Nous aimons à être justes. Quiconque a les mains pures, n'a rien à redouter de notre courroux, et vit tranquille; mais tout coupable qui, comme cet assassin, cache des mains parricides, nous voit, promptes à venger les morts, lui redemander sans cesse le sang qu'il a versé.

O ma mère! ô nuit qui m'avez engendrée pour punir les vivans et les morts, écoutez-moi!... Le fils de Latone me déshonore; il m'arrache ma proie, le sacrilège assassin d'une mère!

Voilà les chants que doit entendre notre victime; chants du délire, de la fureur et du désespoir; hymnes des Furies, que n'accompagne point la lyre, et qui, enchaînant les esprits, dessèchent aussi les cœurs.

Tel est le sort immuable que la Parque inflexible a filé pour moi. Celui qui s'est fait l'artisan de la mort, je dois le suivre jusqu'aux enfers, et le trépas même ne le délivre pas de moi.

Voilà les chants que doit entendre notre victime; chants du délire, du désespoir et de la fureur ; hymnes des Furies, que n'accompagne point la lyre et qui enchaînant les esprits, désséchent aussi les cœurs.

Dès le jour de ma naissance, telle fut ma destinée, de ne point approcher des immortels. Nul d'entr'eux ne participe à nos festins; les vêtemens de fêtes nous sont étrangers. Chargées de détruire les familles où des traîtres s'arment contre leurs proches, nous poursuivons le coupable : quelque fort qu'il soit, dès qu'il a fait couler le sang, il est perdu.

C'est un soin que nous nous hâtons d'épargner aux dieux; mais qu'ils laissent nos arrêts irrévocables et sans appel ! La race odieuse qui est souillée de sang, n'est plus digne d'être écoutée de Jupiter. La gloire des humains, la plus brillante aux yeux des hommes, flétrie dans les enfers, s'efface à notre sombre aspect, et s'anéantit sous nos pieds tout sanglans.

D'un élan vigoureux nous atteignons de loin le coupable. En vain il se fatigue à nous fuir; notre poids l'accable: il tombe.

Aveuglé par son forfait, il ne voit rien ; tant la nuit du crime se répand autour de lui ; et la renommée gémissante parle des ténèbres épaisses qui enveloppent sa demeure.

Le destin l'a voulu : habiles et constantes, gardant le souvenir des crimes, inexorables aux mortels, nous régnons séparées des dieux, sans honneur et sans gloire, dans un séjour que n'éclaire point le soleil, et où marchent avec peine celui qui a l'usage de ses yeux et celui qui l'a perdu.

Mortels, vous entendez les lois éternelles, dictées par la Parque, que les dieux nous ont imposées : respectez-nous ; tremblez. Notre culte est antique, et ne fut jamais négligé, bien que notre demeure soit sous la terre et dans les abymes ténébreux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, LE CHOEUR, MINERVE; elle paraît dans un char, porté sur des nuages au travers des airs.

MINERVE.

La voix qui m'implore s'est fait entendre jusqu'aux bords du Scamandre, dans ces champs que jadis les princes et les chefs de la Grèce assignèrent aux enfans de Thésée, comme un don choisi sur tous les biens des vaincus, pour m'être à jamais consacré[1]. A ces accens, j'ai précipité ma course infatigable ; j'ai attelé à ce char mes coursiers agiles, et l'égide m'a servi d'aîles pour mieux fendre les airs. (*Elle aperçoit Oreste et les Furies.*) Quelle troupe est ici rassemblée ? Je ne redoute rien ; mais ce que je vois m'étonne. Qui êtes-vous ? Je vous parle à vous tous ; à cet étranger qui em-

[1] Le Scholiaste rapporte que les habitans de Mitylène disputèrent aux Athéniens la possession de la ville de Sigée, et qu'un combat particulier décida de cette ville, et la fit passer sous la domination de Mitylène. Eschyle, ne perdant jamais de vue les intérêts politiques de sa nation, veut ici rappeler aux Athéniens leurs anciens droits, et les engager à combattre les Mityléniens, pour recouvrer la ville qui leur a été enlevée.

brasse ma statue; et à vous, qui ne ressemblez à nul des êtres que produit la nature, à rien de ce qui se voit chez les dieux ni chez les hommes.... Mais insulter à votre difformité, ce serait une injustice, et Thémis le défend.

LE CHŒUR.

Fille de Jupiter, vous saurez tout en peu de mots. Nous sommes les éternels enfans de la nuit; on nous appelle Furies dans les enfers.

MINERVE.

Je connais votre origine et votre nom.

LE CHŒUR.

Vous apprendrez bientôt quel est mon ministère.

MINERVE.

Je le saurai, si vous me l'expliquez.

LE CHŒUR.

Nous poursuivons par-tout les assassins.

MINERVE.

Et où le meurtrier trouve-t-il un terme à sa fuite?

LE CHŒUR.

Dans le séjour où jamais n'entra la joie.

MINERVE.

Cet homme a-t-il mérité d'être ainsi poursuivi?

LE CHŒUR.

Oui. Il a osé égorger sa mère.

MINERVE.

Quelque pouvoir menaçant ne l'y a-t-il point forcé ?

LE CHŒUR.

En est-il d'assez fort pour rendre un parricide nécessaire ?

MINERVE.

De deux parties [1] je n'ai encore entendu que la première.

LE CHŒUR.

S'il l'ose, qu'il donne et défère ici le serment.

MINERVE.

Vous voulez paraître juste plus que vous ne l'êtes en effet.

LE CHŒUR.

Comment ? expliquez-vous ; nous connaissons votre sagesse.

MINERVE.

Les sermens seuls ne font pas la justice.

[1] Comme le reste de cet acte est une véritable plaidoirie, et qu'on reconnaît clairement qu'Eschyle avait exprès transporté sur la scène les formes du tribunal de l'aréopage, on a cru devoir se permettre d'employer également dans la version française des termes de barreau, tels qu'ici le mot *parties*, et quelques autres, qu'on pourra remarquer dans les scènes suivantes.

LE CHŒUR.

Eh bien! examinez, et jugez-nous.

MINERVE.

Me prenez-vous pour arbitre?

LE CHŒUR.

Qui vous récuserait, digne fille d'un digne père?

MINERVE.

Étranger, à votre tour, qu'avez-vous à dire? Quelle est votre patrie, votre naissance, votre infortune? Repoussez l'accusation, si c'est avec confiance dans la justice de votre cause, que vous êtes venu, suppliant respectable, comme autrefois Ixion chez Jupiter, embrasser mon image dans mon sanctuaire. Répondez clairement à mes questions.

ORESTE.

Puissante Minerve, vos derniers mots ont rassuré mon cœur. Je ne suis plus impur, et mes mains en la touchant, n'ont point souillé votre image; je vous en donnerai une preuve certaine. La loi veut que tout homicide garde le silence, jusqu'à ce qu'il ait été purifié par le sang expiatoire d'une jeune victime. Eh bien! il y a longtemps que dans d'autres lieux, le sang des victimes et l'eau lustrale, ont lavé mon crime; et c'est un soin dont aujourd'hui je suis délivré,

Quant à mon origine, vous la saurez bientôt. Je suis Argien; mon père vous est connu : c'est Agamemnon, le chef de l'armée des Grecs, par les mains duquel vous avez détruit Ilion. De retour en son palais, il y est mort, non glorieusement, mais par la noire perfidie de ma mère, surpris dans un piège funeste, dans un bain, dont les apprêts déposent encore contre elle. J'étais alors en exil. Long-temps après je revins, et je tuai, je ne le nie point, je tuai ma mère, pour venger un père que j'aimais. Mais de ce que j'ai fait Loxias [1] a été le complice et l'instigateur. Ses menaces aiguillonnantes m'annonçaient des maux affreux, si je ne punissais pas les auteurs d'un pareil forfait. Déesse, décidez si je suis innocent ou coupable. Quel que soit votre arrêt, je m'y soumets.

MINERVE.

Cette cause est difficile; quel mortel oserait la juger? Moi-même je n'ai pas le droit de soustraire un meurtrier à la justice vengeresse. D'ailleurs il faut ménager ici, d'une part, un suppliant, qui, purifié selon les formalités requises, ne souille point ma demeure, et dont, s'il est absous, je

[1] C'était un des surnoms d'Apollon. Les Scholiastes expliquent de différentes manières le sens et l'étymologie de ce mot. La plus probable de ces explications est celle qui se fonde sur *l'ambiguïté* des oracles rendus au nom d'Apollon. R.-R.

fais l'ami de mon peuple; de l'autre, ces divinités, dont le courroux n'est pas facile à calmer, et dont le cœur, si elles se retirent sans avoir triomphé à mon tribunal, répandra sur cette terre un venin corrupteur, qui l'infectera pour jamais. Tels sont à la fois les biens que je puis espérer, et les maux que je dois craindre. Mais, puisqu'il faut prononcer, je vais établir à jamais un tribunal, et des juges que j'engagerai par des sermens solennels. Vous cependant préparez vos témoignages et vos preuves, que la justice admettra sur la foi du serment. Je vais choisir les plus intègres de mes citoyens; je reviendrai décider cette cause avec eux, et leur ferai juger de ne point trahir l'équité.

## SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Si ce parricide triomphe aujourd'hui, des lois nouvelles vont tout renverser. Ce crime se multipliera chez les mortels par la facilité de l'exécuter. Que d'attentats les pères auront désormais à craindre de leurs enfans!

Le courroux des Furies vigilantes n'arrêtera plus les forfaits : nous leur laisserons un libre cours. Chacun apprendra, en frémissant, le malheur d'autrui : plus de fin, ni de terme aux peines; plus de consolation pour l'infortuné. Que ce-

lui qui sera frappé ne nous invoque plus! Qu'il ne s'écrie plus : ô vengeance! ô trône des Furies! Bientôt sans doute, victime d'un nouveau forfait, un père ou une mère gémiront; mais en vain : le palais de la justice est détruit.

Quelquefois le seul regard sévère et pénétrant d'un juge assis arrête le coupable. La frayeur qui retient est utile. Si le cœur ne nourrit aucune crainte, quel homme, quelle ville respectera la justice?

L'anarchie est dangereuse autant que le despotisme : ce n'est que dans un juste milieu que Dieu, dont l'œil embrasse tout, a fait résider la force. En un mot, l'impiété ne produit que l'injure; mais de la sagesse naît une douce et désirable félicité.

Mortel, écoute-moi : respecte l'autel de la justice; ne va point, épris de l'amour du gain, le renverser d'un pied sacrilège; car la punition t'attend, et l'arrêt est irrévocable. Honore tes parens, et garde inviolablement les lois de l'hospitalité.

Qui pratique volontairement la justice ne peut être malheureux, et ne périt jamais tout entier; mais l'audacieux qui, sans équité, confond tous les droits, fait, tôt ou tard, un terrible naufrage, lorsque la tempête, attaquant son navire, en brise les antennes.

# ACTE V.

**MINERVE revient, accompagnée de ceux des Athéniens qu'elle a choisis pour juges. Elle est aussi suivie d'un héraut, et d'une foule de peuple qu'attire la curiosité. Oreste et les Euménides se transportent également sur l'aréopage, ou colline de Mars.**

## SCÈNE PREMIÈRE.

MINERVE, LES ARÉOPAGITES, LES EUMÉNIDES, ORESTE, PEUPLE, HÉRAUT. **Les juges s'asseient, et Minerve préside.**

MINERVE.

HÉRAUT, faites votre devoir; contenez la foule; que le son perçant de la trompette appelle hautement le peuple à ce tribunal assemblé; qu'on fasse silence; qu'on écoute les lois qu'Athènes doit observer à jamais, et le jugement qui va décider cette cause.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, APOLLON.

LE CHOEUR.

Puissant Apollon, commande aux lieux où tu règnes. Qu'as-tu à démêler ici ?

APOLLON.

J'y viens servir de temoin. Cet homme a été

suppliant dans mon temple, il a embrassé mes autels; je l'y ai purifié de son crime, et je serai impliqué dans l'accusation comme instigateur de la mort de sa mère. Vous qui confirmez le jugement, Minerve, faites-y procéder en règle.

MINERVE.

J'appelle la cause. ( *Aux Euménides.* ) Je vous défère la parole. C'est à l'accusateur qu'il appartient de parler le premier, et d'énoncer les faits.

LE CHŒUR.

Nous sommes plusieurs; mais nous parlons brièvement. Toi, ( *à Oreste* ) réponds exactement à chaque interrogation. D'abord, est-il vrai que tu ayes tué ta mère ?

ORESTE.

Je l'ai tuée; je ne le nie point.

LE CHŒUR.

Nous triomphons. Voilà déjà notre athlète tombé une fois [1].

ORESTE.

Vous vous vantez avant qu'il soit terrassé.

LE CHŒUR.

Réponds encore : comment l'as-tu tuée ?...

[1] Dans les combats de la gymnastique, l'athlète qui avait renversé trois fois son adversaire était réputé vainqueur.

ORESTE.

Cette main lui a enfoncé un poignard dans le sein.

LE CHŒUR.

Qui te l'a conseillé ? qui te l'a persuadé ?...

ORESTE.

Les oracles d'Apollon ; c'est lui que j'atteste.

LE CHOEUR.

Ses oracles !... Un dieu prophète t'ordonner un parricide!

ORESTE.

Oui, et jusqu'ici je n'accuse point la fortune.

LE CHŒUR.

Bientôt, condamné par l'arrêt, tu changeras de langage.

ORESTE.

Je suis tranquille : du fond de son tombeau mon père sera mon défenseur.

LE CHOEUR.

Assassin d'une mère, tu comptes sur les morts!

ORESTE.

Elle s'était souillée de deux crimes.

LE CHOEUR.

Comment ? Prouve-le devant tes juges.

ORESTE.

Elle avait tué son époux, et mon père.

LE CHOEUR.

Sa mort a tout expié; mais toi tu vis?

ORESTE.

Tant qu'elle a vécu, que ne l'avez-vous poursuivie?

LE CHŒUR.

Celui qu'elle avait tué n'était pas de son sang.

ORESTE.

Et moi, suis-je donc du sang de ma mère?

LE CHOEUR.

Quoi? de celle qui t'a nourri dans son sein? Scélérat, tu renies le sang de ta mère!

ORESTE.

Apollon, témoignez, déclarez si ce fut avec justice que je la tuai. Je ne puis nier d'avoir commis ce meurtre; mais vous paraît-il juste on non? Décidez; votre réponse sera ma défense.

APOLLON.

Auguste tribunal de Minerve, devant vous je dirai la vérité, et le dieu prophète ne mentira point. De mon trône fatidique, jamais homme, femme, ou ville ne reçut de réponse qui ne me fût inspirée par le souverain des dieux : jugez de quel poids est ici mon témoignage. Conformez-vous à la volonté de mon père : il n'est point de serment qui l'emporte sur lui.

LE CHOEUR.

Ainsi donc, à t'entendre, Jupiter t'a dicté l'oracle qui ordonnait à Oreste de ne compter pour rien les droits de sa mère?

APOLLON.

Sans doute : le meurtre d'une femme est-il donc comparable à l'assassinat d'un héros qui n'avait reçu le sceptre que des mains de Jupiter, et que son épouse immola, non par de nobles coups, tels que ceux de l'Amazone, (car il faut que vous le sachiez, ô Pallas! ô juges qu'elle a choisis!) mais en le frappant, au retour de la guerre, où il avait si souvent triomphé, après un accueil trompeur, au milieu de son bain, embarrassé dans le voile artificieux, dans le vêtement sans issue qu'elle lui avait exprès préparé. Tel a été le sort du mortel auguste qui jadis avait commandé mille vaisseaux. Je l'ai raconté, pour que le tribunal qui doit prononcer dans cette cause en soit indigné.

LE CHOEUR.

Jupiter, s'il faut t'en croire, honore par préférence les destins des pères. Toutefois il enchaîna le sien, l'antique Saturne. Sa conduite ne contredit-elle pas tes discours? Juges, qui nous écoutez, c'est vous que j'atteste.

APOLLON.

O monstres détestables abhorrés des dieux!... On peut briser des fers, il y a du remède à la captivité, mille moyens peuvent en affranchir. Mais quand la terre a bu le sang d'un homme, lorsqu'une fois il est expiré, on ne peut plus le rendre à la vie. Mon père n'a point inventé d'enchantement vainqueur de la mort, lui qui sans peines, sans effort, ébranle l'Univers.

LE CHOEUR.

Vois ton injustice en défendant ce coupable. Après avoir versé le sang qui l'anima, le sang de sa mère, habitera-t-il dans Argos la maison paternelle? de quels autels publics pourra-t-il approcher? quelle société lui permettra de participer à ses libations?

APOLLON.

Écoutez ce que je vais dire, et reconnaissez-en la vérité. La mère est, non la créatrice de ce qu'on appelle son enfant, mais la nourrice du germe versé dans son sein. C'est le père qui crée: la femme, comme un dépositaire étranger, reçoit le fruit, et, quand il plaît aux dieux, le conserve. La preuve de ce que j'avance est, qu'on peut devenir père sans le concours d'une mère; et j'en ai pour témoin la fille du dieu de l'Olympe, qui n'a point été conçue dans les ténèbres du sein mater-

nel. Quelle déesse eût produit un rejetton si parfait? Pallas, je veux contribuer de toute ma puissance à la grandeur de ta ville et de ton peuple. J'ai envoyé ce suppliant à tes autels, pour qu'il devînt à jamais le fidèle ami d'Athènes. Déesse, fais-toi des alliés de lui et de ses descendans. Que cette union soit éternelle, et que la postérité en respecte le serment.

MINERVE.

Les parties ont assez parlé. Que chacun donne son suffrage selon qu'il le croit équitable.

LE CHOEUR.

J'ai employé toutes mes armes; voyons quelle sera l'issue du combat.

MINERVE.

Comment pourrai-je ici éviter tout reproche?

LE CHOEUR.

Vous avez tout entendu : en donnant vos suffrages, Athéniens, au fond du cœur respectez vos sermens.

MINERVE.

Peuple, qui, pour la première cause, en ces lieux allez entendre juger un meurtre, écoutez mes lois. Cette assemblée sera désormais pour le peuple d'Ægée un tribunal éternel. Jadis les Amazones fortifièrent ce mont, où elles s'étaient cam-

pées, lorsqu'irritées contre Thésée, elles opposèrent des tours à ses tours nouvellement bâties. Elles y sacrifièrent à Mars; et cette colline, depuis ce temps, fut appelée le mont de Mars. Le respect et la crainte de ce tribunal, parmi vos citoyens, la nuit comme le jour, arrêteront l'injustice, pourvu qu'eux-mêmes, par un mauvais mélange, n'en altère point la constitution. Cette source limpide, si vous la troublez par la fange, n'étanchera plus votre soif. Que mon peuple n'embrasse ni l'anarchie, ni le despotisme; ne banissez point de ma ville toute sévérité : quel mortel est juste lorsqu'il n'a rien à craindre? Maintenez ce tribunal majestueux, que j'établis comme le boulevart de ce pays, et le salut de cette ville; tribunal tel que n'en eût jamais ni le Scythe, ni le peuple de Pélops. Toujours incorruptible, vénérable, actif, il veillera sur Athènes, tandis que vous dormirez en paix. Voilà les conseils que je donne pour l'avenir à mon peuple. Mais il faut procéder : donnez vos suffrages, portez le jugement, et songez à vos sermens. J'ai dit.

LE CHOEUR.

Gardez d'offenser les redoutables divinités des enfers : je vous le conseille.

APOLLON.

Moi, je vous ordonne de respecter les oracles

de Jupiter et d'Apollon. Ne les rendez pas inutiles.

LE CHOEUR.

Tu favorises une cause de sang, qui n'est point de ton ressort. Si tu restes ici, tu souilleras pour jamais ton sanctuaire prophétique.

APOLLON.

Quoi donc? Jupiter eût-il tort d'écouter Ixion, le premier homicide?

LE CHŒUR.

Soit... Mais si je n'obtiens justice, je reviendrai visiter ce pays dans ma colère.

APOLLON.

Les nouveaux et les anciens dieux vous méprisent également. C'est moi qui l'emporterai.

LE CHŒUR.

Ta conduite fut la même dans le palais de Phérès, quand tu persuadas aux Parques de donner l'immortalité à des hommes.

APOLLON.

Ne doit-on pas récompenser la piété, sur-tout dans ceux qui nous implorent?

LE CHŒUR.

Tu détruis d'anciennes divinités, après avoir trompé, par le sommeil, de vieilles déesses [1].

[1] Stanley lit ὕπνῳ, au lieu d'οἴνῳ. Paw a fait aussi un changement dans ce passage, en lisant ἀρχαίους θεοὺς, au lieu d'ἀρχαίας

APOLLON.

Condamnées dans ce jugement, bientôt vous exhalerez un venin qui ne sera plus à craindre.

LE CHŒUR.

Ta jeunesse insulte à mon âge. J'attends l'arrêt : jusque-là je suspends mon courroux contre Athènes.

MINERVE.

C'est à moi de porter le dernier suffrage : je le donne à Oreste. Je n'ai point de mère dont j'aie reçu la naissance ; et, sans me soumettre à l'hyménée, je rends hommage au sexe viril. Je suis toute pour la cause d'un père ; et je ne vengerai point par préférence la mort d'une femme qui tua son époux et son maître. Si les suffrages sont égaux, Oreste est absous. Renversez les urnes, vous à qui ce soin est confié. (*On compte les suffrages*).

ORESTE.

Puissant Apollon ! qui l'emportera ?

LE CHŒUR.

O nuit ténébreuse ! ô ma mère ! tu le vois ; il y va de notre existence, ou de notre désespoir. Nous périrons, ou nous conserverons nos droits.

θεάς ; mais ce changement, adopté par M. le Franc, est inutile ; il s'agit ici des Parques et des Euménides, trompées également par Apollon.

APOLLON.

Athéniens, comptez exactement les suffrages. Gardez-vous d'employer la fraude : un suffrage de plus ou de moins, sauve ou détruit des familles.

MINERVE.

Les suffrages sont égaux : Oreste est absous [1].

ORESTE.

O Pallas ! ô déesse tutélaire ! vous me rendez à ma patrie, dont j'étais séparé. Les Grecs diront : « Voilà cet Argien qu'ont rétabli dans l'héritage » paternel Pallas, Apollon, et avec eux le tout- » puissant, Jupiter Sauveur ». C'est Jupiter qui, touché du sort de mon père, m'a sauvé des Furies vengeresses de ma mère. Prêt à retourner à Mycènes, je jure à cette contrée, à ce peuple, que jamais les rois d'Argos ne porteront la guerre en ces lieux. S'ils osaient jamais trahir ce serment, du fond de mon tombeau, je leur rendrai, par des châtimens terribles, les chemins d'Athènes si difficiles, je leur enverrai de si funestes auspices, qu'ils ne tarderont pas à se repentir. Mais, s'ils

[1] Cet usage seul montre l'humanité qui régnait dans les tribunaux d'Athènes. Les juges étaient toujours censés pencher vers la clémence ; et, lorsque les suffrages pour l'accusateur et l'accusé étaient égaux, l'accusé était absous. Aristote, *sect.* 23, *quæst.* 13, rapporte plusieurs raisons de cet usage ; mais la plus forte de toutes était le caractère de douceur et de bonté, qui semblait appartenir particulièrement aux Athéniens.

le gardent, si, fidèles alliés, ils honorent toujours la ville de Pallas, mes mânes leur seront favorables et propices. Adieu, déesse; adieu, peuple d'Athènes. Que vos armes soient pour vos ennemis un fléau redoutable, et fassent la gloire et la sûreté de vos amis!

## SCÈNE III.

### MINERVE, LES EUMÉNIDES, PEUPLE D'ATHÈNES.

LE CHŒUR.

Ah! divinités nouvelles, au mépris des plus anciennes lois, vous arrachez donc le coupable de mes mains. Malheureuse, déshonorée, furieuse, que me reste-t-il, hélas! qu'à répandre sur cette terre le venin contagieux de mon cœur ulcéré! O vengeance! que la sécheresse et la stérilité envahissant cette contrée, y rassemblent leurs fléaux destructeurs.... Je gémis!... Que faire? que devenir?... Indignement traitées par les Athéniens, filles de la nuit, il ne nous reste que la douleur et la honte.

MINERVE.

Croyez-moi, supportez sans peine ce jugement; vous n'avez pas été vaincues; les suffrages se sont trouvés égaux. On n'a point voulu vous offenser: la volonté de Jupiter était marquée. L'auteur même de l'oracle attestait que l'impunité avait été

promise à Oreste. Ne soyez donc point courroucés; n'appesantissez point votre vengeance sur ce pays, ne le rendez point stérile en y versant votre poison, ce sauvage, ce dévorant fléau des plantes; et moi, je vous promets solennellement, qu'ici, placées dans d'augustes foyers, honorées de tous les habitans, vous aurez dans cette contrée religieuse des retraites et des temples.

LE CHŒUR.

Ah! divinités nouvelles [1], au mépris des plus anciennes lois, vous arrachez donc le coupable de mes mains! Malheureuse, déshonorée, furieuse, que me reste-t-il, hélas! qu'à répandre sur cette terre le venin de mon cœur ulcéré! O vengeance! que la sécheresse et la stérilité, envahissant cette contrée, y rassemblent leurs fléaux exterminateurs! Je gémis. Que faire? que devenir? Indignement traitées par les Athéniens, filles de la nuit, il ne nous reste que la douleur et la honte.

MINERVE.

Vous n'êtes point déshonorées. Déesses, dans l'excès de votre colère, ne désolez point l'habitation

[1] Le chœur, pour toute réponse, ne fait que répéter le même couplet précédent, qui renferme toutes ses imprécations. Ces sortes de répétitions, comme nous l'avons observé, n'appartiennent qu'à Eschyle, et devaient produire le plus terrible effet, lorsqu'elles étaient soutenues par une déclamation ou une musique analogue.

niens ; et vous, placées honorablement près du palais d'Erechthée, vous y verrez et les hommes et les femmes vous rendre des honneurs tels que vous n'en recevrez chez aucun peuple. Ne jettez point dans ce pays des semences de discorde, tourmens aigus des jeunes ames, livrées à de sombres fureurs. N'allez point, rendant les cœurs de mes citoyens prompts à se haïr, allumer ici les guerres civiles. Qu'ils combattent l'étranger, l'occasion en est proche ; c'est là qu'ils trouveront la gloire, non dans les guerres intestines. Acceptez les offres que je vous fais : bienfaisantes autant que bien traitées et comblées d'honneurs, partagez avec moi ce séjour aimé des dieux.

LE CHŒUR.

Souffrir de pareils traitemens! O ciel! dans ma vieillesse habiter la terre avec opprobre! quelle honte! Je ne respire que colère et vengeance. Hélas! hélas! quelle douleur me déchire! O nuit! ô ma mère! entends mes cris. La ruse inévitable des nouveaux dieux m'enlève, en un instant, mes honneurs et ma gloire.

MINERVE.

Je ne me lasserai point de vous donner un conseil salutaire; vous ne pourrez dire qu'une divinité plus jeune que vous, Minerve, et ses citoyens ont, par leurs mépris, chassé de ces lieux d'an-

ciennes déesses. Si la persuasion, prêtant à mes discours son charme adoucissant, a sur vous de l'empire, vous resterez ici; mais, si vous n'y consentez pas, c'est injustement que vous ferez éprouver votre colère, votre haine et votre vengeance à cette ville et à son peuple, puisqu'il ne tient qu'à vous d'en partager la possession, et d'y recevoir à jamais un culte légitime.

LE CHŒUR.

Puissante Minerve, quel asyle m'y promettez-vous?

MINERVE.

Un asyle exempt de toute disgrâce : daignez l'accepter.

LE CHŒUR.

Eh bien! je l'accepte. Mais quel sera mon pouvoir?

MINERVE.

Nulle famille, sans vous, ne pourra prospérer.

LE CHŒUR.

Et vous m'assurez ce degré de puissance?

MINERVE.

Je comblerai de biens ceux qui vous respecteront.

LE CHŒUR.

Vous vous y engagez pour toujours?

MINERVE.

Les promesses de Minerve ne sauraient être vaines.

LE CHŒUR.

Vous me désarmez ; j'abjure ma colère.

MINERVE.

Si vous restez en ces lieux, tous les cœurs sont à vous.

LE CHŒUR.

Que m'ordonnez-vous de souhaiter à ce pays?

MINERVE.

Que, pour le faire justement triompher, la terre, la mer et l'air conspirent sans cesse. Que la terre, féconde en fruits et en troupeaux, ne se lasse point d'enrichir ses citoyens, et d'être pour eux un séjour salutaire. Que les impies ressentent votre colère ; car j'aime les humains, comme le pasteur ses brebis ; mais que la seule race des justes soit exempte de maux. Tel doit être votre soin. Moi, dans les combats que chante la renommée, je ne souffrirai point que la gloire de cette ville triomphante soit jamais éclipsée chez les hommes.

LE CHŒUR.

Consentons d'habiter avec Pallas, et ne dédaignons point la ville dont Mars et le puissant Jupiter ont fait l'asyle des dieux, et le rempart assuré des autels de la Grèce. Par une bienveillance fatidique, souhaitons que les rayons purs du soleil fassent germer en abondance, au sein de cette terre, tous les biens utiles à la vie.

MINERVE.

Je m'applaudis pour mes citoyens d'avoir fixé parmi eux ces puissantes et implacables divinités. Ce sont elles qui réglent tout parmi les hommes[1]. Celui que poursuit leur courroux ne sait d'où partent les coups qui le frappent. Souvent c'est le crime de ses ancêtres qui l'entraîne vers elles; et, ministre de leur colère, la mort en silence pulvérise le superbe.

LE CHŒUR.

Qu'en faveur de mes vœux, jamais un souffle empesté n'infecte ici les arbres! Que le poison brûlant qui détruit les plantes dans leur germe, s'arrête aux bornes de ce pays! Que jamais les fléaux de la douleur et de la stérilité n'y pénétrent! Que la terre y nourrisse, en chaque saison, les troupeaux féconds, et leurs femelles deux fois mères! Et que la postérité de ses citoyens reconnaisse les bienfaits inespérés des dieux!

MINERVE, aux Aréopagites.

Gardiens de ma ville, vous entendez ces vœux: ils seront accomplis. Les Furies ont un grand pouvoir auprès des dieux du ciel et des enfers: maîtresses souveraines de la destinée des hommes, elles

[1] Le traducteur a suivi la correction de Paw, qui lit ὁ δὲ δὴ κύρσας, au lieu de ὁ δὲ μὴ κύρσας.

font vivre les uns dans les chants et la joie, les autres dans la tristesse et les larmes.

LE CHOEUR.

J'éloignerai d'ici les fléaux qui font mourir les hommes avant le temps. Faites jouir long-temps les jeunes épouses des douceurs de l'hymen, vous qui réglez le Sort, Déesses, sœurs de ma mère[1], justes dispensatrices, présentes en tous lieux, agissantes en tout temps; votre équité vous rend les plus vénérables des divinités.

MINERVE.

Que j'aime à les voir favoriser ainsi ce pays! O doux attraits de la persuasion, vous avez orné mes paroles, et désarmé un courroux obstiné. Grâce au dieu de l'éloquence, j'ai vaincu, et ma victoire ne fera que des heureux.

LE CHŒUR.

Que jamais on n'entende ici les frémissemens de la discorde, insatiable de maux! Que jamais la terre, abreuvée et rougie du sang de ses habitans, n'y devienne un théâtre de meurtres et de vengeances mutuelles; mais que la concorde y règle les affections et les haines[2] : l'union est le remède aux peines des mortels.

[1] Le texte dit : *Déesses, portées dans le même sein maternel que les Parques.* R.-R.

[2] Le texte dit plus clairement : *Que les affections, aussi bien que les inimitiés, soient mises en commun.* R.-R.

MINERVE.

Ces conseils, si vous êtes sages, vous ouvrent le chemin du bonheur. Je prévois que ces déesses si terribles seront le plus ferme appui de mon peuple. Oui, si, rendant amour pour amour, vous les honorez sans cesse, votre pays et votre ville, séjour de la justice, seront à jamais célébrés.

LE CHŒUR.

Adieu, peuple d'Athènes : vivez dans l'abondance; vivez heureux. Présent à la mémoire de Jupiter, ami de la vierge immortelle qui vous chérit, suivez toujours la sagesse : ceux que Pallas couvre de ses aîles, sont respectés de son père.

MINERVE.

Adieu, déesses. Je dois marcher devant vous, et vous marquer votre demeure. Allez, à la lueur de ces flambeaux sacrés, à l'odeur de ces victimes. Retournez aux enfers; mais écartez de ces contrées ce qui pourrait leur nuire, et n'envoyez vers Athènes que le bonheur et la victoire. Habitans de ces murs, enfans de Cranaüs, conduisez ces nouvelles citoyennes, et méritez les biens que vous allez leur devoir.

LE CHŒUR.

Adieu encore une fois, adieu, vous tous qui ha-

bitez Athènes, dieux et mortels, citoyens de la ville de Pallas. Si vous respectez l'asyle que vous nous accordez parmi vous, vous n'aurez jamais de malheurs à déplorer.

MINERVE.

Que ces vœux sont doux à mon cœur! Les prêtresses de mon temple, les gardiennes soigneuses de mon image vous accompagneront, et l'éclat de leurs torches pénétrera jusque dans les lieux souterrains. Jeunes vierges, troupe choisie, vous qui êtes la fleur du pays de Thésée, et vous, femmes, mères vénérables, revêtez-vous de pourpre, honorez ces déesses; faites briller des feux; méritez que la bienveillance de vos nouvelles concitoyennes se signale à jamais par votre constante prospérité.

CHOEUR DE FEMMES ET DE FILLES ATHÉNIENNES.

Puissantes et respectables filles de la nuit, chastes déesses, retirez-vous avec la pompe qui vous est due! ( *Au peuple.* ) Applaudissez!.... ( *Aux Euménides.* ) Retournez dans votre antique et souterrain séjour. Honorées de nos respects et de nos sacrifices, soyez-nous favorables!.... (*Au peuple.*) Peuples, applaudissez tous...(*Aux Euménides.* ) Propices et bienveillantes pour ce pays, venez, déesses augustes; que ces torches brillantes réjouissent vos yeux!... ( *Au peuple.*)

Peuples, en les suivant, chantez des hymnes. (*Aux Euménides.*) Nous ferons, sans cesse, à la lueur des flambeaux, des libations dans vos temples.... Le peuple de Pallas est toujours sous les yeux de Jupiter; tel est son heureux destin... (*Au peuple.*) Chantez, chantez des hymnes.

FIN DES EUMÉNIDES.

# EXAMEN
## DE LA TRAGÉDIE
## DES EUMÉNIDES.

C'est dans cette pièce, comme dans le *Prométhée*, qu'on reconnait les irrégularités et les bizarreries qui ont accompagné la naissance de l'art. Cependant cette pièce, toute défectueuse qu'elle paraît mérite quelque indulgence, en faveur des intentions particulières de l'auteur. Le *Prométhée* était tout allégorique, comme nous l'avons vu. *Les Euménides* sont à la fois historiques et politiques. Il s'agissait, d'un côté, de concacrer dans cette pièce l'établissement du tribunal le plus ancien et le plus auguste qu'il y eût à Athènes, de l'aréopage; et de l'autre, de rapeler l'ancien traité d'union qui existait entre Athènes et Argos. A ces puissans intérêts, se joignoit encore celui de la punition ou de l'expiation du plus grand crime qui eût été commis en Grèce. Quelle horreur ne devaient pas produire, pour un pareil forfait, toutes ces filles de l'enfer, poursuivant leur proie sans relâche? Pour dérober Oreste d'entre leurs mains, il ne faut pas moins que l'entremise d'Apollon et

de Minerve : les voix se trouvent égales ; et ce n'est que la faveur de ces divinités qui décide la grace d'Oreste.

L'intérêt singulier, et la nature de cette pièce, semblaient l'affranchir de la régularité des autres. Les règles de la vraisemblance pouvaient y être violées, sans que l'effet qu'elle devait produire sur les Athéniens en fut moins puissant. Il y a même une chose à remarquer : c'est que ce terrible chœur des Euménides était en action dans toute la pièce, et y jouait un premier personnage ; tandis que, dans toutes les autres, le chœur n'y remplit qu'un rôle subalterne[1]. Ailleurs il loue, il blâme, il reçoit les impressions des premiers personnages ; mais ici c'est lui qui les donne. On ne doit plus s'étonner que cette pièce, où l'on voyait cinquante furies, sous l'aspect le plus terrible, former l'action de toute la tragédie, produisît un si grand désordre parmi les spectateurs, que des femmes avortèrent, et des enfans moururent de frayeur. Ajoutez à ce que nous venons de dire du spectacle et de l'intérêt, une poésie et une musique assorties à ces affreuses images, et l'on jugera ce que devait être ce spectacle. Que sont aujourd'hui nos plus terribles tragédies auprès d'un spectacle de ce genre ?

[1] Il faut encore excepter les *Suppliantes*, où le chœur remplit, comme ici, le personnage principal. K.-R.

# FRAGMENT
# DES EUMÉNIDES,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS,

## PAR M. TERRASSON[1].

### ORESTE, LES EUMÉNIDES.

UNE DES EUMÉNIDES.

Le voici, notre instinct l'a deviné d'abord.
Tout le décèle enfin, ce n'est point un prestige :
Tel, de ses pas pressés trahissant le vestige,
Le sang du daim blessé le découvre aux chasseurs :
Tel, il s'offre à nos yeux : hâtez-vous, ô mes sœurs!
Frappons un meurtrier qu'épargne le tonnerre.
Voilà ma récompense; et les mers et la terre
Nous ont vû le chercher : il s'est donc arrêté!
Ne respirez-vous pas un air ensanglanté?
Avançons.

DEUXIÈME EUMÉNIDE.

Prévenons une seconde fuite;
Attachons-nous enfin sans cesse à sa poursuite.

TROISIÈME EUMÉNIDE.

Epuisé de fatigue, il tombe, et de Pallas
Implore la statue, en lui tendant les bras.

[1] *Essai d'Imitations sur Eschyle*, p. 212 — 218.

Il pense désarmer l'inflexible colère.

QUATRIÈME EUMÉNIDE.

Malheureux insensé ! c'est en vain qu'il l'espère.
Non, le sang maternel pour toujours répandu,
Humecte encor le sol qui ne l'a point rendu.

CHOEUR DES EUMÉNIDES.

Enfin ton supplice commence.
Tes membres odieux vont être dévorés,
Et de ton sang les enfers altérés,
Vont assouvir leur soif qu'irrite la vengeance.
Vivant, tu tomberas dans leur profonde horreur,
Aux gouffres brûlans du Tartare.
Là ton châtiment se prépare;
Là tu rencontreras tous ceux dont la fureur
Fut le triomphe de l'impie,
Outragea la nature et l'hospitalité.
Dévoués au tourment qu'ils ont trop mérité,
Ils souffrent, leur forfait s'expie :
Et, dans l'affreux séjour où sa loi doit punir,
Pluton, roi des abymes sombres,
Pour juger leurs coupables ombres,
Des siècles écoulés garde le souvenir.

ORESTE.

Par le malheur instruit, du sort triste victime,
Je sais plus d'un moyen pour expier mon crime :
Je sais, ô fières sœurs, et me taire, et parler.
La sagesse d'un dieu m'a daigné révéler

Que le sang dont ma main dans Argos s'est rougie,
S'efface par degrés, qu'un meurtre enfin s'expie.
Il était tout récent; dans les temples divins
J'en fus absous; ainsi j'ai rempli mes destins.
Mon aspect désormais n'a plus rien de funeste :
Le temps devait un jour justifier Oreste.
Oui, d'une bouche pure, et d'un calme pieux,
Je puis à ma querelle intéresser les dieux;
Et j'apporte à Pallas, divinité suprême,
Mon peuple, mes états, ma couronne, et moi-même.
Je jure de m'unir, par le plus saint traité,
Au libre Athénien, puissant et respecté.
La déesse m'entend, soit que dans la Libye,
Elle aille disperser une armée ennemie,
Et, loin des Africains l'entraînant sans retour,
Affranchir le rivage où son œil vit le jour;
Soit qu'aux champs de Phlégra, sa vigilance active
Porte au milieu des camps une vue attentive :
Elle m'entend, vous dis-je; et son secours divin
Emoussera les traits dont s'arme votre main.

CHŒUR DES EUMÉNIDES.

Vainement ton espoir implore
La faveur des dieux immortels :
Ta prière les déshonore !
Ton aspect souille leurs autels.
L'abyme gronde, et sa menace
Rit de ton insolente audace,
Héritier du sceptre d'Argos !

La mort te dévoue aux Furies;
Et, jouet de leurs barbaries,
Les enfers seront tes bourreaux.

Tes membres, sous le fer avide,
Ne frémiront point de terreur;
Vivant, tu dois de l'Euménide
Assouvir la juste fureur.
Chacune de nous te dévore;
Le sort, aux gouffres qu'on abhorre,
A consacré tes jours naissans.
Entends les filles des ténèbres;
Et, qu'au son de leurs chants funèbres,
L'effroi muet glace tes sens.

Unissons nos voix formidables,
Et, dans nos lugubres concerts,
Apprenons aux mortels coupables
Notre empire sur l'Univers.
Thémis guide notre vengeance.
Nos cris épargnent l'innocence,
Mais ils poursuivent à jamais
L'assassin de qui l'épouvante
Voudrait cacher sa main sanglante,
Et son front chargé de forfaits.

O déité sombre et terrible,
Toi qui nous portas dans tes flancs,
O nuit! ne sois point insensible
Aux prières de tes enfans.
Apollon qui nous déshonore,

Tente de nous ravir encore
Les jours d'un impur meurtrier :
Sa mère devint sa victime ;
Monstre qui s'est souillé d'un crime
Que la mort ne peut expier.

Éclatez pour le sacrifice,
O chœurs funestes d'Erinnys !
Offrez l'image du supplice
Aux yeux d'un parricide fils.
Qu'il éprouve un fatal délire :
Hymne infernal, que de la lyre
N'accompagnent point les accords;
Qui paraît ouvrir le Tartare,
Engourdit l'âme, et la prépare
A voir le rivage des morts.

L'arrêt du sort, vengeur du crime,
Proscrit les affreux attentats.
Même descendu dans l'abyme,
L'homme souffre après le trépas.
L'Olympe est fermé sur nos têtes :
Nous ne partageons point ses fêtes;
Et dans un deuil mystérieux,
A notre aspect le sang efface
Le sang dont il restait la trace,
Et l'impie est frappé des dieux.

Que ces dieux maîtres du tonnerre,
Ne s'abaissent point à juger
Les forfaits qui souillent la terre,

Et dont nous devons la venger.
Jupiter hait les homicides :
La gloire dont ils sont avides,
Aux regards des mortels tremblans,
Ne laisse au monde aucun vestige,
Et nous foulons ce vain prestige
Sous nos pas hardis et sanglans.

Atride! est-ce là ton asile?
Toi qu'attend l'abyme infernal,
Ton sort aveugle ici t'exile,
Ceint d'un voile épais et fatal.
Dans ce temple est ton espérance !
Tu crois tromper la vigilance
Des vengeresses du trépas !
Parricide en horreur au monde,
Tremble : la nuit la plus profonde
A nos yeux ne te cache pas.

Fidèle à sa parole sainte,
Le ciel, propice à nos autels,
De nous laisse approcher la crainte,
Et l'encens des pâles mortels.
Au premier cri de la vengeance,
L'homme, dès que notre présence
Fait pâlir les flambeaux du jour,
Nous poursuit d'un timide hommage,
Jusque sur l'infernal rivage,
Où tout disparaît sans retour.

# LES SUPPLIANTES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

VOICI encore une des tragédies les plus simples de la façon d'Eschyle. C'est la dernière de celles qui nous restent de lui. Danaüs régnait en Égypte avec son frère Égyptus. Celui-ci se rendit l'unique maître, et soumit son frère à ses lois. Égyptus avait cinquante fils, et Danaüs cinquante filles. Le premier voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines-germaines. La proposition effraya les Danaïdes, de manière qu'elles s'enfuirent à Argos, avec leur père Danaüs, afin d'éviter un mariage qui leur paraissait impie. Au reste, Argos était en quelque sorte leur terre natale, puisque la maison de Danaüs était issue d'Io, qui était Argienne. C'est sur ce fondement qu'elles crurent qu'on les recevrait plus volontiers dans ce pays. Pélasgus, fils de Palæcthon, était alors roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejetter les prières de ces illustres suppliantes, mais dangereux en même-temps de les recevoir. Égyptus pouvait lui faire la guerre; et Pélasgus, en bon roi, content de gouverner son petit état, n'aimait pas à s'attirer des

affaires étrangères. Cette délibération est tout le fond de la tragédie dont on va rendre compte. L'histoire de Danaüs et d'Égyptus paraît ici fort différente de celle que racontent d'autres poëtes. Selon eux, Danaüs, après avoir régné neuf ans avec son frère en Égypte, fut détrôné, poursuivi, et contraint de se réfugier à Argos, où il fonda le royaume de ce nom. Il ne laissa pas de consentir au mariage de ses cinquante filles avec ses cinquante neveux; mais sous la condition secrette, que les Danaïdes, armées d'un poignard, caché sous leurs robes, massacreraient leurs maris la première nuit de leurs noces. Ce projet s'exécuta, disent-ils; et la seule Hypermnestre épargna son mari Lyncée, qui fut depuis successeur de Danaüs au royaume d'Argos. Eschyle n'entre point du tout dans ces événemens. Il peut se faire toutefois qu'ils soient la suite de l'histoire qu'il traite, et à laquelle il se borne dans cette tragédie. Dans les éditions qui nous en restent, les personnages ne paraissent pas exactement notés. On en met un sur la liste qui ne doit point se trouver dans la pièce : c'est le personnage d'un vieillard. Il paraît qu'il est inutile, et qu'on lui a donné mal-à-propos une partie du rôle de Danaüs, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant la scène. Le roi d'Argos est le second acteur; un Héraut envoyé par Égyptus, et le Chœur, composé des Danaïdes,

font les autres rôles. La scène est sur le rivage de la mer, près de la lice, où l'on célébrait les jeux publics, et où l'on voyait les statues des divinités qui présidaient à ces jeux.

## ACTE PREMIER.

Eschyle, qui prend plaisir à frapper ses spectateurs dès l'abord, par de grands et de magnifiques spectacles, fait voir ici des vaisseaux qui abordent, et les cinquante Danaïdes, qui mettent pied à terre avec leur suite, ayant à leur tête leur père Danaüs. Celle qui parle pour les autres s'adresse à Jupiter, pour le prier de leur être propice; et par là, elle explique naturellement le sujet de leur fuite et de la tragédie. C'est leur père qui est l'auteur du parti qu'elles ont pris, chef de leur entreprise, et compagnon de leur exil. Ce sont des hymens exécrables aux dieux qu'elles fuient; et c'est leur ancienne patrie, l'Argolide, qui est le terme qu'elles ont si ardemment désiré. « O ville! ô contrée! ô dieux! protecteurs » de l'innocence, recevez une troupe timide qui » vous implore, et précipitez dans le fond des » mers les fils d'Égyptus, plutôt que de permettre » des mariages que vous détestez. »

Il faut remarquer que, comme elles viennent demander à des étrangers un asyle en qualité de Suppliantes, elles portent les symboles conformes à leur situation, à savoir des rameaux ornés de bandelettes de laine. Tout ce premier acte, qui commence par le chœur, ainsi que plusieurs autres pièces des anciens, ne consiste guère que dans l'exposition abrégée que je viens de dire. Eschyle en fait quarante vers, avec cette vigueur d'expression qu'il est impossible de représenter. Le chant ordinaire, qui est ici fort long, remplit tout le reste de l'acte; ce ne sont que des invocations réitérées que font les Danaïdes aux divinités du pays, et une peinture vive de leurs infortunes. Elles commencent par implorer Io, changée en génisse par Junon, puis Épaphus son fils, dont elles tirent leur origine. Elles se comparent à la plaintive Philomèle, comparaison favorite d'Eschyle et des autres tragiques grecs. Elles reviennent aux louanges des dieux, particulièrement de Jupiter, dont elles disent des choses très-relevées, qui montrent bien que les Grecs avaient des idées fort nobles de la divinité. « Dieux, auteurs de notre race, daignez écouter de justes » vœux, et rejeter ceux des impies. Mars lui-même » donne à ceux qui échappent du combat un asyle » respecté des dieux. Tout notre cœur se doit à » Jupiter : ses vues sont impénétrables; sa lu-

» mière luit en tous lieux, jusque dans les ténè» bres. Les accidens de la vie n'en sont pas moins » obscurs pour nous ; mais, quelque ténébreuses » que soient les voies de Jupiter, tout ce qu'il a » déterminé, d'un signe de sa tête s'exécute. Du » plus haut des cieux, il jette un coup-d'œil sur » les impies, et il les condamne, etc ». Enfin, tout ce que disent les Danaïdes exprime vivement et les vœux qu'elles font pour éviter les fils d'Egyptus, et l'horreur qu'elles ont de leur alliance ; car elles sont déterminées, si les dieux et les hommes n'ont pitié d'elles, et ne les protègent contre la violence, à recourir à la mort et à chercher aux enfers l'asyle qu'on leur aura refusé sur la terre.

## ACTE II.

Après ces éloquentes invocations, Danaüs dit à ses filles qu'il est temps de songer à la manière dont elles vont se comporter à l'égard des Argiens. En effet, il aperçoit de loin un nuage de poussière, et découvre peu à peu que ce sont des gens armés. Bientôt il entend le bruit des chars. Nous allons voir, dit-il, tout un peuple qui vient nous interroger ou nous perdre. Il veut donc que ses filles s'asseyent au pied d'un groupe de divinités,

qu'il reconnaît pour celles qui président aux jeux publics. « Un autel est un rempart plus ferme que » les tours. C'est un bouclier qu'on ne peut briser. » Prenez ces rameaux d'olivier si chers à Jupiter : » couronnez-les de bandelettes blanches ; portez-» les avec un religieux respect, et parlez avec la » modestie, qui convient à des étrangères. Dites » toutefois hardiment que votre fuite n'est point » criminelle, et que vos mains ne sont point souil-» lées de sang. Que vos paroles, que votre air, que » vos regards, que tout en vous ressente l'humble » pudeur qui doit briller sur votre front. Gardez-» vous de parler d'abord, ou de faire de longs » discours. Rien n'est plus odieux. Souvenez-vous » d'être souples, et de céder. Etrangères, vous » venez demander du secours ; et il ne sied pas » d'élever la voix dans cette situation ».

Les Danaïdes, semblables à de timides tourterelles à l'aspect du vautour, comme parle Eschyle, vont à l'instant se placer à l'abri des autels, où elles invoquent derechef les dieux qu'on y révère, Jupiter, Apollon, Neptune et Mercure.

## ACTE III.

Cependant le nuage s'éclaircit, la petite armée s'approche, et l'on voit paraître Pélasgus, envi-

ronné des principaux Argiens ses sujets. Il demande à cette troupe de jeunes filles quel est leur pays, et ce que signifient ces symboles de Suppliantes. Interrogé à son tour, il se déclare roi d'Argos; il fait la description de ses états, et nomme ses prédecesseurs, à-peu-près comme font les héros d'Homère, chose qui montre bien les mœurs des anciens, mais que nous ne saurions leur pardonner, soit raison, soit caprice de leur part ou de la nôtre. [1] Après cette courte narration, il leur demande de son côté un exposé court et fidèle de leur état et de leur projet. Elles se donnent pour Argiennes d'origine; et Pélasgus leur fait raconter en détail, par de fréquentes interrogations, comment leur généalogie remonte jusqu'à Io; quelle fut l'aventure de cette fille d'Inachus; de quelle manière elle arriva à Memphis. Elles ajoutent qu'Io mit au monde Epaphus, et que Bélus, fils de celui-ci, eut pour fils Danaüs leur père. Delà, elles viennent au sujet véritable de leur voyage d'Egypte à Argos; c'est la crainte d'épouser leurs cousins-germains; et elles deman-

[1] Cette explication ne semble guère satisfaisante. Placés près, comme ils l'étaient, de la nature, les Grecs avaient sans doute *raison* d'aimer cette simplicité de mœurs qui caractérise les âges de la société primitive; et dans l'état où nous nous trouvons à notre tour, il n'y a point de *caprice* de notre part, à n'aimer que les peintures analogues à nos goûts, à nos connaissances et à nos usages. R.-R.

dent en grace à Pélasgus de les protéger contre la violence de leurs amans. « Respectez, disent-elles, » ces branches dont nous avons couronné les au- » tels de vos dieux; respectez Jupiter qui prend » en main la cause des Supplians ». Toute la suite de ces prières est fort belle et fort touchante.

Mais Pélasgus se trouve embarrassé. Donnera-t-il un asyle à des princesses malheureuses? Il expose son peuple à une guerre certaine contre des princes redoutables par leurs forces, et plus encore par leur amour dédaigné. Rebutera-t-il des supplications sacrées parmi les humains? son cœur ne saurait y consentir. Ce serait de plus se livrer à toute la vengeance des dieux [1], dont on le menace en cas de refus. C'était un motif bien puissant chez les anciens Payens, que tout motif de religion qui rappelait à l'humanité. Chez eux, violer l'hospitalité, rejetter des Supplians qui n'avaient pour armes que leur misère, d'humbles prières et des branches d'olivier, était un crime qui attaquait la divinité même. La religion naturelle, quoique défigurée par la superstition, régnait parmi eux dans toute sa force, et changeait en devoirs religieux les devoirs que l'humanité prescrit.

[1] « Offenser les Supplians, dit Platon, l. 5, *des Lois*, est le » crime le plus criant de tous ceux qu'on peut commettre contre » tout étranger ou citoyen. Dieu même est leur garant et leur » vengeur. »

Cette délibération de Pélasgus est le seul pivot sur qui roule cette tragédie si simple; et quiconque voudra se donner la peine d'y jetter les yeux sans préjugé, conviendra que la situation des Danaïdes, poursuivies par des ravisseurs, et celle du roi d'Argos, à les considérer dans leur siècle, et par rapport aux spectateurs Athéniens, était une situation très-heureuse pour produire les mouvemens du théâtre, eu égard à leurs idées et à leurs intérêts d'état. Cette scène est très-longue, mais naïve, et devait être aussi intéressante pour eux, qu'elle l'est pour nous. A mesure que les Suppliantes pressent le roi, il se sent agité par deux divers mouvemens, l'un de compassion ou plutôt de religion, pour des personnes infortunées, l'autre de politique, pour les intérêts de son royaume; de sorte que tantôt roi, tantôt homme, il ne sait lequel croire de l'homme ou du roi. Quelquefois il rebute les Danaïdes, et quelquefois il les rassure, toujours flottant entre la politique et la pitié.

Le parti qu'il prend est d'aller consulter le peuple, et de ne rien déterminer sans son aveu. Vainement les Danaïdes portent l'éloquence de leurs pleurs aussi loin qu'elle peut aller : le roi se contente de les consoler; mais il ne veut rien prendre sur lui. En un mot, il les renvoie à l'acclamation du peuple, non pourtant sans qu'il en coûte à son cœur. Car, dans l'incertitude où il les

laisse, elles déclarent que si l'on a la dureté de les refuser, elles trouveront, pour dernière ressource, un asyle dans une mort volontaire qui sera odieuse pour les Argiens. Ceci est exprimé très-naïvement à l'antique. Mais comment l'exprimer aujourd'hui? « Savez-vous, disent-elles, quel sera notre recours? » Elles laissent deviner le roi. Puis elles montrent leurs ceintures, dont elles feront, disent-elles, un nouvel ornement à ces dieux qu'elles ont déjà parés de leurs bandelettes; et quel ornement? elles se pendront à ces statues; c'était la manière alors de se procurer la mort. Cela est susceptible de parodie, et peut paraître ridicule à ceux qui ne veulent pas entrer dans les mœurs de l'antiquité, aussi bien que la mort de Jocaste et de Phèdre, qui réellement se pendent dans Sophocle et dans Euripide. Mais pourquoi ridicule? les temps et les pays ont leurs modes; et d'ailleurs, il n'est que manière d'exprimer les choses. Comment Racine en use-t-il à l'égard de Monime? il suit l'histoire. Il ose, à la vue des Français, supposer, avec Plutarque, qu'elle a voulu se servir de son bandeau royal, comme d'un funeste nœud pour cesser de vivre :

Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,

Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvais-tu me rendre un funeste service?

Voilà la chose même, ou plutôt ce n'est plus elle; la noblesse de l'expression en a sauvé la peinture en la faisant. L'expression fait tout; c'est par elle qu'on retrouve le secret de rendre ou trop respectables ou trop méprisables les anciens, quoique le premier soit beaucoup moins aisé que le second: car le sublime est très-voisin du ridicule, et souvent telle chose enlève les suffrages par la majesté de la pensée ou par la force du sentiment, qui, étant parodiée par la substitution ou le dérangement de quelques mots, ou même de quelques tons, fera rire ceux dont elle aura tiré des larmes; et n'est-ce pas là le véritable art [1] des parodies? L'imitation burlesque est d'autant plus piquante, et son sel réjouit d'autant plus, que la chose imitée a plus de beauté réelle et de vraie grandeur. C'est qu'il en coûte à l'amour-propre pour applaudir, et qu'il se dédommage de ses applaudissemens par les ris. Cette pensée nous conduirait trop loin dans l'application qu'on en pourrait faire aux anciens: reprenons donc le fil des *Suppliantes*.

Pélasgus, dans le nouvel embarras où le jette Danaüs, qui le prie au moins de lui assurer des asyles, se détermine à le faire conduire dans la ville

[1] Aristophane le savait bien, lui qui en a farci ses comédies.

avec une escorte. « Suivez-moi, dit-il, vieillard, » père de ces princesses ; venez et portez ces rameaux à tous les autels de la ville. Que le peuple » entier y reconnaisse votre arrivée et vos vœux. Je » préviendrai par là les murmures sur ma conduite. » Car le peuple est toujours prêt à blâmer ses souverains. Peut-être que la haîne que les citoyens » prendront contre les amans des princesses se tournera en compassion pour elles. On est toujours » sensible à la pitié pour les malheureux. » Danaüs part, et le roi rassure les Danaïdes, en leur promettant de ne rien omettre pour satisfaire leurs désirs.

Cependant, comme elles savent qu'on les poursuit de la part d'Égyptus et de ses fils, elles font mille vœux pour écarter l'effet de cette poursuite. Elles se rappellent les erreurs d'Io, ses aventures, et les amours de Jupiter. La tendresse qu'il eut pour Io ranime leur prière et leur espérance. Ce dieu voudrait-il abandonner des princesses qui descendent de celle qu'il aima? Elles répètent enfin ces éloges de Jupiter, dont j'ai déjà parlé ; à savoir, qu'il est auteur et maître de toutes choses, souverain par lui-même, sans connaître d'autre souverain ; qu'il fait d'une parole tout ce que sa prudence le porte à opérer. Ce sont là de légers traits des louanges de la divinité, dont cette pièce est toute remplie ; et voilà le troisième intermède.

## ACTE IV.

Danaüs, de retour, apprend à ses filles d'heureuses nouvelles. Le peuple a écouté ses prières, et, par un décret, il prend les Suppliantes sous sa protection. Il raconte comment la chose s'est passée. « Les sentimens des Argiens n'ont point été » partagés, dit-il; l'air a retenti des acclamations » unanimes qu'ils faisaient en notre faveur. L'on » nous reçoit à Argos comme personnes libres, et » nous y avons droit d'asile. Nous ne serons point » conduits en qualité de captifs; et si l'on nous fait » la guerre, le peuple veut qu'on exile comme in- » fâme quiconque ne prêtera pas main-forte à des » citoyens qu'il adopte. C'est le roi lui-même qui » leur a inspiré ces sentimens, et dicté cet arrêt. » Il les menaçait de toute la colère de Jupiter, pro- » tecteur des Supplians. Ces branches, disait-il, » qui sont sur nos murs et à nos portes, réclame- » raient contre notre dureté, et seraient pour nous » une source intarissable de malheurs, etc. »

En reconnaissance d'une faveur si signalée, les Danaïdes chantent en chœur un hymne rempli d'heureux souhaits pour les Argiens leurs bienfaiteurs. C'était l'usage de faire des vœux pareils quand on était reçu dans une terre étrangère : nous l'a-

vons vu dans les *Euménides*. Ces déesses, en acceptant pour séjour l'Attique, forment de semblables souhaits. Ceux des Danaïdes sont le sujet d'un cantique qui passerait pour une magnifique ode, dans le goût de Pindare et des anciens Hébreux, s'il était possible de lui conserver sa noblesse dans une traduction. En voici quelques traits : « Dieux » issus de Jupiter, écoutez les vœux que nous for- » mons pour ce peuple. Que le cruel Mars, qui, » semblable à un moissonneur, désole les nations, » ne consume jamais celle des Argiens par le feu » de la guerre, puisque notre misère a trouvé grâce » aux yeux des citoyens, et qu'ils ont respecté les » Suppliantes de Jupiter! Que jamais la contagion » ne dépeuple Argos, et ne couvre le pays de ca- » davres épars! Qu'une brillante jeunesse ne soit » pas enlevée comme les tendres fleurs!.... Que les » autels soient toujours entourés de vieillards pour » implorer le secours de Jupiter sur le gouver- » nement de l'état! Daigne la déesse qui préside » aux enfantemens, être favorable aux femmes ar- » giennes, et procurer à cette contrée des princes » dignes d'elle! » Le chœur invoque ensuite Apollon pour la jeunesse, le père des dieux pour la fertilité des terres, les muses et les déesses pour l'allégresse publique, etc.

Danaüs interrompt ces chants à la vue d'un vaisseau qu'il voit fendre les flots. Il en reconnaît le

pavillon et les ornemens ; il aperçoit les barques qui le suivent; en un mot, il annonce qu'il voit une flotte ennemie. Il encourage ses filles contre ce terrible contre-temps. Argos s'est déclarée pour elles, que peuvent-elles craindre de leurs ennemis? Le contraste de ces filles effrayées, et d'un père qui tâche de les rassurer, fait tout le jeu de cette scène. Le père veut aller chercher main-forte; ses filles ne peuvent consentir à le laisser partir. Les vaisseaux approchent : que feront-elles sans lui contre des impies qui ne respecteront pas l'asyle sacré où elles se sont réfugiées? « Soyez tranquilles, re-» prend Danaüs; l'ennemi défiant ne pourra ni » n'osera sitôt mettre pied à terre; nous aurons le » temps de recevoir du secours. Implorez les dieux, » et laissez-moi voler chez les Argiens. » Il part à l'instant, et les laisse tremblantes. Elles se livrent à leurs frayeurs ; elles se croient déjà perdues. Où fuir ? où se cacher? Elles voudraient se dissiper et disparaître comme la fumée qui s'élève dans les nues. Quoi qu'il arrive, elles périront plutôt que d'épouser leurs persécuteurs. Elles ne refuseront point d'être la proie des oiseaux ; le trépas leur paraît plus supportable que cet horrible hymen. A mesure que l'ennemi débarque, elles redoublent leurs cris et leurs prières.

## ACTE V.

Durant ce trouble, un héraut vient droit à elles, et, sans autre préparatif, il les presse avec menaces de monter sur le vaisseau. Les Danaïdes jettent des cris lamentables, et le héraut s'emporte jusqu'à les menacer de les traîner impitoyablement. Elles ont beau crier à la violence, charger d'imprécations cet injuste ravisseur, attester les dieux, du sein desquels on les veut arracher, le héraut impie ne connaît point, dit-il, les divinités grecques. « O » Jupiter, s'écrient les Danaïdes, vos autels sont » pour nous une retraite aussi faible que les toiles » des plus vils insectes : loin d'être notre asyle, ils » sont notre malheur. O terre, ô mère commune, » retentissez de nos tristes cris! — Partez, dit le » héraut; je ne sais ce que c'est que les dieux de » ce pays : ce n'est pas à eux que je dois la vie et » la vieillesse où je suis parvenu ».

Sur ces entrefaites, arrive heureusement Pélasgus suivi de sa cour, et de Danaüs. Témoin de la violence du héraut, qui a déjà saisi une des princesses par sa chevelure, il est indigné de cette audace. « Que fais-tu, lui dit-il; de quel front oses- » tu faire cet outrage à cette contrée? » Le héraut prétend être en droit d'en user ainsi. A l'entendre,

il réclame ce qui appartient à ses maîtres : il ne viole point l'hospitalité ; il se plaint lui-même qu'on la viole à son égard. « Non, lui répond le roi, je ne » l'exerce point à l'égard de ceux qui méprisent les » dieux. — Hébien, dit le héraut, parlez ainsi aux » fils d'Egyptus. » Et aussitôt il lui déclare la guerre de leur part, s'il refuse de rendre les Danaïdes.

Le roi, accompagné des principaux citoyens, prend hautement les princesses sous sa protection. Il renvoie le héraut avec dédain, et lui ordonne de porter cette réponse à ses maîtres. « Pour vous, » dit-il aux Danaïdes, entrez avec votre suite dans » une ville dont les tours vous mettront à couvert » de vos ravisseurs. » Il leur donne le choix de son palais, ou de quelqu'autre demeure particulière, où elles seront seules et en sûreté. Les Danaïdes, comblées de cette générosité, remercient Pélasgus, et le prient de trouver bon qu'elles remettent à Danaüs leur père le soin de déterminer quelle sera leur retraite. Danaüs, après avoir marqué sa reconnaissance au roi et aux citoyens, qui viennent encore de lui donner des gardes pour le garantir des piéges de ses ennemis, laisse à ses filles la liberté de choisir ou du palais que le roi leur propose, ou de la demeure qui leur est offerte par les citoyens. Mais il les exhorte, pardessus toute chose, à ne pas donner la moindre atteinte à une vertu qu'elles ont si heureusement sauvée de la passion de leurs amans,

à travers tant de dangers. « Ne faisons pas, dit-il, » cette tache à notre nom, et ne donnons pas à nos » ennemis le plaisir malin d'avoir rien à nous re- » procher ». Le chœur répond, comme il doit, à cet avertissement paternel. Il veut oublier désormais les bords du Nil pour ne plus chanter que l'Argolide. Il se met sous la sauve-garde de la chaste Diane, et il se sent assez fort pour vaincre l'amour; mais il ne peut s'empêcher de craindre la guerre qui le menace. Ici le chœur se sépare en deux demi-chœurs, c'est-à-dire qu'une des Danaïdes s'entretient avec la Coryphée sur cette crainte de l'avenir. « Ce que le destin a déterminé, dit l'une, nous ar- » rivera : les décrets de Jupiter sont inévitables; » mais puisse l'hymen que nous redoutons être des- » tiné à d'autres qu'à nous! — Vous souhaitez, ré- » pond l'autre, un bien qu'il n'est peut-être pas » possible d'obtenir; il vaut mieux ne point péné- » trer dans l'abyme des secrets des dieux. » Elles finissent en conjurant ces mêmes dieux de les garantir du mariage qu'elles détestent.

Il est vraisemblable qu'Eschyle a mis cette fin exprès, pour laisser entrevoir aux spectateurs qu'il ne prétendait pas choquer l'histoire reçue, puisqu'en effet les Danaïdes furent contraintes d'épouser les fils d'Égyptus, et qu'elles se déterminèrent à les tuer la première nuit de leurs noces.

# LES SUPPLIANTES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

## PERSONNAGES.

LE CHOEUR. (Il est composé des cinquante filles de Danaüs.)

DANAUS.

LE ROI D'ARGOS.

Suite du Roi.

UN HÉRAUT, suivi, sans doute, d'une troupe de soldats.

La première partie de la première scène, où le Chœur parle seul, sert de Prologue.

La scène est près d'Argos, au bord de la mer. Le théâtre devait représenter un bois et une colline où se voyaient les statues des différens dieux, qui, chez les Grecs, présidaient aux combats auxquels s'exerçait la jeunesse. Peut-être apercevait-on, dans l'éloignement, la ville d'Argos.

# LES SUPPLIANTES,

## TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

### ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

DIEU des Supplians, jette sur nous un regard favorable! Nous sommes parties avec nos vaisseaux des bouches sabloneuses du Nil et des lieux voisins de la Syrie. Nous fuyons : nous ne sommes point des homicides exilées de leur patrie par une sentence publique, mais nous voulons éviter les liens abhorrés d'un hymen incestueux, où le fils [1] d'Égyptus prétend nous engager.

Danaüs, notre père, notre conseil et notre chef, a pesé nos maux : le plus léger, à ses yeux, a été de fuir précipitamment au-delà des mers; et nous venons au rivage d'Argos, d'où notre race se vante de tirer son origine, par cette génisse errante que le tact seul et le souffle de Jupiter rendirent féconde. Dans quel pays plus favorable pourrions-

[1] Il faut lire *les fils d'Egyptus,* conformément au texte et à l'histoire. R.-R.

nuos présenter ces armes des Supplians, ces rameaux sacrés, entourés de bandelettes ?

O ville! ô terre! ô fontaines limpides! dieux du ciel, divinités formidables des enfers, et toi surtout, Jupiter sauveur, qui veilles sur les justes, faites recevoir avec bienveillance, dans cette contrée, des femmes suppliantes! Repoussez dans les mers et l'essaim audacieux des fils d'Égyptus, et leur navire, trop obéissant à la rame, avant qu'ils aient mis le pied sur le sable de ce rivage. Que les tourbillons et la tempête, les éclairs, la foudre et les vents orageux, soulevant les flots courroucés, leur fassent trouver la mort avant que, tyrannisant les filles de leur oncle, ils profanent des lits dont la loi les éloigne!

Divin rejeton d'une mère qui paissait l'herbe des prés, toi qui, au-delà des mers, naquis du tact et du souffle de Jupiter, Épaphus, par ce nom où le destin marqua sa puissance, par ce nom qui désigne si bien ta naissance, nous t'invoquons aujourd'hui!

Ici, dans ces champs fertiles, fréquentés par ta mère, rappelant ses antiques malheurs, j'annoncerai, je prouverai mon origine; j'étonnerai l'habitant de ces lieux : mais s'il m'écoute, il sera bientôt convaincu.

Peut-être, dans ces bois, quelque augure, frappé de mes plaintes lamentables, croit entendre la

voix de la déplorable épouse du perfide Térée, et de Philomèle poursuivie par l'épervier.

Chassée de ses bocages et de ses fontaines accoutumées, elle renouvelle ses douloureux soupirs, et pleure le triste destin d'un fils qui, s'offrant à sa mère furieuse, trouva la mort dans ses bras.

C'est ainsi qu'empruntant les chants plaintifs de l'Ionie, moi, nourrie sur les bords du Nil, je meurtris mes tendres joues et mon sein oppressé de soupirs. J'arrache mes cheveux, tribut de deuil[1]; et quand je viens ici des climats sereins de l'Égypte, je crains ceux même qui doivent s'intéresser à ma fuite.

Dieux, auteurs de notre naissance, écoutez-nous et maintenez la justice! Ne souffrez pas un hymen contraire aux lois; vous qui haïssez la violence, ne nous donnez que des époux légitimes. Le faible, que poursuit la guerre, ne trouve-t-il pas à l'autel un asyle protégé par la majesté des dieux?

Jupiter, que ta volonté se déclare! La volonté de Jupiter est impénétrable; elle éclaire tout, même les ténèbres : mais le destin de l'homme est toujours dans la nuit.

Les projets arrêtés dans la pensée de Jupiter s'exécutent, et n'échouent point[2]; les voies de sa pro-

[1] Littéralement : *Je cueille ou j'arrache la dot du deuil*, c'est-à-dire mes cheveux.

[2] Littéralement : *Tombe à plomb, et non sur le dos*; terme emprunté de la *Gymnastique*.

vidence, détournées, imperceptibles et cachées, arrivent toutes au but.

Du haut des célestes remparts, il aperçoit et foudroie les impies. Il ne laisse point la force s'armer impunément contre les dieux, et, dans ses saintes demeures, sa suprême intelligence accomplit ses décrets.

Qu'il regarde l'injustice humaine; qu'il voie où se porte, pour nous forcer à l'hymen, cette jeunesse bouillante, cette race effrénée, qui, mal conseillée par sa passion et pressée par un aiguillon brûlant, par un désir furieux, cède au crime qui le séduit et l'entraîne au repentir.

A l'approche des maux qui me menacent, je pousse des cris aigus, entrecoupés par mes larmes... Hélas!... hélas!... mes tristes accens conviennent à la douleur; je chante sur moi-même les hymnes de la mort. O terre d'Apis, sois-moi propice [1]!... reconnais ma voix, quoiqu'étrangère... Je t'implore et t'embrasse mille fois : vois ces vêtemens et ces voiles déchirés.

Si mon sort devient heureux, si j'évite la mort, dieux du ciel, l'encens fumera dans vos temples. Hélas! hélas!.... cruelle incertitude!.... quel port me sauvera de l'orage? O terre d'Apis, sois-moi propice! reconnais ma voix, quoiqu'étrangère....

[1] On verra, dans le second acte, pourquoi la contrée d'Argos, ou le Péloponèse, se nommait la terre Apienne.

Je t'implore et t'embrasse mille fois : vois ces vêtemens et ces voiles déchirés.

Aidé des vents et de la rame, l'édifice ailé [1] qui me garantissait des flots, m'a portée jusqu'ici sans éprouver de tempête ; et je ne puis encore accuser les dieux. Père immortel, qui vois tout, protège-moi jusqu'à la fin... Fais (hélas !... hélas !) que de dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux !

Toi, dont rien ne trouble l'œil toujours serein, regarde-moi, chaste fille de Jupiter, exauce mes désirs. Vierge immortelle, défends des vierges contre la violence et la persécution. Fais (hélas !... hélas !) que les dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux !

Si l'Olympe m'abandonne, un fatal cordon saura me faire trouver un asile dans le séjour ténébreux qu'habitent les noirs Titans, frappés de la foudre ; là, je présenterai ces rameaux à l'hôte de tous les malheureux, au dieu des morts.

O Jupiter ! toujours la colère des dieux poursuivit Io. Je reconnais les coups de ton épouse immortelle ; son souffle ennemi a soulevé la tempête.

Mais où serait ta justice, si, dédaignant celui dont toi-même tu fus le père, ce rejeton de la génisse que tu chérissais, tu fermais l'oreille à nos

[1] Littéralement : *La rame et la maison de bois, vêtue de toile, qui me garantissait de la mer.*

prières? Du haut du ciel, écoute nos voix qui t'implorent.

## SCÈNE II.

### LE CHOEUR, DANAUS.

DANAUS.

Mes filles, c'est à vous maintenant d'user de prudence : l'expérience d'un vieillard, la tendresse d'un père, ont dirigé votre fuite sur la mer. Abordées au rivage, la même prévoyance vous est nécessaire. Gravez mes conseils dans votre mémoire. J'aperçois des tourbillons de poussière, muets avant-coureurs d'une armée. Le bruit des essieux et des roues s'est fait entendre. Je vois des chars arrondis, des coursiers, des soldats, secouant leurs piques, et couverts de bouclièrs. Peut-être les chefs de ce pays, instruits de notre arrivée, viennent-ils s'informer eux-mêmes qui nous sommes; mais, soit que la bienveillance, soit que la colère barbare les amène, le plus sûr est d'occuper cette colline, consacrée aux divinités qui président aux jeux. Un autel est un asyle impénétrable, et vaut mieux qu'un rempart : courez vous y placer. Tenez d'une main ces rameaux couronnés de laine blanche, et de l'autre la statue de Jupiter. Faites à vos hôtes une réponse noble, claire, touchante et convenable à votre sort. Dites, sans balancer, que votre fuite n'est point la punition d'un meurtre; mais que votre

voix d'abord ne soit pas trop assurée; que votre front modeste, votre œil tranquille, soient loin de l'audace. Laissez-vous interroger, et répondez sans prolixité. Ici on est fier et jaloux; n'oubliez point qu'il faut céder. Étrangères et fugitives, vous avez besoin de tout; le ton altier sied mal à l'indigence.

LE CHŒUR.

Vos discours, mon père, sont prudens; vos filles le seront aussi; nous suivrons vos ordres sacrés. Que Jupiter, notre aïeul, en soit témoin.

DANAUS.

Ne tardez plus : préparez votre défense.

LE CHŒUR.

Mon père, je voudrais vous voir à mes côtés.

DANAUS, regardant la statue de Jupiter.

O Jupiter! prends pitié de nous, avant que nous succombions.

LE CHŒUR.

Qu'il jette sur nous un regard de bonté. Il n'a qu'à vouloir, et l'événement nous sera favorable.

DANAUS, regardant la statue d'Apollon.

Invoquez cet oiseau matinal de Jupiter[1].

[1] On a conservé la singularité de cette expression, laquelle venait peut-être de ce que le nom du *coq*, en grec, ἀλεκτρυών, ressemblait assez à celui du *soleil*, ἀλέκτωρ, et que l'un et l'autre chassaient le sommeil. Ces rapports suffisaient à Eschyle pour lui faire employer cette métaphore.

LE CHOEUR.

Rayons salutaires du soleil, soyez-nous propices! Chaste Apollon, dieu jadis exilé du ciel, secourez les mortels dans un destin pareil!

DANAUS.

Qu'il se joigne à nous, et qu'il vienne nous défendre.

LE CHŒUR.

Quelle autre divinité dois-je encore invoquer?

DANAUS, montrant la statue de Neptune.

Voyez ce trident, c'est l'arme d'un dieu.

LE CHŒUR.

Il m'a sauvé sur les flots; qu'il me sauve au rivage.

DANAUS, montrant la statue de Mercure.

Ici, c'est Hermès, tel qu'il est figuré chez les Grecs.

LE CHŒUR.

Puisse-t-il m'annoncer le bonheur avec la liberté[1]!

DANAUS, montrant l'autel.

Honorez aussi l'autel commun à ces dieux. Venez à cet asyle, colombes épouvantées par de cruels éperviers, par d'incestueux ennemis qui souillent leur race. L'oiseau qui dévore l'oiseau,

[1] Littéralement: *Qu'il me soit le héraut du bonheur et de la liberté!* Mercure était le dieu des *hérauts*.

son semblable, peut-il être encore pur? Le ravisseur qui épouse une fille malgré elle, malgré son père, est-il innocent? Non; même aux enfers, il n'évitera point son châtiment. Un autre Jupiter, chez les morts, juge, vous le savez, souverainement tous les crimes. (*L'armée approche.*) Mais songez à vous, et rangez-vous ici, pour que le succès couronne nos vœux.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### DANAUS, LE CHOEUR, LE ROI,

SUITE DU ROI.

LE ROI.

Qui sont ces Étrangères ? d'où viennent-elles, vêtues et parées à la mode des Barbares? Ce ne sont point là les vêtemens des femmes d'Argos, ni d'aucun pays de la Grèce. Quoi ! sans hérauts, sans hôtes publics [1], sans guides, vous osez vous présenter ! tant de confiance m'étonne. Ces rameaux, déposés à l'autel des divinités qui président à nos jeux, annoncent, il est vrai, des Suppliantes; c'est tout ce que des Grecs peuvent reconnaître en vous. Sur le reste, je pourrais former bien des soupçons; mais c'est à vous de parler et de m'éclaircir.

LE CHŒUR.

Nos vêtemens, vous l'avez dit, sont étrangers; mais, avant tout, est-ce à un simple citoyen que

[1] Le mot grec ἀπροξένους fait allusion à l'usage établi chez les Grecs de nommer des citoyens chargés de recevoir et d'héberger les étrangers. Ainsi chez ce peuple généreux, l'hospitalité n'était pas seulement un devoir; elle constituait une charge publique et honorable. R.-R.

je parle, ou au ministre de ces autels, ou au chef de cette ville?

LE ROI.

Vous pouvez, avec confiance, m'adresser votre réponse. Fils de Palæcthon, enfant de la terre, je suis Pélasgus, souverain de cette contrée, habitée par les Pélasges, qui portent le nom de leur roi. Je commande aux lieux qu'arrosent vers le couchant le Strymon et l'Axius; mon empire confine aux Perrhæbes, au Pinde voisin de la Pæonie, aux monts de Dodone, et, de l'autre côté, n'a d'autres bornes que l'humide plaine: c'est surtout ici que je régne. Depuis long-temps cette terre, en l'honneur d'un médecin habile, porte le nom d'Apienne; car Apis fils d'Apollon, qui joignait l'art de la divination à celui de la médecine, vint des bords de Naupacte, purgea ce pays des monstres dévorans, des serpens furieux, hôtes féroces et venimeux, qu'avait produits la terre, jadis souillée de sang. Il apprit aux Argiens à les exterminer, à guérir leurs morsures; et ce peuple reconnaissant éternisa dans ses chants la mémoire de son bienfaiteur. Je me suis fait connaître. Dites, à votre tour, quelle est votre naissance. Parlez, mais songez que de longs discours déplairaient ici.

LE CHŒUR.

Ma réponse sera courte et claire. Descendante

d'une génisse célèbre, mon origine est argienne; je m'en vante, et je puis le prouver.

LE ROI.

Étrangères, je ne puis croire vos discours. Votre origine, dites-vous, est argienne; mais vous ressemblez aux femmes de Libye, et non à celles d'Argos. (*Il examine leurs vêtemens.*) Ces plantes ne croissent que sur les bords du Nil : ces caractères ne peuvent avoir été tracés que par des ouvriers Cypriens. Peut-être encore, vous croirais-je de ces Indiennes Nomades, voisines, dit-on, de l'Æthiopie, qui voyagent sur des chameaux aussi légers que des chevaux; ou plutôt, si vous portiez des arcs, vous prendrais-je pour ces Amazones toujours vierges, qui se nourrissent de chair. Expliquez-moi comment votre origine est argienne.

LE CHŒUR.

N'est-ce pas dans cette terre d'Argos que naquit jadis la prêtresse de Junon, Io, qui comme l'atteste si haut la renommée.......

LE ROI.

Quoique mortelle, reçut Jupiter dans ses bras.

LE CHŒUR.

Mais non sans que Junon découvrit [1] leurs amours.

[1] Le traducteur a suivi la correction de Stanley, et a lu Κ'ἂν,

LE ROI.

Sans doute elle en fut jalouse ; et que fit-elle ?

LE CHŒUR.

Elle changea sa rivale en génisse.

LE ROI.

Ainsi Jupiter n'en put approcher ?

LE CHŒUR.

Jupiter, a-t-on dit, se changeant en taureau. .

LE ROI.

Alors son implacable épouse ?...

LE CHŒUR.

Par un surveillant qui voyait tout, fit garder la génisse.

LE ROI.

Ce pâtre clairvoyant vous le nommez ?...

LE CHŒUR.

Argus fils de la Terre, qu'Hermès fit mourir.

LE ROI.

Qu'eut à souffrir de plus l'infortunée génisse ?

LE CHŒUR.

Un insecte, dont la piqûre rend les bœufs furieux, et que près du Nil, nous appelons un taon.

au lieu de καί, ce qui donne une suite raisonnable au dialogue. Cette correction ne remédie point à l'obscurité du texte, dans lequel il existe certainement une lacune de quelques vers. R.-R.

LE ROI.

La força de courir loin de ces lieux ?...

LE CHŒUR.

Vous l'avez dit : votre tradition est la mienne.

LE ROI.

Et ce fut près de Memphis, à Canope.

LE CHŒUR.

Que Jupiter, par son tact seul, la rendit mère....

LE ROI.

Et l'enfant divin, né d'une génisse, fut....

LE CHŒUR.

Épaphus, dont le nom désigne en effet sa naissance. D'Épaphus naquit Libye, qui eut en partage la plus grande des trois parts de la terre.

LE ROI.

Quel autre encore dut sa naissance à cette même Libye ?

LE CHŒUR.

Bélus, qui eut deux enfans ; l'un des deux que vous voyez est mon père.

LE ROI.

Votre père ? quel est le nom de ce sage mortel ?

LE CHŒUR.

Danaüs. Son frère a cinquante fils : on le nomme

Egyptus. Instruit de mon origine, c'est à vous maintenant de protéger des Argiennes.

LE ROI.

Il est vrai : vos droits ici me semblent certains. Mais, comment avez-vous pu quitter votre patrie? quel sort vous y a contraintes?

LE CHŒUR.

Roi des Pélasges, l'homme est sujet à bien des malheurs; l'infortune voltige autour de lui sous mille formes. Qui jamais eût prévu qu'un jour des filles originaires d'Argos y chercheraient un asyle contre un odieux hymen?

LE ROI.

Expliquez-vous. Pourquoi venez-vous à cet autel avec ces rameaux couronnés de bandelettes?

LE CHŒUR.

Pour éviter d'épouser les fils d'Égyptus.

LE ROI.

Qui vous les fait refuser? l'aversion, ou la loi?

LE CHŒUR.

Sans la loi, qui n'achèterait un parent pour maître?

LE ROI.

Sans doute; car c'est ainsi que s'affermiraient les familles....

LE CHŒUR.

Et que leurs malheurs se répareraient aisément.

LE ROI.

Mais, enfin quel devoir voulez-vous m'imposer?

LE CHOEUR.

De ne point me livrer, si je suis reclamée.

LE ROI.

Ce parti est dangereux; c'est m'attirer la guerre.

LE CHŒUR.

Eh bien! la justice soutient ses alliés.

LE ROI.

Oui, si d'abord on l'a consultée.

LE CHOEUR, montrant l'autel.

Voyez la poupe d'Argos, couronnée de festons [1].

LE ROI.

Cet ombrage sacré m'inspire de l'effroi.

LE CHŒUR.

Craignez le dieu des Supplians; sa colère est pesante. Fils de Palæcthon roi des Pélasges, que ton cœur me soit favorable! Regarde en pitié une Suppliante errante et fugitive, pareille à une blonde génisse, qui, sur un roc élevé, implore le se-

[1] Le poëte, par une métaphore hardie, appelle la poupe d'Argos l'autel autour duquel les statues des dieux protecteurs de la ville sont rangés : Πρυμνήτης désigne celui qui est assis à la poupe, et, par métaphore, le roi. C'est le sentiment de Stanley, préférable à celui de Paw.

cours du pasteur, et semble, en gémissant, lui raconter ses peines.

LE ROI.

Je vois cet asyle des dieux ombragé de rameaux verds. Citoyenne étrangère, puissiez-vous ne nous point apporter de malheurs! Puisse votre arrivée inattendue ne point causer ici de trouble, si Argos n'en a pas besoin!

LE CHŒUR.

La fille du tout-puissant, Thémis, protectrice des Supplians, sait que ma fuite est innocente : vieillard, apprends d'une jeune fille, qu'il faut respecter un Suppliant; ses offrandes, s'il est pur, sont agréées des dieux.

LE ROI.

Ce n'est point dans mes foyers que vous êtes Suppliante. Si c'est un crime pour tout le peuple de vous repousser, c'est au peuple entier de le prévenir; je ne promets rien avant de l'avoir consulté.

LE CHOEUR.

C'est en toi que résident et la ville et le peuple. Juge sans appel, tu présides au foyer commun, à l'autel. Seul, armé du sceptre, seul, assis sur le trône, d'un seul mouvement de tête tu ordonnes tout; crains que le crime ne retombe sur toi.

LE ROI.

Que le crime retombe sur mes ennemis. Je ne puis vous secourir sans danger, ni rejetter vos prières sans être inhumain. Je ne sais que choisir : mon cœur craint également et d'accorder et de refuser.

LE CHŒUR.

Songe à celui qui, d'en haut, veille sur les malheureux que repousseraient injustement des parens insensibles. La colère du dieu des Supplians attend celui que les plaintes de l'opprimé n'ont point attendri.

LE ROI.

Mais, si les fils d'Egyptus prétendent que les lois leur donnent des droits sur vous, comme étant vos parens les plus proches, peut-on les contredire? Il faut prouver que, selon les lois, ils n'ont point sur vous de puissance.

LE CHŒUR.

Ah! que jamais je ne sois soumise à des tyrans. Pour fuir un hymen détesté, j'irai jusqu'aux bornes du jour. Prends la justice pour alliée, et jugenous dans la crainte des dieux.

LE ROI.

Cette cause est difficile à juger ; ne me prenez point pour juge. Je vous l'ai dit : tout roi que je suis, je ne ferai rien sans le peuple. Que jamais,

dans un revers, il ne puisse dire : Pour sauver des étrangères, vous avez sacrifié vos sujets.

LE CHOEUR.

Jupiter tient la balance des parens : il reconnaît l'injustice des méchans et le droit des bons. Puisqu'il est équitable, que crains-tu d'embrasser la justice?

LE ROI.

Tel qu'un plongeur, au fond de la mer, j'ai besoin ici de l'œil sûr[1] et perçant d'une profonde et salutaire prudence. D'une part, je dois pourvoir à la sûreté de mon peuple et à la mienne : de l'autre, la violence ne doit pas profaner des gages sacrés. Il ne faut point, vous laisser arracher des autels, où vous êtes ainsi réfugiées, appeler parmi nous un dieu exterminateur, hôte pesant, persécuteur, dont, même aux enfers, la mort ne délivre pas. Avouez-le : j'ai besoin ici d'une prudence salutaire.

LE CHOEUR.

C'est à toi d'y penser. Remplis les devoirs d'un hôte juste et religieux. Ne livre point une étrangère qui fuit au loin une violence impie.

Souverain maître de cette contrée, m'en laisse-

Le texte semble dire : *J'ai besoin d'un œil qui ne soit pas troublé par le vin.* Mais cette expression métaphorique était devenue en grec, ce qu'est devenu, dans notre langue, le mot *ivre*, pour désigner un homme passionné : *ivre de gloire*, *ivre d'amour.*

ras-tu enlever à la face des dieux? D'insolens mortels le tenteront; crains le courroux céleste.

Verras-tu des Suppliantes, comme un vil troupeau[1], arrachées par force du pied de ces statues, traînées par leurs habits et par leurs voiles?

N'en doute pas, ce que tu feras aujourd'hui, tes enfans et tes neveux en recevront un jour, ou le prix ou la peine. Songe à cette équitable loi de Jupiter.

LE ROI.

Tout est pesé, et je touche à l'écueil. Il faut combattre, ou ces dieux, ou les fils d'Égyptus; la nécessité le veut. Tel qu'un navire[2], dont les flancs sont assujétis par des cordages, un lien étroit me serre de toutes parts, et ne sera point dénoué sans douleur. Qu'on perde ses biens, Jupiter réparateur, peut, par un bienfait, nous rendre au delà de nos pertes, et remplir nos trésors. Qu'un trait offensant nous échappe en parlant, et blesse vivement un ami; la langue qui offensa peut excuser l'offense. Mais, lorsqu'il faut prévenir une guerre civile, quels sacrifices, quels oracles, quels dieux remédieront à un mal... qui n'est que trop certain... au moins mon pressentiment me l'annonce. Combien je désirerais de m'abuser et de voir l'événement tromper mon attente!

[1] Littéralement : *Comme des chevaux.*

[2] Le traducteur a suivi la correction de Paw, et a lu *γεγόμφωμαι.*

LE CHOEUR.

Après tant de prières, encore une fois, écoutez...

LE ROI.

J'écoute, parlez, rien ne m'échappe.

LE CHOEUR.

Vous voyez ces tissus, ces ceintures....

LE ROI.

Oui; ils font partie des vêtemens des femmes.

LE CHŒUR.

Eh bien! sachez qu'ils seront ma dernière ressource.

LE ROI.

Expliquez-vous, qu'avez-vous dit?

LE CHOEUR.

Que votre foi me rassure, ou ces tissus serviront.....

LE ROI.

Achevez. Ou ces tissus serviront; à quoi?

LE CHOEUR.

A montrer à ces dieux un spectacle nouveau.

LE ROI.

Quelle énigme? et comment ces tissus....

LE CHOEUR, montrant les statues.

Ici même ils seront l'instrument de ma mort.[1]

[1] Littéralement : *Ils serviront à me pendre à ces statues.*

LE ROI.

Ah ! ces mots me percent le cœur.

LE CHOEUR.

Vous m'avez entendue; vous êtes éclairci.

LE ROI.

Quoi! de toute part d'insurmontables difficultés! Je ne vois qu'un torrent de maux prêts à fondre sur moi ; un gouffre de malheurs , une mer difficile et sans port. Si je me refuse à vos demandes , vous menacez de souiller ces autels d'une tache ineffaçable. Si , pour vous défendre contre les fils d'Égyptus , vos parens , j'expose Argos à leurs attaques , n'est-il pas affreux de répandre le sang des hommes pour sauver des femmes étrangères?... Cependant il faut éviter la colère du dieu des Supplians. C'est ce que les mortels ont à redouter le plus.

Père vénérable de ces infortunées , prenez ces rameaux ; portez-les dans la ville , aux autels des autres dieux de ce pays. Que tous les citoyens vous reconnaissent pour un Suppliant , et ne puissent rejetter mes discours ; car le peuple est enclin à blâmer ses maîtres. Peut-être , à cet aspect , saisis de pitié , s'indigneront-ils de l'injustice de vos persécuteurs , et vous deviendront-ils favorables : tout homme aime à protéger la faiblesse.

DANAUS.

Qu'il est heureux pour nous, de trouver en vous un hôte public [1] aussi respectable que puissant! Mais donnez-moi des guides, une escorte qui me conduisent en sûreté, par la ville, aux autels et aux statues de vos dieux tutélaires. Nous n'avons ni l'habit, ni les traits des Argiens; l'habitant des bords du Nil ne ressemble point à celui des rives de l'Inachus. Trop de confiance pourait me nuire; un ami méconnu est quelquefois immolé.

LE ROI, à quelques-uns de sa suite.

Cet étranger a raison. Allez, conduisez-le aux pieds de nos dieux. Si ceux qui vous rencontreront vous interrogent, répondez en peu de mots que vous menez aux autels un étranger Suppliant.

## SCÈNE II.

### LE CHOEUR, LE ROI.

LE CHOEUR.

Vous avez instruit mon père; sa conduite est tracée; mais moi, que ferai-je? qui me rassurera?

LE ROI.

Laissez ici ces rameaux, ces signes d'infortune.

LE CHOEUR.

Eh bien! je les laisse, j'obéis.

[1] Le traducteur a lu comme Canter et Stanley πρόξενον, au lieu de πρὸς ξένον.

LE ROI.

Entrez maintenant dans ce bois ouvert.

LE CHŒUR.

Un bois profane me sera-t-il un asle?

LE ROI.

Vous n'y serez point livrées aux oiseaux ravisseurs.

LE CHŒUR.

Mais peut-être à des tyrans plus odieux.

LE ROI.

Quel présage! augurez mieux.... [1]

LE CHŒUR.

Doit-on s'étonner si je me livre aux alarmes?

LE ROI.

Non, mais la défiance blesse les rois.

LE CHŒUR.

Agissez comme vous parlez, et mon cœur est calmé.

LE ROI.

Votre père ne sera pas long-temps seul; je vais d'abord, assemblant le peuple, tâcher de vous concilier sa faveur. J'instruirai ensuite Danaüs de ce

[1] M. Le Franc paraît avoir lu Εὐφημουμένῳ, au lieu d'Εὐφημουμένῃ; et peut-être le sens qu'il a choisi est-il le meilleur, quoiqu'il ne soit autorisé par aucun des critiques; c'est celui que présente la version latine : *Fausta sint verba faustè loquenti.*

qu'il doit dire. Vous, cependant, restez ici; adressez vos vœux aux dieux de ce pays; je vous rejoindrai bientôt. Que la persuasion et la fortune me secondent dans l'événement.

Il sort, et les Danaïdes descendent dans le bois.

## SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Roi des rois, le plus heureux des heureux, souveraine puissance des puissances, fortuné Jupiter, écoute mes vœux: viens, et dérobe-nous à des hommes audacieux que tu dois haïr! Précipite dans le sombre abîme leur navire et ses noirs matelots! [1]

Regarde avec pitié des femmes, race antique d'une femme qui te fut chère; confirme-nous une favorable tradition; souviens-toi du jour où tu touchas Io. Nous nous glorifions d'être du sang de cette nymphe; nous sommes originaires de ce pays.

Sur les vestiges anciens de notre mère, nous venons dans ces prés émaillés qui lui servirent de pâturage. C'est d'ici qu'Io, persécutée par un taon, furieuse, s'élança dans les champs; elle parcourut cent pays divers, et, franchissant les flots, aborda aux rivages opposés, que lui avaient marqués les destins.

[1] Le texte dit en un seul mot: *Ce navire conduit à la rame par des noirs.*

Parvenue en Asie, elle traversa la féconde Phrygie, la ville de Teuthras en Mysie, les vallées de Lydie, les monts de Cilicie, le pays des Pamphyliens, et ces fleuves dont le cours est éternel, ces riches campagnes, ces terres fertiles, consacrées à Vénus.

Toujours déchirée par l'aiguillon d'un insecte ailé, victime du courroux de Junon, emportée par le délire d'un indigne tourment, d'une cuisante piqure, elle vint jusque dans la divine et nourricière contrée qu'engraissent les neiges, et où se répand, amenée par Typhon [1], l'eau du Nil, inaccessible aux maladies.

Les mortels qui l'habitaient pâlirent et tressaillirent de crainte à ce spectacle étrange..... Une génisse farouche, de forme presque humaine; une génisse demi-femme : quel prodige effrayant!.....

Errante et malheureuse Io, dans ta cruelle agitation, quel fut celui qui vint charmer enfin tes douleurs? Le souverain de l'éternité, Jupiter : son doux pouvoir, son souffle divin fit cesser une injuste violence. La pudeur t'arracha des larmes ; mais de ton flanc que, sans doute, le dieu même avait fécondé, naquit ce fils glorieux, si fortuné pendant sa longue vie. L'Égypte entière s'écria :

[1] Cette circonstance se rapporte, dans le texte, à la plaine même de l'Égypte, *que parcourt*, dit le grec, *la colère de Typhon*. R.-R.

Oui, c'est ici la race immortelle de Jupiter. Eh! quel autre eût arrêté la fureur envieuse de Junon? C'est lui, c'est son ouvrage. Et moi qui, jusque à Épaphus, fais remonter ma naissance, lequel des dieux dois-je naturellement implorer dans ma juste cause? Le père de la nature, celui qui règne par lui-même, l'antique et grand auteur de ma race, Jupiter, dont la faveur opère tout. Il ne jouit point, sous les lois d'autrui, d'un pouvoir borné par un maître; il ne voit point de trône plus élevé que le sien : pour exécuter ce qu'il a résolu, il parle, et tout s'accomplit.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, DANAUS.

DANAUS.

Mes filles, rassurez-vous; les suffrages du peuple nous ont été favorables.

LE CHOEUR.

Salut, ô mon respectable père, quelle heureuse nouvelle vous nous apportez! Mais dites, qu'a-t-il été résolu? Qu'est-ce que la pluralité des suffrages a décidé?

DANAUS.

Les Argiens n'ont point été partagés; et j'en ai rajeuni de joie, au moment où, dans l'assemblée, les mains droites dressées en l'air [1], le peuple a prononcé, d'un concert unanime, que nous serions traités ici, non comme des transfuges, mais comme des habitans libres et jouissant du droit d'asile: que personne ni étranger, ni citoyen, ne pourrait nous en arracher, et qu'en cas de violence, quiconque ne nous secourrait pas, serait ré-

[1] On voit ici l'ancienne manière de donner les suffrages dans l'assemblée du peuple.

puté infâme, et banni par le peuple. Tel est le décret que le roi des Pélasges, craignant que cette ville n'amassât sur elle la colère du dieu des Suplians, a persuadé à son peuple de porter en notre faveur. Violer, a-t-il dit, et les droits du sang, et ceux de l'hospitalité, ce serait souiller cette ville d'un double crime, qui ferait couler une source intarissable de malheurs. A ces mots, sans l'ordre du héraut, les Pélasges ont élevé leurs mains, et le décret a passé; le cœur de ce peuple s'est ouvert à la persuasion, et Jupiter a tout conduit.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous; et, par un juste retour, prions pour les Argiens. Que Jupiter hospitalier reçoive des vœux sincères de la bouche de leurs hôtes, et les exauce à jamais!

Dieux, enfans de Jupiter, écoutez aujourd'hui nos souhaits pour ce peuple!

Que jamais l'indomptable Mars, qui moissonne les mortels avant le temps, ne fasse entendre ici ses cris douloureux et ne livre en proie aux flammes la ville des Pélasges, puisqu'ils ont eu pitié de nous, puisque leurs suffrages nous ont été favorables, et qu'ils ont respecté les Suppliantes de Jupiter, troupeau noble et malheureux!

Ils n'ont point méprisé des femmes infortunées, ni prononcé en faveur d'hommes audacieux; ils ont

redouté le vengeur vigilant à qui rien ne résiste; malheur au toit sur lequel s'étend son bras, car ce bras est pesant! Pour eux, ils ont respecté de chastes Suppliantes nées de leur sang; leurs sacrifices sans tache seront agréés des dieux.

Que ma bouche, sous ces ombrages, fasse voler ma prière jusqu'aux cieux! Que jamais la contagion ne dévaste ce pays! Que la guerre intestine n'y ensanglante jamais la terre!

Que la fleur de la jeunesse n'y soit point moissonnée; et que l'impitoyable amant de Vénus, Mars, ne l'arrache point, avant qu'elle soit épanouie!

Que sur les autels, entourés de vieillards vénérables, l'encens fume pour obtenir à cette ville un sage gouvernment! Qu'ils honorent toujours le dieu puissant de l'hospitalité, le grand Jupiter, dont l'antique loi règle nos destins! Puisse la race de leurs rois se perpétuer, et la chaste Diane visiter leurs épouses au jour de l'enfantement!

Qu'aucun fléau, destructeur des humains, ne vienne, ravageant cette ville, y faisant taire les chœurs et la lyre, exciter ici les cris des citoyens, et la discorde, mère des pleurs; que l'odieux essaim des maladies repose loin de ses habitans; que le dieu de Lycie soit favorable à leur jeunesse!

Fasse Jupiter, que la terre, en tout temps, leur paye le tribut de sa fertilité!

Que leurs nombreux troupeaux, devant leur ville, paissent et se multiplient! que les dieux les favorisent en tout! que les Muses propices fassent retentir ici leurs chants divins, et que leurs voix si pures, amies de la lyre, s'y unissent en concert!

Que ce peuple respcete toujours ce qu'il doit respecter! qu'un gouvernement sage et prévoyant régle cette ville!

Qu'avant d'appeler la guerre, l'équité, sans effusion de sang, termine les différends avec les étrangers!

Qu'ils honorent toujours les dieux tutélaires de leur pays, par leurs offrandes et leur sacrifices accoutumés! Qu'ils respectent leurs pères! c'est la troisième des loix solennelles proclamées par la justice.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DANAUS, LE CHOEUR.

DANAUS.

Mes filles, ces vœux sont justes : je les approuve. Mais écoutez, sans vous troubler, ce que je vais vous apprendre. De cette colline qui a reçu nos supplications, j'aperçois un vaisseau; j'en reconnais l'enseigne, les agrès, les cordages et les voiles; sa proue droite et élevée, qui regarde le rivage, n'obéit que trop au gouvernail; car ce n'est point un vaisseau ami. Je vois des matelots, dont les tuniques blanches font ressortir la noirceur de leur teint. D'autres navires suivent en bon ordre.... Celui qui marche à la tête, plie ses voiles, et force de rames pour aborder. Voyez ce danger d'un œil tranquille, conservez de la prudence, et attachez-vous à ces statues. Pour moi, je vais appeler nos défenseurs. Peut-être un héraut, ou le chef lui-même de nos ennemis, viendra-t-il nous réclamer comme transfuges; mais on ne l'écoutera point; cessez de trembler. Si, cependant, le secours tardait, ne quittez point cet asile; rassurez-vous.

Au temps, au jour prescrit, celui qui méprise les dieux, en subit la peine.

LE CHŒUR.

Mon père, je frémis....... ces vaisseaux.... volent...... s'il fallait fuir, la crainte m'en empêcherait.

DANAUS.

Le décret des Argiens nous a été favorable, mes filles; n'en doutez pas, ils combattront pour vous.

LE CHŒUR.

La race insolente d'Égyptus est cruelle et insatiable de combats, vous le savez; le vent a servi leur fureur, et a porté jusqu'ici leurs vaisseaux rembrunis, avec leur noire et nombreuse escorte.

DANAUS.

Il est aussi, dans ces lieux, des bras nombreux endurcis à la fatigue.

LE CHŒUR.

Ne me laissez point seule, mon père, je vous en conjure; une femme seule n'est rien; elle est sans défense. Pleins de ruse et de fraude, ces mortels impurs, pareils aux vautours, ne respecteront pas les autels.

DANAUS.

Voilà ce qui fera votre salut, mes enfans; les dieux les haïront autant que vous les haïssez.

LE CHOEUR.

Ces tridens ni ces attributs des dieux ne les empêcheront pas de porter la main sur nous. Dans leur sacrilége audace, ces insensés, plus impudens que des chiens furieux, méprisent trop la divinité.

DANAUS.

Mais les loups, dit-on, l'emportent sur les chiens, et le fruit du byblos le cède au froment [1].

LE CHOEUR.

Dérobons-nous à leur pouvoir, à la fureur de ces monstres impies et féroces.

DANAUS.

Le débarquement d'une armée n'est jamais prompt; il faut aborder, attacher les câbles au rivage : l'ancre même ne rassure pas sur-le-champ

[1] Stanley remarque que les chiens désignent les Égyptiens, et les loups les Argiens, parce qu'Anubis, représenté avec une tête de chien, était un dieu des Égyptiens, et que le mot *loup*, chez les Grecs, avait formé un des surnoms d'Apollon. Peut-être ces rapprochemens n'étaient-ils point entrés dans la tête d'Eschyle, qui, par une expression proverbiale, voulait désigner seulement la supériorité des Grecs sur les Égyptiens. Cette supériorité est encore figurée par la comparaison du papyrus au froment. Théophraste dit que les Égyptiens tiraient un grand secours, pour leur nourriture, de la racine du papyrus; qu'ils la faisait cuire, ou la pilaient toute crue dans un mortier; qu'ils en jetaient le marc, et en buvaient le jus.

Les *loups* désignent certainement ici les Argiens, non d'après la raison que donne Stanley, mais d'après les monumens mêmes d'Argos, dont le *loup* est le plus ancien symbole. R.-R.

les nochers, sur-tout quand une côte est sans port, et que déjà le soleil rentre dans l'ombre. Tout pilote sage redoute la nuit. Leur armée ne descendra point avant que les vaisseaux soient sûrs d'un abri. Que la frayeur ne vous fasse point oublier ces dieux qui seront votre appui. Je cours avertir les Argiens; ils verront que la faiblesse n'affaiblit ni mon cœur, ni mon esprit. ( Il sort. )

LE CHŒUR.

O colline vénérable et sacrée! à quoi suis-je réservée? où fuir? dans quel antre obscur de l'Argolide me cacher? Que ne puis-je, comme la noire fumée, m'avoisinant de la nue, disparaître soudain; ou m'élevant sans ailes, comme la poudre, me perdre dans l'air!

Mon âme, reprends ta force, laisse-moi fuir. Mais mon sang est troublé, mon cœur palpite. Mon père, qu'avez-vous vu? Je me meurs, la frayeur me tue. Ah! recourons au nœud d'un fatal cordon avant qu'un ravisseur exécrable porte la main sur nous; prévenons sa fureur : sauvons-nous, en mourant, dans l'empire de Pluton.

Que ne vois-je un de ces monts voisins du ciel, où les nues humides déposent la neige, un de ces rocs escarpés, solitaires et sauvages, retraite du vautour et de la chèvre, d'où je puisse me précipiter avant de subir, malgré mon cœur, le joug d'un hymen détesté!

Qu'après ma mort, je devienne la pâture des oiseaux et des chiens de la contrée; j'y consens...... Le trépas délivre des plus déplorables maux!...... O mort! préviens, préviens un affreux hyménée! Et quel autre que toi me garantira de ses liens?

Que nos voix plaintives..... nos chants..... nos prières aux dieux.... s'élèvent au ciel, et nous en obtiennent le secours et la protection!

O Jupiter! ô mon père! s'il est vrai que tu jettes des regards sévères sur l'injustice, arme-toi pour nous... Souverain de l'Univers, respecte aujourd'hui tes Suppliantes. Par une violence insupportable, la race d'Égyptus me poursuit insolemment par-tout dans ma fuite, et vient m'arracher de mon asile. Pèse aujourd'hui nos destins : sans toi que peuvent les mortels?

**En ce moment, un soldat ou un héraut sort du vaisseau, descend à terre, et s'avance vers elles.**

Ah! dieux!... ah! ciel!... celui qui vient nous enlever descend du vaisseau... Malheureux! puisses-tu périr auparavant... Ciel! encore un autre... Que tout retentisse de nos cris... Voilà, voilà le prélude, l'annonce de nos maux... Ah! dieux! ô ciel!... fuyons au-devant du secours..... Quelles menaces orgueilleuses ils font, et sur le navire, et en s'élançant à terre!... O roi, défends-nous!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, UN HÉRAUT, suivi de soldats.

LE HÉRAUT.

Allons, sans tarder, suivez-moi dans ces vaisseaux.

LE CHŒUR.

Non, non... Que nos cheveux arrachés... nos joues meurtries... la mort la plus sanglante...

LE HÉRAUT.

Venez, malheureuses, venez dans nos vaisseaux, sur la plaine liquide trouver vos maîtres irrités... Je vous traînerai sanglantes au fond de ces navires... Là, vous gémirez... vous renoncerez, malgré vous, à l'espoir qui vous perd.

Pendant toute cette scène, il faut supposer que le héraut et les soldats font des efforts pour arracher les Danaïdes des statues qu'elles embrassent.

LE CHŒUR.

Ah! dieux!... ah! ciel!...

LE HÉRAUT.

Quittez ces autels; venez dans les vaisseaux; prévenez les châtimens; subissez la loi.

LE CHŒUR.

Non : que jamais il ne me revoie, ce fleuve nourricier dont l'eau vivifiante, dans vos contrées, ranime le sang des mortels. Héraut, je suis ici dans un asile sacré...

LE HÉRAUT.

Vous viendrez au vaisseau; vous y viendrez bientôt, soit que vous le vouliez, ou ne le vouliez pas... La force, la force vous fera marcher... Venez au vaisseau... Mais auparavant, ces bras vous feront payer cher votre résistance.

LE CHŒUR.

Hélas!.... ô ciel!.... hélas!.... malheureux!.... que n'as-tu péri... proche de ces bois que baigne la mer.... sur les roches poudreuses du promontoire de Sarpédon... jouet des vents déchaînés....

LE HÉRAUT.

Criez, gémissez, invoquez les dieux..... vous n'éviterez point le retour en Égypte... Redoublez ces cris..... ces plaintes lamentables..... déplorez votre infortune.....

LE CHŒUR.

Ah! dieux!.... ah! ciel!... que la terre s'abîme sous tes pas!....[1] Quelles paroles exécrables!.....

[1] Cet endroit est corrompu dans le texte. Par la manière dont Paw l'a corrigé et interprété, on aurait pu le traduire ainsi : *Tes indignes compagnons poussent des hurlemens au rivage.*

quelle violence inouie!... Insolent, que le Nil te submerge dans ses eaux!.....

LE HÉRAUT.

Marchez, vous dis-je, marchez promptement; les rameurs vous attendent. Plus de retard, ou, traînées par les cheveux.....[1]

LE CHOEUR.

O Jupiter! je suis tombée dans un piége... Tes autels m'ont trahie..... leur secours n'est qu'une ombre..... Hélas! hélas!..... O terre! ô mère des dieux! détourne un affreux combat..... O fils de Rhée! ô Jupiter!

LE HÉRAUT.

Je ne crains point les dieux de ce pays; ils n'ont point élevé mon jeune âge; ils n'ont point nourri ma vieillesse.

LE CHOEUR.

Quelle fureur! c'est un serpent, une hydre prête à me dévorer. Hélas! hélas!..... O terre! ô mère des dieux!.. détourne un affreux malheur... O fils de Rhée! ô Jupiter!

LE HÉRAUT.

Si vous n'obéissez, si vous ne me suivez, vos habits déchirés, ensanglantés....

[1] Le traducteur a suivi la correction de Paw, qui était absolument nécessaire.

LE CHOEUR, se tournant vers Pélasgus qui arrive.

O chefs! ô princes d'Argos! on m'entraîne.

LE HÉRAUT.

Vos princes sont les fils d'Égyptus; bientôt vous les verrez, n'en doutez pas; vous ne vous plaindrez point d'être sans maîtres.

## SCÈNE II.

PÉLASGUS, LE CHOEUR, LE HÉRAUT, TROUPE DE PÉLASGES.

LE CHOEUR, à Pélasgus.

Seigneur, nous périssons.... Un traitement inoui....

LE HÉRAUT.

Vous n'obéissez pas; il faut donc vous traîner p les cheveux.

LE ROI.

Téméraire, que fais-tu? de quel front oses-tu violer le territoire des Pélasges? Penses-tu ne trouver ici que des femmes? un barbare insulter des Grecs!... Ton esprit est donc égaré, pour commettre un pareil attentat!

LE HÉRAUT.

En quoi donc blessé-je ici la justice?

LE ROI.

D'abord, tu méconnais les droits de l'hospitalité.

LE HÉRAUT.

Comment? lorsque trouvant ce que j'ai perdu...

LE ROI.

A quel hôte public l'as-tu demandé?

LE HÉRAUT.

Au premier des hôtes, au dieu des recherches [1], à Mercure.

LE ROI.

Tu parles des dieux, et tu les outrages!

LE HÉRAUT.

Je ne connais de dieux que ceux de l'Égypte.

LE ROI.

Et les nôtres, à t'entendre, ne sont rien?

LE HÉRAUT.

J'emmènerai ces femmes, à moins qu'on ne me les arrache.

LE ROI.

Garde-toi de porter les mains sur elles, ou bientôt le repentir.....

LE HÉRAUT.

Est-ce donc là le langage de l'hospitalité?

[1] Le grec dit : *μαστηρίῳ*, *investigatori*. Mercure, chez les Grecs, présidait à la recherche des effets perdus : il avait apparemment le même emploi chez les Égyptiens.

LE ROI.

Je ne vois plus un hôte dans un sacrilège.

LE HÉRAUT.

Ferai-je ce rapport aux fils d'Égyptus?

LE ROI.

Que m'importe, à moi, quel sera ton rapport?

LE HÉRAUT.

Mais enfin, pour m'expliquer clairement, car un héraut doit rendre une réponse précise, que dirai-je à mes maîtres? Qui êtes-vous, pour retenir ces femmes sur qui le sang leur donne des droits? Funeste différend, que Mars jugera sans appeler de témoins, sans admettre de composition[1]! Que de sang va couler avant ce jugement!

LE ROI.

Qu'ai-je besoin de te dire qui je suis? tu le sauras bientôt, toi et ceux qui t'envoient. Quant à ces femmes, si leur cœur y consent, si tes discours respectueux les persuadent, elles peuvent te suivre; mais le peuple d'Argos, d'une voix unanime, a décidé qu'on ne pourrait jamais les y forcer. Ce décret est fixe, irrévocable. Il n'est

[1] Cette expression, qui rappèle les usages de l'Europe féodale, n'est pas moins l'interprétation fidèle du texte, qui porte : ἐν ἀργύρου λαβῇ. L'enfance des Grecs se rapproche ainsi de celle des peuples modernes. R.-R.

point gravé sur l'airain, ni consigné dans les archives; mais tu l'entends clairement de ma bouche. Maintenant, pars, ôte-toi de mes yeux.

LE HÉRAUT.

Ainsi, vous voulez la guerre? la force et la victoire seront pour les hommes.

LE ROI.

Tu en trouveras ici des hommes, et que n'abreuve point un vin fait avec de l'orge.

*Le héraut part.*

Et vous, allez en assurance, allez toutes ensemble avec cette escorte fidèle, dans la ville dont les tours et les remparts sauront vous défendre. Les citoyens vous offrent leurs maisons, et moi, mon palais et ma cour. Vous pouvez librement partager avec vos sœurs mon heureuse habitation; ou, si vous l'aimez mieux, prenez une demeure séparée : choisissez ce qui vous plaira davantage. Par-tout vous serez sous ma protection et sous celle de tous les citoyens, qui s'y sont engagés. Attendez-vous de meilleures sûretés?

LE CHŒUR.

Que le ciel, roi des Pélasges, vous paye vos bienfaits par des bienfaits! Mais daignez nous renvoyer Danaüs; il est notre père. Courageux, sage et prudent, c'est à lui de décider où nous de-

vons habiter. La médisance aime à s'exercer sur les étrangères. Soyons irréprochables.

LE ROI, à des femmes de sa suite.

Esclaves fidèles, conduisez-les à la ville. Que la décence prévienne les propos malins ; allez, et que chacune de vous obéisse exactement à Danaüs.

Il se retire.

## SCÈNE III.

### LE CHOEUR, DANAUS, LE CHOEUR DES PÉLASGES.

DANAUS.

Mes filles, offrez désormais aux Argiens, ainsi qu'aux habitans de l'Olympe, des vœux, des sacrifices et des libations : d'un concert unanime, ils sont devenus nos sauveurs. Peu contens d'approuver ce que j'ai fait contre nos cruels parens, ils m'ont donné ces gardes, et par honneur, et de peur que quelque attentat sur mes jours ne souillât à jamais ce pays. Après de tels bienfaits, ces hôtes généreux ont plus de droits à votre respect que moi-même. Aux avis paternels, déjà gravés dans votre cœur, ajoutez celui-ci : le temps seul fait connaître les étrangers, et l'on est enclin à médire d'un nouvel hôte ; aisément la méchanceté trouve à mordre sur lui. Ornées des grâces attrayantes de la jeunesse, ne déshonorez point votre père. L'innocence n'est pas facile à garder.

L'homme, l'habitant des forêts, l'oiseau qui vole, l'insecte qui rampe, chacun, parmi son espèce, lui tend des embûches. Cypris, elle-même, crie que c'est une fleur passagère, et défend de la laisser faner. Les charmes d'une jeune fille fixent tous les yeux, qui lancent sur elle les regards du désir. Pour sauver votre vertu, vous avez affronté la fatigue et les mers : si vous la perdiez ici, quelle honte pour nous ! quel triomphe pour nos ennemis ! Deux habitations vous sont offertes ; l'une par Pélasgus, l'autre, plus solitaire par le peuple ; le choix est égal. Seulement, n'oubliez point mes conseils, conservez votre chasteté plus soigneusement que vos jours mêmes.

LE CHŒUR.

Puissions-nous être, ô mon père, aussi sûres de la faveur des dieux, que vous devez l'être de notre vertu ; si le ciel n'en ordonne autrement, mon cœur ne s'écartera point de la route qu'il a suivie jusqu'à présent.

Allons, célébrons les dieux qui défendent et protègent cette ville. Et vous, habitans de l'Erasinus, recevez vos nouveaux hôtes. Oublions désormais les bouches du Nil ; chantons la ville des Pélasges. Chantons les fleuves qui, par mille détours, arrosent ce pays, et dont les eaux salutaires fertilisent cette contrée. Que la chaste Diane

nous regarde avec bonté! Déesse de Cythère, ne nous force point, malgré nous, à l'hymen : un hymen forcé est odieux. Cypris, nous ne méprisons point ton culte. Tu t'assieds, ainsi que Junon, auprès de Jupiter, et ton pouvoir se signale par des coups imprévus. Mère de la Nature, nous sommes prêtes à nous ranger sous ta loi. Il n'est point d'inclination qui ne cède aux divins attraits de la persuasion. Mais, Vénus, les jeux et les amours sont attachés à la Concorde. Je redoute la guerre sanguinaire, et les horreurs et la fuite qui l'accompagnent.

Ici le Chœur se partage en deux bandes.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Dieux! que m'annonce l'arrivée soudaine de mes persécuteurs, favorisés des vents [1]?

SECOND DEMI-CHOEUR.

Résignons-nous d'avance aux arrêts du destin. Qui peut s'opposer aux profonds décrets de Jupiter? Peut-être, comme bien d'autres avant nous, recevrons-nous les époux que nous craignons.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Ah! Jupiter, délivre-moi des fils d'Égyptus!

[1] Les filles de Danaüs aperçoivent dans ce moment la flotte entière des fils d'Égyptus qui abordent au rivage.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Je le souhaite sans doute; mais peut-être, demandez-vous ce que vous n'obtiendrez pas.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Eh quoi! lisez-vous dans l'avenir?

SECOND DEMI-CHOEUR.

Pourquoi chercherais-je à sonder la volonté de Jupiter? C'est un abîme immense; soyons réservées dans nos vœux.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Où tendent ces conseils?

SECOND DEMI-CHOEUR.

A ne point interroger les dieux.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

O roi Jupiter! ô toi dont la main salutaire apaisa les maux de la malheureuse Io, délivre-nous d'un funeste hyménée! Soutiens notre foiblesse; assure le bonheur de notre vie.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Que les biens surpassent le mal; qu'ils soient tempérés l'un par l'autre; que le juste obtienne justice, voilà ce que je désire; voilà ce que j'attends du secours libérateur des dieux.

FIN DES SUPPLIANTES.

# EXAMEN

## DE LA TRAGÉDIE

## DES SUPPLIANTES.

Cette pièce, ainsi que les *Euménides*, nous représente mieux que toutes les autres pièces d'Eschyle, la constitution primitive de la tragédie. Le chœur y fait le rôle d'acteur principal; il paraît le premier sur la scène, et n'en sort que le dernier. Il serait inutile de chercher à déterminer l'étendue du *prologue* de ces sortes de tragédies. Il paraît certain, par la définition qu'Aristote a donnée de la nature du *prologue*, que ces pièces d'Eschyle n'en avaient point. Le *prologue* n'a existé que lorsque le chœur a cessé d'être le principal personnage de la pièce. Il ne faut point non plus chercher l'art dans ces tragédies; mais il faut remarquer qu'on n'y trouve rien qui blesse la raison; qu'on n'y voit aucune de ces bizarreries, de ces monstruosités qui ont caractérisé l'enfance de la tragédie chez les autres peuples; qu'ici tout est raisonnable, intéressant et motivé. Chaque personnage est annoncé. A peine les filles de Danaüs paraissent-

elles, que les premières paroles qu'elles adressent aux dieux les font reconnaître. Danaüs, Pélasgus, le héraut, instruisent bientôt le spectateur de leur état et de leurs dispositions. Ce mérite, quelque léger qu'il paraisse d'abord, n'est cependant pas, aux yeux de ceux qui connaissent l'art, aussi facile qu'on pourrait le penser. Le défaut ordinaire de ces pièces d'Eschyle, c'est qu'elles manquent absolument d'action. A la vérité, ce défaut est racheté autant qu'il peut l'être, par la pompe du spectacle. Ces cinquante filles de Danaüs venant embrasser l'autel des dieux d'Argos avec tous les mouvemens de l'inquiétude et les alarmes de la pudeur, occupaient fortement le cœur et les yeux : leurs prières adressées aux dieux, imprimaient encore à ce spectacle, un caractère religieux qui en augmentait beaucoup l'effet.

Mais le plus grand vice de cette pièce ne vient pas tant de ce qu'elle manque d'action, que de ce que l'action n'est pas finie. Voilà un défaut réel, et que rien ne peut excuser ni compenser. Les filles de Danaüs, à la fin de la pièce, aperçoivent la flotte Égyptienne qui aborde au rivage. Que vont-elles devenir? Les Egyptiens seront-ils vainqueurs? Les fils d'Égyptus forceront-ils Pélasgus à leur livrer celles qu'ils veulent épouser? Les inquiétudes renaissent dans le cœur des filles de Danaüs; elles ne peuvent prévoir ce qui arrivera, et l'action

reste suspendue. Ce défaut n'existe point dans la tragédie des *Euménides;* et, il est à présumer que, quoique dans toutes les éditions, les *Euménides* précèdent les *Suppliantes*, celles-ci sont cependant antérieures, et ont été faites et représentées avant celles-là. Puisqu'il est reconnu qu'après la représentation des *Euménides*, le chœur fut réduit à douze personnes, il est plus que vraisemblable que les *Suppliantes* ne purent être mises sur la scène, que lorsque le chœur était encore dans toute sa pompe primitive, et lorsque les cinquante personnes du chœur pouvaient représenter les cinquantes filles de Danaüs. Ainsi, pour marquer l'accroissement de l'art, il faut mettre les *Suppliantes* avant les *Euménides*, et croire que le poëte, ayant observé le défaut que nous remarquions tout à l'heure, s'en sera corrigé lui-même dans sa pièce des *Euménides* [1].

Quant à la moralité de la pièce, il n'y en a point de dominante, comme il y en a dans les pièces de Sophocle. C'est un récit purement historique mis en scène, d'où il résulte cependant d'excellentes maximes générales sur la religion et l'hospitalité. Mais ce ne sont pas là de ces grands événemens

[1] Il est probable aussi, que, suivant l'usage des premiers tragiques, Eschyle avait traité, dans un second poëme, la catastrophe des fils d'Égyptus, laquelle devenait comme la suite et le complément de celui-ci. R.-R.

que la tragédie mit en œuvre dans la suite, pour instruire un peuple roi des grandes révolutions de la Fortune. Il était réservé à Sophocle de perfectionner le but moral de la tragédie, en perfectionnant la tragédie même.

FIN DES TRAGÉDIES D'ESCHYLE
ET DU SECOND VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE.

## ERRATA DU PREMIER VOLUME.

L'ÉDITEUR n'ayant pu revoir lui-même les dernières feuilles du premier volume, il s'y est glissé quelques fautes, qn'il faut corriger ainsi :

Page 273, ligne 22, *la puls*, lisez : *la plus*.
— 275, — 4, *Pithon*, lisez : *Python*.
— 279, — 21, *de*, lisez : *des*.
— 281, — 3, *tyrannie en particulier*, lisez : *tyrannie, et en particulier*.
— 285, note 2, Δάοσος, lisez : Λάσσος.
— 295, lignes 7 et 24, *science*, lisez : *licence*.
*Ibid.* — 27, *imposée*, lisez : *imposées*.
— 297, — 4, *sans mesures*, lisez : *sans mesure*.
— 304, — 18, après le mot *habitudes*, supprimez la virgule.
*Ibid.* note 4, Σῦμος, lisez : Σῆμος.

AVIS AU RELIEUR,

*Pour placer les figures du tome second.*

---

Agamemnon, tome II, page 169.

Coéphores, tome II, page 269.



Intiero ... figura
intermedie il 31 9 Xbre 1835

111
J
28